

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

35

Train spécial pénitentiaire 34



DEUTHER

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 35

TRAIN SPÉCIAL PÉNITENTIAIRE
34

(1988)



CHAPITRE PREMIER

Même dans les universités banquisiennes un tel amphithéâtre ferroviaire n'existait pas. Lorsqu'elle pénétra dans cet énorme wagon de quatre étages, bien qu'informée par des photographies, Yeuse resta muette de stupéfaction.

— Jamais nous n'avons atteint ce quorum, dit l'huissier qui l'accompagnait dans les coulisses. Sur les quatre cent cinquante-quatre titulaires de plus de dix mille actions, quatre cent vingt-cinq sont venus. Du temps de Lady Diana, on n'avait jamais dépassé le chiffre de deux cents.

Elle se retrouva dans un compartiment où attendaient déjà les très gros porteurs, c'est-à-dire Vétéran junior qui grelottait sur son fauteuil électrique, Mirasola, plus époustouflante que jamais et qui lui lança un regard de connivence comme pour lui rappeler une promesse. Jeb Interson fumait un cigare, étalé dans un fauteuil, le visage tordu par une expression de jubilation maligne. Peter Housk, très nerveux, buvait déjà un verre de vodka colorée de concentré d'orange artificiel.

Enfin une autre femme, Borska, était en train de regarder sur un écran les premiers résultats de la Bourse des matières premières. Sèche et anguleuse, réputée pour son avarice, elle ne jeta qu'un regard bref à la nouvelle venue.

— Il est temps d'aller s'installer sur l'estrade, dit Jeb Interson. Ne faisons pas attendre davantage ceux qui sont venus de très loin pour assister à cette assemblée générale exceptionnelle.

Peter Housk réagit le premier et, poussant le fauteuil du fils du Vétéran, se dirigea vers l'estrade. Les applaudissements commencèrent, redoublèrent pour Mirasola qui se pavanait comme une star, devinrent plus réservés pour Jeb Interson et cessèrent

complètement lorsque Yeuse rejoignit sa place en bout de table.

Il y eut même un silence total, glacial. Tous les yeux se braquèrent sur cette jeune femme brune qui n'avait fait aucun frais de toilette et apparaissait en simple combinaison isotherme d'un vert sombre.

Jeb Interson se leva, désigna Vétéran junior de sa main gauche. On ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était avocat tant il mettait d'emphasis dans ce geste.

— Le privilège de l'âge... Le privilège de l'âge, répéta-t-il après une pause étudiée, voudrait que notre excellent ami Galming dirige aujourd'hui cette assemblée. Ses millions d'actions, ses millions de tonnes kilomètres, ses capacités, sa grande expérience font de lui la personnalité indiscutable de notre chère Compagnie. Mais il m'a prié de le remplacer pour l'heure, relevant d'une grave maladie et ne devant qu'à sa grande volonté et son sens du devoir d'être parmi nous.

Il y eut des applaudissements de sympathie mais les gens se regardaient en souriant. Nul n'ignorait que Galming, le fils du Vétéran, était à moitié gâteaux.

— Tout d'abord, je crois que nous devons immédiatement rendre un hommage solennel, reconnaissant, ému, à celle qui pendant plus de cinquante ans dirigea le conseil d'administration de la Panaméricaine et qui est morte voici huit jours, ici même à New York Station, dans le train de cette Commission des Applications des Accords de New York Station qu'elle avait constamment, sans faiblir, soutenue, encouragée pour que sur cette terre envahie par les glaces triomphent les principes de la Société ferroviaire mondiale. Notre grande dame, Lady Diana, a sacrifié toute sa vie pour faire respecter la devise de la CANYST : « L'immobilité c'est la mort, la mobilité c'est la vie. » Sans arrêt elle a prouvé par ses déplacements constants, ses entreprises gigantesques comme le célèbre Tunnel Nord-Sud que...

Yeuse, sans provocation mais sans fausse modestie, parcourait l'amphithéâtre de ses yeux. Elle passait d'un visage à l'autre sans se presser, soutenait chaque regard, pour aussi hostile qu'il fût et presque tous l'étaient, surtout ceux des femmes. On n'admettait pas sa présence, on refusait cette étrangère, cette Banquisienne surtout, à laquelle Lady Diana avait légué toutes ses actions, c'est-à-dire le

pouvoir quasi absolu. Il y aurait vote, bien sûr, mais grâce à l'importance de sa majorité de blocage, elle pouvait empêcher que tout autre fût élu à sa place. Certes une crise grave pouvait résulter de cette assemblée, mais dans l'état actuel de la Compagnie, qui oserait la provoquer ?

Grâce à Jeb Interson, tous les voyageurs de la Panaméricaine savaient à quoi s'en tenir sur le fameux enlèvement de Lady Diana et son assassinat par des Rénovateurs du Soleil. La commission d'enquête de la CANYST avait établi qu'il s'agissait d'un complot organisé par des Aiguilleurs. On avait préféré parler de quelques Aiguilleurs plutôt que d'accuser toute la caste, et surtout son chef occulte le maître suprême Palaga, l'oncle de Lady Diana. Le public ignorait ce dernier point de l'affaire et, en échange de son silence, Yeuse avait obtenu de Palaga que les Aiguilleurs s'abstiennent de toute intervention désormais.

La situation avait tout de même bouleversé la Compagnie si bien qu'après les trois jours de deuil décrétés après la fausse annonce de la mort de Lady Diana, il avait été impossible, quand celle-ci avait expiré de façon naturelle, d'ordonner encore un seul jour de recueillement. Les obsèques de la vieille présidente avaient été discrètes, presque clandestines. Dans la Compagnie on signalait des grèves, des remous, des rébellions même dans les trains de travailleurs temporaires qui réclamaient une augmentation de leurs allocations calories.

— Nous n'oublierons jamais, bien sûr, la sinistre guerre avec la Compagnie de la Banquise, mais Lady Diana sut très bien négocier cette douloureuse entreprise et...

Le discours redondant de Jeb Interson n'était finalement pas aussi creux qu'elle l'avait pensé tout d'abord.

Elle ne lui avait prêté qu'une oreille négligente, préférant examiner avec lucidité chacun des visages hostiles en face d'elle. Mais l'avocat réussissait un tour de force inouï. Dans cet éloge funèbre, il dressait un réquisitoire sans pitié, lucide, contre la gestion de la vieille femme tyrannique, et dans l'amphi les esprits commençaient de se poser des questions.

L'attention se détournait de Yeuse pour se concentrer sur la silhouette osseuse de Jeb Interson. On observait un silence absolu tandis qu'il égrenait, entre deux louanges, un bilan tout simplement

catastrophique.

— Bien sûr, étant donné l'importance colossale du projet Nord-Sud, je dis bien colossale, car celui qui n'a pas visité les différents tronçons du Tunnel ne peut se figurer l'ampleur de l'ouvrage... Malheureusement ces différents tronçons ne sont pas encore réunis après plus de vingt années de sacrifices... Et je crains qu'ils ne le soient jamais.

Il laissa s'écouler les murmures, tous ces ruisseaux à peine perceptibles qui coulaient des travées, pour finalement former un de ces torrents souterrains qui existaient encore sous la glace, le fameux Colorado par exemple.

— Je comprends vos réactions, mais soyons réalistes. Pour terminer l'ouvrage, il faudrait détourner la quasi-totalité énergétique mondiale. Croyez-vous que nous le puissions ?

Il ouvrit ses bras :

— Prendre l'énergie banquisienne... Toute l'huile de baleine et de phoque ? Allons-nous attaquer cette Compagnie pour nous emparer de ses richesses ? Allons-nous risquer une nouvelle flotte qui s'engloutira dans les fonds terrifiants de l'océan Pacifique ?

Tous frissonnaient car tous avaient horreur des banquises. La Panaméricaine, heureusement, profitait d'un inlandsis solide et rassurant. Jeb Interson passa en revue toutes les Compagnies, la Sibérienne, l'Australasienne, l'Africana, la Transeuropéenne, et très vite ses auditeurs comprirent qu'on ne pouvait continuer à forer ce tunnel énorme, ce gouffre qui coûtait si cher et ne rapportait pas grand-chose.

— Les richesses sous-glaciaires ne sont qu'un leurre. Chaque fois qu'on soustrait de la viande congelée, des matériaux enfouis, il faut aussitôt compenser par une injection d'eau qui en glaçant consolidera le tout. Pour cela il faut des pompes énormes, très gourmandes en électricité. Pour un rapport assez décevant. Un exemple : la viande des troupeaux de jadis que l'on extrait, celle que l'on appelle à tort viande fossile, est utilisée dans les fours de Magellan Station comme combustible, envoyée dans les excavations. Le rapport n'approche même pas le un pour cent. Ce qui explique que depuis quelques années vos dividendes soient aussi bas.

Cette fois les actionnaires oublièrent Yeuse, oublièrent les

scandales pour boire les paroles de Jeb Interson qui continuait de démolir Lady Diana. À tel point que Yeuse en éprouva une sorte de dégoût.

L'avocat plaidait aussi pour sa cause, pour ses protéines animales. Il avait certainement redouté qu'on en fabrique à partir de la viande fossile. Jusqu'à présent celle-ci était considérée comme dangereuse pour la consommation, encore que bon nombre de déshérités dans les provinces lointaines en fassent leur ordinaire. Mais la science pouvait en retirer des protéines saines. Et le monopole d'Interson aurait pu en souffrir.

Habile, il passait à autre chose, aux relations intercompagnies, affirmait que la supériorité de la Panaméricaine se trouvait désormais battue en brèche par d'autres compagnies, la Banquise par exemple.

Du coup on regarda Yeuse avec suspicion et elle comprit que Jeb Interson dosait très bien ses effets.

D'un côté en accusant Lady Diana d'incompétence, il pouvait sembler préparer son élection, mais en rappelant ses origines, il la mettait en mauvaise posture.

— Mais nous pouvons conclure des accords avec le Président Kid, trouver avec lui des accommodements. Je pense qu'il sera sensible à la nouvelle politique que le ou la nouvelle présidente devra suivre.

Les actionnaires paraissaient perplexes. Il avait attiré leur attention sur la Compagnie de la Banquise, principale rivale de la Panaméricaine, et puis il laissait entendre que cette étrangère qui venait d'hériter de la majorité d'actions pouvait seule améliorer les relations avec le voisin.

Il s'assit et finit par conclure :

— Les questions seront les bienvenues.

La plus fréquente concernait les conditions dans lesquelles Lady Diana avait rédigé son testament, et sans attendre Jeb Interson demanda qu'on introduise Calao, le président africain de la CANYST.

Ce dernier prouva, documents en main, que Lady Diana avait toute sa lucidité pour désigner son héritière et qu'aucun doute n'était permis.

— Cette héritière est banquisienne. Allons-nous devenir une

sous-Compagnie de la Banquise ?

Cette question que chacun voulait formuler souleva un beau chahut. Des gens se levaient, pointaient leur doigt vers Yeuse, criaient sans qu'on puisse vraiment comprendre un seul mot de ce qu'ils disaient. D'autres s'interpellaient entre eux et plusieurs voulurent même monter sur l'estrade. Les huissiers appelés en renfort durent les repousser.

Yeuse attendit que les esprits se calment pour se lever et sa silhouette élégante obtint un relatif silence.

— Je comprends vos réticences, voire votre méfiance. Elles prouvent que vous avez à cœur de conserver à la grande Panaméricaine son prestige, son esprit d'entreprise et d'indépendance, et croyez-vous qu'il pourrait y avoir quelqu'un d'assez fou pour aller contre des sentiments aussi nobles ?

Ce fut la surprise. Là où d'ordinaire on parlait d'argent, de dividendes, de supériorité économique, cette femme venue d'ailleurs exaltait avec une conviction véritable les qualités de la Compagnie.

— Croyez-vous que si je suis élue je me rendrai aussi vite à Titanpolis pour m'incliner devant le Président Kid et me soumettre à sa volonté ?

Le silence devenait de plus en plus grand et les visages changeaient d'expression, sans que leurs propriétaires s'en rendent compte eux-mêmes.

— Jeb Interson vous l'a dit. Il y a tant à faire dans cette Compagnie que ce sera déjà un travail énorme que de donner à chacun le confort et les moyens de vivre honorables, de payer des dividendes raisonnables, de redresser les échanges économiques et culturels. Je suis par exemple étonnée du nombre de silico-cars qui circulent dans cette Compagnie...

Jeb Interson sursauta, lui qui possédait un silico-limousine. Il la regarda avec agacement, pensant que déjà elle faisait de la démagogie.

— Ce sont de beaux véhicules mais je pense que nous pourrions aussi en fabriquer d'aussi beaux. Nous avons besoin d'huile animale pour nos moteurs de centrales ou de locos, mais avons-nous vraiment fait tous les efforts pour rechercher nos gisements d'huile minérale de jadis ? Nos réserves de charbon, par exemple ? Nous

avons cru, durant vingt ans, que le Tunnel nous permettrait d'accéder un jour ou l'autre à ces richesses, et notre cher Interson vous l'a dit : le Tunnel ne produit qu'un pour cent de revenu, qu'il soit financier ou évalué en marchandises... Il fallait rechercher les richesses au-delà du vieux sous-sol glaciaire, dans le véritable sous-sol de notre Terre... Le Tunnel se compose d'une demi-douzaine de tronçons non reliés. Si nous les avons forés à la verticale nous aurions aujourd'hui les plus grandes richesses du monde...

Mais elle en revint très vite à la Banquise puisque c'était ce qui agaçaient les gens :

— Comme vous j'ai pensé à ce problème, et je me suis dit qu'à votre place je n'aurais aucune confiance en cette fille venue de la Compagnie en face pour diriger celle-ci. Du moins, selon la loi c'est ce qui risque de se produire.

Il y eut quelques sourires.

— Voyons, me suis-je dit, comment empêcher qu'un tel risque persiste, et j'ai passé quelques nuits là-dessus avant de trouver quelque chose. C'est juste une proposition, et je pense qu'il vous faudra l'étudier et l'analyser avant de voter pour ou contre...

Elle prit un papier dans sa poche et parut le lire :

— J'ai découvert que dans les statuts de la Compagnie il était prévu la mise en suspicion d'un P.D.G... C'est le paragraphe 5 de l'article 13. Vous devez le connaître, je suppose.

Visiblement la majorité ignorait cette clause et du coin de l'œil Yeuse put voir Mirasola, Peter Housk et Borska, chercher dans les statuts à quoi elle faisait allusion.

— Je passe sur les détails, mais vous avez le pouvoir et le devoir d'élire dans ce cas une commission de contrôle de vingt-cinq membres qui siégera en permanence durant les six premiers mois. C'est elle qui informe régulièrement, une fois par semaine, le reste des actionnaires par un bulletin détaillé. Si au bout de six mois le nouveau P.D.G. semble donner satisfaction, ladite commission ne siège plus qu'une semaine par mois. Au bout d'un an elle est dissoute de droit et la gestion s'effectue normalement avec le conseil restreint, l'assemblée générale annuelle.

Elle brandit les statuts :

— Si je suis élue, je n'accepterai mon poste qu'à cette condition-là. Mais évidemment dans le cas où un autre membre me serait

préféré, je propose que cette commission soit tout de même installée.

Jeb Interson la regardait méchamment. Il devait connaître ce paragraphe 5 de l'article 13, mais s'était bien gardé de le lui signaler. Yeuse travaillait sur les statuts depuis huit jours, sachant qu'elle connaîtrait une forte opposition en assemblée générale.

— Je pense qu'il faut mettre aux voix cette proposition avant d'élire la commission, dit-elle encore.

— Bien, finit par déclarer Jeb Interson. Nous allons voter à main levée. Pour la commission, ce sera à bulletins secrets.

On eut l'impression que tous les bras se levaient, mais lorsqu'on demanda qui votait contre il y eut quand même douze opposants au projet. Yeuse les repéra, car ces douze-là étaient les premiers qui avaient paru sourire lorsqu'elle avait commencé à parler, et dans les statuts elle pouvait désigner elle-même le tiers de candidats à cette commission.

CHAPITRE II

— J'ai bien cru qu'on devrait encore revenir demain, fit méchamment Borska à la fin de la journée. J'ai autre chose à faire que de passer mon temps en bêtises.

— Ce n'est pas du temps perdu, répliqua doucement Yeuse. Mais de la démocratie... Même balbutiante.

— Je vous en prie, fit la vieille avare, pas de mots pareils ici.

Jeb Interson s'approcha d'elle tandis qu'on amenait le fils du Vétéran jusqu'à son train spécial. Il avait fallu interrompre la séance deux fois pour permettre au vieillard de se reposer. En fait Yeuse connaissait son incontinence. Il avait fallu le changer après l'avoir lavé. Il avait parfois des éclairs de lucidité et l'avait félicitée pour son élection, prouvant qu'il n'était pas tout à fait gâteux en disant : « Lady Diana vous haïssait en apparence seulement. »

Jeb Interson l'amena à son club. Dès qu'elle entra elle fut applaudie par la foule présente, tous des actionnaires de haut niveau. Eux aussi la félicitèrent pour avoir eu l'idée de la commission de contrôle. Il se trouvait que cinq des membres dînaient ce soir-là au club.

Jeb Interson avait une table réservée dans une sorte de niche protégée par de véritables feuillages :

— Vous êtes très astucieuse... Mais je vous en veux pour la silico-limousine.

— Ça ne vous empêchera pas d'acheter le dernier modèle produit par la Banquise.

— Vous jouez avec le feu en demandant cette commission... Lady Diana voulait faire supprimer cet article.

— Sans lui j'aurais eu des difficultés. Ils pouvaient attaquer le testament.

Jeb Interson commanda des cocktails et lui demanda pourquoi elle voulait être P.D.G.

— Vous voilà élue, mais qu'allez-vous faire de ce mandat ?

— Je pense que je vais essayer de poursuivre l'œuvre de Lady Diana, sauf en ce qui concerne le Tunnel. Dans les dernières heures de sa vie elle m'a expliqué ce qu'elle regrettait de ne pas avoir accompli.

— Peut-on savoir ? demanda Interson en avalant une gorgée de son verre.

— Pas pour l'instant. J'ai promis le secret. Mais la priorité est de rassurer le public. Nous allons étudier comment une augmentation de l'allocation calorique est possible.

— J'ai toujours dit à Lady Diana qu'il fallait en venir là. Mais dans ce cas vous devrez fermer un des tronçons. Celui de l'Équateur qui absorbe le plus d'énergie et qui ne produit rien d'autre, sinon la découverte de vieilles sépultures indiennes et de temples mexicains.

— N'est-ce pas aussi bien que de la viande fossile ou de l'huile minérale ?

Jeb Interson allumait une cigarette et la regardait de ses yeux froids :

— Je me souviens que vous avez voué toute une station, Kaménépolis, à la culture. Allez-vous faire de la Panaméricaine une Compagnie où les arts, les lettres, la danse, etc. seront au premier plan ? Ce n'est pas ainsi que l'on fait vivre des voyageurs ni que l'on distribue des dividendes juteux.

— On peut essayer de tout faire à la fois, dit-elle, et Kaménépolis était une excellente affaire... Le rapport de l'investissement initial était de vingt pour cent quand j'ai été nommée ambassadrice en Transeuropéenne.

Là-bas, au bar, il y avait un attroupement autour de Mirasola qui apparaissait avec sa cour dans une merveilleuse fourrure rouge et blanche. Quand elle l'ôta pour la jeter au hasard dans les bras d'un admirateur, elle apparut en robe très transparente qui ne dissimulait aucun secret de son anatomie douillette.

— Bigre, notre amie est en grande forme ce soir ! Qui va-t-elle croquer ?

— Je suis lasse, dit Yeuse, un peu nerveuse, voulez-vous commander le dîner ?

Jeb Interson appela un serveur mais déjà Mirasola s'approchait de leur table :

— Voyageuse présidente, je vous renouvelle mes félicitations... Mais j'espère que vous n'oubliez pas les risques pris pour vous conduire jusqu'à cette place ?

— Je ne suis pas une ingrate, dit Yeuse cachant son irritation.

— J'aime qu'on tienne ses promesses, dit Mirasola en se retournant pour revenir au bar.

Sa robe ne cachait rien de ses fesses plantureuses mais bien cambrées.

— Quelle promesse ? murmura Jeb Interson en terminant son verre.

— C'est un secret entre elle et moi.

— Vous avez décidément de nombreux secrets, fit-il sans paraître s'en formaliser.

Il regarda Mirasola qui s'éloignait :

— Un peu grasse mais diablement comestible... On ne s'embête pas avec elle.

— Vous parlez d'expérience ?

— Bien sûr, nous sommes voisins. N'y avez-vous pas goûté ?

Elle sursauta mais il désignait le cocktail placé devant elle.

CHAPITRE III

— Hé ! cria Farnelle, où êtes-vous passé ?... Jdriele... Non, pas Jdriele... Je ne m'y habituerai jamais à ces changements de noms... Lien Rag ? Où êtes-vous ?

Le Roux avait quitté la salle des écrans comme un fou et elle ne savait où il se trouvait. Elle avait envoyé ses deux gosses à sa recherche.

— Kurts ? Lien Rag ? Que vous arrive-t-il ?

Et puis elle entendit des cris, des bruits de respiration haletante. Son fils aîné revenait en courant :

— Ils se battent... Ils saignent...

Elle se mit à courir derrière le gosse et parvint dans une salle basse qui servait d'armurerie. On y trouvait des pistolets, des carabines anciennes mais aussi des armes actuelles. Un fusil-laser était tombé sur le sol, à côté des deux Roux évolués qui se roulaient comme des sauvages en se frappant.

— Mais arrêtez ! Arrêtez !

— Farnelle ! hurla Jdriele, enfin Lien Rag. Prenez ce laser et emportez-le.

— Ta gueule ! rugit Kurts. Tu n'as pas le droit de m'empêcher de le faire ! C'est ma locomotive... Pas la tienne... Elle m'a trahi et je vais la détruire.

Farnelle essayait d'éviter les deux hommes qui s'étreignaient avec rage pour ramasser l'arme, mais Gdano plus agile traversa la pièce comme une flèche, ramassa le laser malgré son poids et fila vers la porte.

— Veux-tu me donner ça ! hurla Farnelle en se lançant à sa poursuite. Donne ça à ta mère, voyou !

Elle haletait à cause de sa combinaison, de sa cagoule qui

protégeait son visage de la basse température régnant dans la pyramide. Les deux Roux et ses gosses métis ne supportaient pas la chaleur.

Elle rattrapa son fils dans une coursi ve en impasse et lui arracha le laser.

— Pas fou, non, avec un tel engin...

— Attention ! hurlait Lien Rag. Farnelle il va vous le reprendre.

Elle ouvrit la première porte qui se présenta et s'y engouffra. Elle verrouilla la vanne, passa dans une série de laboratoires avant de réapparaître non loin de la salle aux écrans, sans le laser.

— Venez, dit Lien Rag qui arrivait. Ce fou veut détruire la locomotive. J'ai vu venir la crise... Les détecteurs d'adrénaline ont donné l'alarme...

— C'est quoi, ce truc ?

— Un analyseur d'hormones.

— Halte !

Kurts leur barrait le passage, un gros revolver antique à la main :

— On ne bouge plus. Où est le laser ?

— C'est de la folie, Kurts... Elle finira par te reconnaître... Tu manques de patience... Quinze ans... Y songes-tu ? Quinze ans que cette machine ne t'a pas revu...

— Qu'est-ce pour une locomotive dotée d'éternité ? Je l'ai voulue immortelle comme la passion que j'avais pour elle... Et que me donne-t-elle en échange ? Son infidélité... Sa trahison...

— Kurts, c'est une machine, une simple machine... Rien de plus...

— Je veux la détruire !

— Kurts, nous avons changé... Nous sommes devenus des Roux avec un métabolisme différent, des hormones différentes, un rythme cardiaque qui n'est plus le même... Comment te reconnaîtrait-elle ? Tu ne correspon ds à aucun schéma dans sa mémoire. Tu n'avais pas prévu que tu reviendrais sous forme de Roux... Rien n'est plus pareil. Pas même la température de ton corps...

— Tu sais bien que je ne peux revenir sous ma forme antérieure... À moins de reprendre le processus à l'envers... Quinze ans... C'est exclu, formellement exclu... Jamais je ne reprendrai la

Voie Oblique, les rails de lumière... Je ne retournerai pas dans le S.A.S. Nous en avons trop bavé pour en sortir avec un cerveau à peu près intact... Nous avons évité la régression, l'esprit primitif des Roux envoyés pour peupler cette Terre...

Il continuait de les menacer :

— Je veux ce laser... Je vais la faire fondre, la faire disparaître... Vous ne comprenez pas que j'ai voulu son ventre pour vivre heureux ? Ventre de mère, ventre de femme, ventre de mon humanité, de mon destin, et qu'elle me refuse sa tiédeur ?

— Tu n'as plus besoin de tiédeur, Kurts... Nous sommes libres, indépendants du chaud... Nous nous sommes affranchis des rails et puis du chaud... Nous rejoignons les seuls hommes libres de cette terre, que nous importe la locomotive... Viens, Kurts, rejoignons Jdrien au Dépotoir, et si ça ne suffit pas, enfonçons-nous sur la banquise Est pour retrouver les plus primitives tribus, celles qu'on ne voit jamais... Que pourrions-nous désirer d'autre ?

— Ce n'est pas pour vivre ainsi que nous avons suivi la Voie Oblique. Je ne veux pas de cette vie d'Homme du Froid. C'est un malentendu... Nous étions partis à la conquête d'autre chose, du grand mythe solaire...

Lien Rag se détacha de Farnelle pour se rapprocher de son ami. Kurts dirigeait le canon de son arme sur lui mais il paraissait s'en moquer.

— Nous avons survécu, Kurts. Nous avons sauvé l'essentiel, notre personnalité, notre psychisme, notre mémoire, notre sensibilité...

— J'aurais préféré perdre tout, n'être plus qu'un sauvage, un Roux primitif abandonné sur la banquise.

Farnelle les surveillait attentivement sans perdre un mot de leurs paroles. Elle ne comprenait pas très bien mais se faisait une vague idée de ce qu'ils avaient connu. La Voie Oblique, les rails de feu, un endroit baptisé S.A.S. d'où l'on ressortait au bout de nombreuses années transformé en Roux. Une fabrique de Roux. Elle avait toujours cru que les Roux naissaient comme les autres hommes. Mais oui, elle avait vu naître des petits poilus du froid. Quelque part, ailleurs, une machine en fabriquait d'autres dans le cas où les premiers ne suffiraient pas. Mais Kurts et Lien Rag n'étaient pas des enfants... Comment avaient-ils pu mourir et

renaître sous une autre forme ?

— Kurts, donne-moi ce revolver... On va réfléchir, travailler... Nous reconquerrons ta locomotive... Je te jure que je vais te la donner... Elle sera de nouveau bien à toi...

Des jours et des jours, pensait Farnelle, qu'ils essayaient d'apprivoiser le monstre de métal qui ne voulait rien savoir, ne se laissait même pas approcher. Les deux avaient failli mourir à plusieurs reprises. Décharges électriques, petits missiles, verrouillage de toutes les issues. Ils avaient tout essayé, même les leurres, les pièges. La locomotive géante ne voulait qu'une seule personne, cette Yeuse Semper qui avait disparu.

— Kurts... Quinze années ensemble... Dans le S.A.S. à chercher comment nous en sortir... Bloqués par cette seule possibilité, devenir des Roux pour retourner au point de départ, revoir la Terre... Nous avons tenu... Sans jamais avoir ce genre d'affrontement... Même quand on ne trouvait plus rien à bouffer, même quand toute la mécanique tombait en panne... Quinze ans, Kurts, et une foutue machine viendrait tout gâcher ?... Souviens-toi des germoirs qui refusaient de fonctionner, des « accumulateurs de bactéries » qui s'emballaient... Des glaçons qui flottaient partout et qui soudain, à cause du retour de la gravité, nous assommaient. On a failli crever de ces tempêtes de grêle en vase clos... Le circuit d'eau qui pétait et des masses de cent kilos qui crevaient tout... Et nous qui courions comme des fous pour retaper les crevasses, les implosions... Et ces corps qui flottaient tout autour de S.A.S., le plus grand cimetière volant, tu disais... Des cadavres vieux de plusieurs siècles... Sans parler des mal foutus, des loupés qui s'agitaient dans une autre partie du machin et qui nous guettaient. Ceux que la navette oubliait et qui se développaient cahin-caha dans les soutes, apprenant à survivre dans un froid tel que celui d'ici n'est que de la rigolade...

Kurts peu à peu inclinait son arme et Farnelle voyait luire des larmes dans ses yeux.

— Bon sang, Kurts, on ne peut pas oublier tout ça... La grande décision un beau jour, parce que c'était vraiment la seule issue... il nous avait fallu combien de temps pour en convenir ? Neuf ans ? Dix ? Je ne sais plus... D'un seul coup on plongeait dans ces couveuses d'embryons... On balayait tout avec des vomissements...

Tout ça les embryons, les premiers stades comme les derniers balancés dans le vide... Ils flottaient contre les hublots, venaient coller leur gueule de fœtus aux énormes verres... Ils en devenaient encore plus gros, hydrocéphales, oui.

Farnelle éprouvait une fascination nauséuse à écouter Lien Rag, même si elle ne comprenait pas pourquoi il parlait de hublots et puis de vide. Là-bas, quand elle habitait au fin fond de la banquise proche de l'Antarctique, un vieux cargo coincé dans les glaces, elle avait des hublots à sa disposition, mais eux ouvraient sur l'eau, quand on descendait à l'entrepont. Pas sur le vide... Et ces cadavres qui flottaient dans le vide ? Comment était-ce possible ?... Il parlait aussi de tempête de grêlons en vase clos... D'implosions...

— Kurts, ô Kurts...

Il retenait le grand corps du pirate qui venait de lâcher son arme pour tomber à genoux. Il appuyait sa tête contre sa poitrine, caressait ces longs poils fauves. Farnelle aurait voulu tourner les yeux, les laisser, certaine qu'ils allaient dépasser une tendresse fraternelle pour peut-être s'étreindre amoureusement, mais elle ne pouvait pas les quitter, se retrouver seule désormais. Elle faisait intégralement partie de leur vie, de leurs malheurs, de leurs souffrances, même s'ils ne voulaient pas d'elle, même s'ils la repoussaient, ils étaient les seuls qui fassent désormais son univers. Se retrouver ailleurs et seule aurait été pire qu'un suicide et elle n'aurait pu leur survivre.

— Viens, Kurts... On va aller boire quelque chose, manger... Il y a trois jours que tu n'as rien pris, que la fièvre te tient, que tu crèves de jalousie et d'inanition.

Il essayait de relever le grand corps mais le pirate gémissait, restait à genoux. Farnelle s'approcha.

— Laissez-moi vous aider.

Lien Rag acceptait et à eux deux ils le soulevaient par les aisselles, le portaient mais ses orteils raclaient la surface plastifiée du sol. Ils allèrent jusqu'à la cuisine et Farnelle prépara une boisson très protéinée que Lien Rag fit avaler à son ami.

— Je vais préparer à manger.

Elle s'activait, n'y voyant plus rien, la cagoule embuée inexplicablement. Elle pleurait, et ces larmes coulaient sur le plastique de la visière.

— Vite, Farnelle, nous avons très faim.

Il leur fallut nourrir Kurts comme un enfant et Farnelle pensa qu'elle aurait aimé lui donner le sein. Kurts se laissait faire mais, parfois, il gémissait et se serrait contre Lien Rag.

— Là-bas c'est lui qui m'a tenu dans ses bras des jours durant quand il a fallu réparer le système de chauffage... Tout était bousillé... Les cadavres tout autour s'agglutinaient... Quelle saloperie ! Et ça bloquait quelque chose, je ne sais plus quoi... Si, un système de réfrigération extérieur qui donnait du chaud à l'intérieur...

— C'est dingue ce que vous dites.

— Je sais, mais ça marchait comme ça. C'était bricolé...

— C'était où ?

— Merde, on a mis des années avant de le comprendre, et vous, en deux secondes vous seriez mise dans le coup ? Pour quoi faire ? Qu'est-ce que ça vous apporterait puisque, de toute façon, vous ne comprendriez pas.

— Charmant, fit-elle sans se fâcher.

— Géostationnaire, tenez... Vous pouvez m'expliquer ?

— Non, je peux pas.

— Vous voyez bien !

— C'est pas une raison pour me laisser dans la crasse de mon ignorance. Je vous jure que je ferai un effort.

— Ça se balade là-haut, très haut, et c'est le S.A.S., deux machins énormes... Imaginez deux trains roulés en boule.

Elle ouvrait des yeux immenses. Deux trains roulés en boule, c'était complètement loufoque comme idée.

— Bon, vous voyez ?

N'osant pas manifester son incompréhension, elle se contentait de hocher la tête.

— Un truc immense... Une station de moyenne importance... Cinquante mille habitants...

— Ça fait du monde, admit-elle.

— Mais non, stupide Femme du Chaud... C'est une comparaison. Il n'y avait que nous deux, des embryons congelés et aussi des dégénérés qui se planquaient dans les soutes, bouffaient des résidus de la chaîne alimentaire, crevaient les conduites de la régénération de l'eau... Ils buvaient l'eau sortie des chiottes avant le

filtrage c'est dire...

— Dégueulasse... C'est une foutue station en effet.

Il lui saisit la main et la leva :

— Pointez le doigt vite, l'index.

Elle obéit, certaine qu'il allait lui cracher au visage ou lui mordre le nez, en dépit de sa cagoule.

— Qu'y a-t-il là-haut ?

Elle leva les yeux avec inquiétude :

— Un plafond...

— Vraiment stupide... Le ciel croûteux... Et à trente-six mille kilomètres... S.A.S. Salt and Sugar ou le contraire comme vous voudrez... Un cadeau de Space Interventionnal Center d'Ophiuchus...

— C'est toujours ça...

— Quoi, je ne comprends pas.

— Un cadeau, vous dites, je dis que c'est toujours ça de pris.

Il lâcha sa main mais, prudente, elle préféra la garder levée avec son index tendu.

— Vous ne réalisez pas... Personne ne peut réaliser que là-haut ça se balade... Tout ce qu'ils avaient trouvé, ceux d'Ophiuchus... Une nursery d'embryons congelés génétiquement préparés pour les basses températures et pas seulement des hommes, des femmes, mais des animaux nécessaires à la survie, chèvres, cochons, ânes, moutons... Tous également modifiés dans leurs gènes... Pour accéder là-bas on va jusqu'à Concrete Station, et si on a un peu de chance on embarque dans une navette automatique mais dérégulée... Tout est dérégulé... Comme le cerveau qui dirige tout ça... Un ordinateur fou... Enfin par moments... Disons qu'il est sujet à des incidents de fonctionnement... Des lubies, des crises... Là-haut c'est surtout ça, une crise perpétuelle, des embryons qui arrivent à terme, d'autres qui se retrouvent expulsés, changés de nursery, amalgamés à des gènes différents... Les hybrides.

— Les Garous ?

— Voilà... C'est là-haut qu'ils sont fabriqués mais accidentellement... Comme ceux du Gouffre aux Garous, par exemple... Il y a deux satellites Sugar and Salt. Le premier sert de couveuse, le second de préparation au retour sur terre... C'est symbolique mais enfin c'est ainsi. Les gens d'Ophiuchus devaient

être des naïfs, des idéalistes aussi... Ils croyaient l'homme condamné... Enfin les survivants de la Grande Panique, et ils ont imaginé le repeuplement par des êtres capables de résister au froid... Mais les survivants ont proliféré et, un jour, ont découvert une sous-race qui faisait ses délices des moins quatre-vingts extérieurs...

— C'est dans le coin, Ophiuchus ?

— Oui dans le coin à des milliards de kilomètres... Ils n'ont plus jamais redonné de signes de vie... Et ils n'ont jamais su que les produits de leur élevage avaient pour la plupart un quotient intellectuel... Et encore le Q.I., mais c'était un cerveau soigneusement balayé, vide, sans rien... Pour les premiers qui se sont retrouvés sur terre, à partir du Gouffre aux Garous ou de Concrete, ça n'a pas dû être drôle... Même pas le réflexe de survie... Il a fallu des générations de Roux pour que leur Q.I. commence à augmenter lentement... Mais étant donné qu'une femme donne naissance à un gosse vers les dix ans... Huit à dix générations par siècle pour quatre des Hommes du Chaud... Pour rattraper le temps perdu, c'était une chance... De soixante-dix, soixante-quinze, ils ont lentement grimpé, dépassé le cent... Je parle de ceux qui se sont reproduits sur la Terre, car les autres sont franchement débiles... Ce sont ceux-là qui s'enfoncent dans les solitudes les plus sauvages ou qui deviennent les racleurs de glace les plus dociles...

— Mais vous, fit Farnelle qui soudain avait un éclair de génie. Vous êtes devenus des Roux, vous avez donc subi une altération de vos facultés mentales...

— Eh bien non. Il se trouve que les Ragus sont protégés de cette abomination... On a découvert ça là-haut dans les mémoires de l'ordinateur...

— Kurts ?

— Un Ragus lui aussi. Une branche dont le nom a fini par se déformer... Essaye d'écrire Ragus à l'envers et tu comprendras.

Elle le fit sur la table dans un petit tas de miettes et en resta stupéfaite :

— Mais ça donne Sugar ?

— Tout simplement.

Kurts sortait de sa crise, ouvrait les yeux en cillant fréquemment, ne supportant pas la lumière. Farnelle alla en réduire

l'intensité.

— Je veux dormir, murmura le pirate, dormir longtemps...

— Viens, dit Lien Rag. Tu seras tranquille.

Farnelle les précéda, ouvrant les portes jusqu'à la cabine où Kurts couchait avant qu'il ne passe ses jours et ses nuits à vouloir reprendre le contrôle de sa locomotive.

CHAPITRE IV

C'était à nouveau Fields qui rentrait avec discrétion dans son bureau, Fields qui marchait semblait-il sur la pointe des pieds, qui n'osait même pas respirer de crainte de gêner.

— Que devient Mary Halan ? demanda négligemment le Kid.

— Elle a réintégré le pool des secrétaires, dit Fields. Voyageur président, le repli de l'amibe se confirme d'après les dernières vérifications. Des repères depuis longtemps cachés par la masse protoplasmique viennent de réapparaître. Il semble que l'animal ait en certains endroits cédé sur une dizaine de kilomètres. Elle remonterait donc vers le Nord.

Jdrien avait réussi, mais à quel prix ? Transporté dans le meilleur train-hôpital de Titanpolis, les neurologues réservaient leur diagnostic. Vsin avait quitté Potr Station avec sa fillette et vivait dans l'hôpital, dans un compartiment spécialement réfrigéré pour son organisme de Rousse.

— Des nouvelles de Liensun ?

— Non, voyageur président.

— Il a reçu sa prime ?

— Oui, voyageur... Son équipage ne paraît pas devoir rejoindre la Sun Company sur-le-champ. Ils continuent à effectuer des survols du Viaduc et de la banquise, presque chaque jour. J'ai demandé qu'on tienne une comptabilité précise de la consommation d'huile.

Le Gnome descendit de son fauteuil électrique pour faire quelques pas dans son grand compartiment bureau. Il passa devant Fields en le détaillant :

— Je préfère l'anatomie de voyageuse Halan, vous savez... Ne croyez pas à une disgrâce, mais de temps en temps envoyez-la-moi... Des nouvelles de NYST ?

— Pas précisément. Il semble que Lady Diana soit réellement morte cette fois et qu'elle ait tout légué à voyageuse Yeuse Semper... Celle-ci a dû prêter serment... L'assemblée générale des actionnaires doit se réunir en ce moment... Ou c'est déjà fait... Il fallait un minimum de dix mille actions pour y assister... Comme les gros porteurs en possèdent des millions, il reste très peu de gens possédant plus de dix mille titres... Mais les milieux autorisés pensent que voyageuse Yeuse deviendra présidente... C'est-à-dire Lady Yeuse, puisque tel est le titre... Mais elle aura des obstacles à vaincre...

— J'aimerais me trouver à NYST. Ne trouvez-vous pas que notre délégué Palgeste se montre fort laconique sur le sujet ? Bien sûr il faut quarante-huit heures pour une communication radio, mais tout de même...

— Nous retirons les flottes de la frontière sud ?

— Malheureux, cria le Kid, vous voulez mettre Yeuse dans l'embarras ? On dirait partout que nous sommes de connivence.

— On dira dans ce cas que vous allez, avec sa complicité, envahir l'Antarctique, fit remarquer le frêle jeune homme à lunettes.

Le Kid remonta sur son fauteuil, tourna le dos à ce garçon trop réfléchi, se propulsa jusqu'à l'immense carte de son Viaduc interbanquisien.

— Lady Diana est morte sans parachever son grand œuvre... Est-ce que j'aurai le temps de terminer le mien ?

Il resta silencieux quelques secondes avant d'ajouter :

— Vous avez raison, Fields, ne laissons que la moitié des bâtiments à la frontière. Que le grand maître Lichten aille reprendre la direction des travaux sur le Méridien 160... Au fait, on ne parle plus de cette fabuleuse locomotive qui créait la ferveur et la terreur sur son passage.

— Elle aurait disparu, voyageur président Kid.

Et puis Mary Halan apporta un message annonçant que la nouvelle P.D.G. de la Panaméricaine venait d'être élue à une excellente majorité par l'assemblée générale. Désormais Lady Yeuse régnerait sur la plus importante Compagnie mondiale, et cette nouvelle parut plonger le président Kid dans une rêverie assez désagréable, si bien qu'il ne remarqua pas le décolleté généreux de la petite secrétaire. Fields, d'un geste sec la renvoya et attendit que

son patron veuille bien commenter le télégramme.

— Voilà qui est étrange, dit le Kid. C'est une amie et c'est aussi une adversaire désormais, car nos deux Compagnies ne peuvent oublier le passé. Nous devons nous méfier des Panaméricains, mais je pense que Lady Yeuse restera en bons termes avec nous.

— Croyez-vous qu'elle poursuivra le creusement du fameux Tunnel ? On dit que les résultats escomptés par Lady Diana seraient très médiocres pour ne pas dire nuls.

— Qui peut prévoir ce que fera la nouvelle présidente ? dit le Kid. Mais j'aurais aimé qu'elle me succède à moi aussi.

Fields sursauta :

— Mais, voyageur président, il ne semble pas que votre succession soit ouverte.

— Qu'en savez-vous ? Je ne serai pas éternel...

Ce fut dans l'après-midi qu'une nouvelle fâcheuse lui parvint. Liensun, le demi-frère de Jdrien, venait de quitter la branche latérale du Viaduc où le dirigeable était ancré pour prendre la direction du Sud à bord de son appareil.

— Tout s'est passé au nez et à la barbe de l'ingénieur en chef Pawaloski qui dirigeait la base 85 Sud.

CHAPITRE V

Alors qu'il vérifiait l'état des ballonnets à l'intérieur des structures de l'enveloppe, Quinsey le rejoignit pour lui annoncer qu'ils venaient de capter une émission météo de la Panaméricaine.

— Ils annoncent des vents de deux cent cinquante kilomètres heure, des tempêtes de grêlons dans les couches inférieures. Ils parlent aussi de plusieurs icebergs qui pourraient accélérer leur vitesse actuelle...

L'équipage devait vivre dans la terreur. Seul Luidin, que Liensun avait nommé commandant de bord, possédait assez d'expérience aérienne pour garder son calme. Les autres n'avaient jamais été que des exécutants de troisième ordre, plus habitués des soutes et des vérifications des superstructures que de la navigation proprement dite.

— Il faut atterrir et s'ancrer, non ? fit Quinsey qui empestait la bière et la vodka. On va être emportés comme une plume de goéland... On n'aurait pas dû quitter la base...

Méprisant l'inquiétude de cet homme, Liensun retourna dans la nacelle de pilotage. Ann Suba ne lui avait envoyé que des rebuts, à l'exception de Luidin et de deux autres, des mécaniciens. Fields lui avait avoué avoir consenti un prêt de trois cent mille dollars à la nouvelle patronne des Échafaudages d'épouvante pour le recrutement d'un tel équipage.

Luidin tenait la barre alors que ses fonctions auraient dû le limiter à la surveillance des appareils.

— Nous avons essayé de dresser une carte météo de l'Antarctique, dit-il. Elle est imprécise mais on peut voir où la dépression passera... Nous n'avons pas assez d'huile pour résister à un tel vent et notre système de pressurisation n'est pas assez

efficace pour prendre de l'altitude. Je pense que vers dix mille les vents seraient moins forts, mais ce n'est qu'une hypothèse.

— Vous pensez que ce départ était précipité ?

Luidin haussa les épaules, fataliste :

— Le président Kid ne nous aurait jamais accordé tous les équipements techniques nécessaires. Qui aurait pu imaginer que votre demi-frère aurait réussi seul à mater cette amibe et à l'obliger à retourner vers les zones septentrionales ? Du coup notre recrutement et l'équipement du dirigeable devenaient inutiles.

À travers la grande baie en verre de silicium, Liensun découvrait l'Antarctique. Fini la banquise et ses bouleversements habituels à travers lesquels se faufilaient quelques réseaux de rails. L'inlandsis plus stable offrait d'autres possibilités et les stations devenaient plus nombreuses, plus importantes.

— Nous sommes pourtant sur la bonne piste, dit-il songeur. Le train-bagne pourrait être atteint d'ici vingt-quatre heures...

— Il nous faudra de l'huile.

Le reste de l'équipage faisait mine de travailler, l'un restant à l'écoute radio, l'autre surveillant la route grâce aux relevés topographiques. Les mécaniciens dans la soute des machines veillaient sur le moteur, mais Liensun qui pénétrait leur cerveau ne trouvait qu'épouvante et désir de plus en plus précis d'en finir avec ce vol vers le Sud.

— Vous auriez dû attendre qu'il vous manifeste sa reconnaissance pour avoir sauvé son fils adoptif, continuait Luidin à voix basse. Je suis sûr qu'il aurait fait un geste, vous aurait accordé une véritable base de repli.

— Ne soyez pas défaitiste à votre tour, soupira Liensun.

Quand il l'avait recueilli, sans vie, sur le dos de la monstrueuse amibe, Jdrien n'avait même plus un jour à vivre. Plongé dans un coma profond, comment n'avait-il pas été phagocyté par l'animal ? Liensun ne se l'expliquait pas. Il ne s'expliquait pas davantage le fait d'avoir voulu sauver son demi-frère, sacrifiant pour cet acte charitable toutes ses ambitions. Il avait supplié le Kid de le laisser partir vers le Nord. Chaque nuit il entrait en communication mentale avec son frère, avait suivi sa lente dégradation, en même temps que la réussite de son intervention sur Jelly.

L'amibe qui recouvrait alors trois cent cinquante mille

kilomètres carrés, sa masse pouvant subir des expansions comme des contractions énormes, était ravagée par les Sibériens qui l'attaquaient à l'aide d'une solution bactérienne. Jdrien, pénétrant dans le protoplasma grâce à son pouvoir hypnotique et aussi son charisme, avait créé un système sanguin artificiel qui transportait, jusqu'aux zones menacées de l'amibe, des flots d'un sang chargé d'antibiotiques.

Jdrien était en réanimation dans un train-hôpital de Titanpolis. On disait qu'il avait quelques chances de guérir. Liensun aurait pu effectivement attendre que le président Kid lui manifeste sa gratitude. La réussite de Jdrien, sa propre générosité, le désir de défier le monde entier, tout cela s'était combiné pour lui faire prendre l'air trop tôt.

— Que décidez-vous ? Nous frôlons la zone de la dépression.

Liensun consultait les *Instructions Ferroviaires* de la Province Antarctique.

— Cap au 160°.

— Nous retournons vers la banquise ?

— Il nous faut une station de pêche aux morses.

Les hommes se montraient des chapelets de congères coureuses qui remontaient vers le Nord-Ouest, traversaient sans ralentir les huit lignes d'un réseau non protégé. Parfois elles s'aggloméraient en énorme cylindre qui trop lourd finissait par ralentir et s'arrêter.

— Vent de cent, dit l'homme de la météo qui surveillait l'anémomètre de proue. Mais il va forcer.

Le nouveau cap était difficile à tenir, le dirigeable ayant tendance à pivoter sur lui-même et ne devant qu'à ses hélices de garder son assiette. On dépensait beaucoup d'huile et les structures rigides souffraient. On aurait dû changer le cap depuis une demi-heure, se disaient les hommes. Quinsey, le second de bord, malgré sa terreur profonde, souriait avec mépris. Liensun n'avait pas voulu de lui comme commandant de bord et il le regretterait.

— Je ne peux pas garder ce cap, dit Luidin qui se cramponnait à la double barre.

Liensun vint l'aider, sentit l'extraordinaire résistance des gouvernes, c'est-à-dire l'empennage et le gouvernail de profondeur.

— Spitz, dit Luidin, envoyez une sonde à mille pieds au-dessus pour analyser la vitesse du vent.

Un tout petit ballon entraînant un câble électrique fut lâché. Ils purent le voir se coller à l'enveloppe à plusieurs reprises avant de se libérer de l'attraction statique et disparaître.

— Pas de notable différence, cria Spitz. Cent vingt kilomètres, soit dix de moins qu'à cette altitude.

— Essayez trois mille pieds.

— Bien, commandant.

Le fil se déroulait à toute vitesse mais à l'oblique, si bien qu'il fallut en lâcher cinquante pour cent en plus pour atteindre l'altitude demandée.

— Modifiez le remplissage des ballasts, dit Liensun. Pour offrir moins de prise... Dégonflez les arrières, surgonflez-les avant.

Par chance, les nouveaux filtres à hélium fournis par les Laboratoires de Recherches générales (laboratoires secrets de la Sécurité banquisienne) étaient très performants ainsi que les pompes à air. En une minute les ballasts furent modifiés et le dirigeable pointa le nez vers le ciel. La passerelle se trouva en position penchée. On aurait pu utiliser les compensateurs de filins pour rétablir l'horizontalité mais Luidin pensa qu'ils seraient trop ballottés dans ce cas-là.

— Quatre-vingts kilomètres heure, annonça le météo.

En réponse au regard de Luidin, Liensun inclina la tête et le dirigeable commença de prendre de l'altitude, deux nouveaux ballonnets s'emplissant d'hélium alors que jusque-là ils n'étaient que modérément gonflés.

L'appareil fit un véritable bond vers le ciel croûteux mais traversa une tempête de grêle durant quelques secondes.

— Regardez, murmura Luidin, l'île flottante.

Une masse d'eau gelée de quelques centaines de mètres tanguait sous les coups de vent. Une grosse quantité d'air emprisonné par des grêlons énormes expliquait le phénomène. On aurait pu marcher là-dessus et Liensun la regarda jusqu'à ce qu'elle disparaisse en dessous. Son imagination travaillait déjà, allait jusqu'à concevoir une base aérienne semblable, des ballonnets d'hélium coincés par une masse de glace, avec une densité si basse qu'on pourrait y stocker de l'huile, du ravitaillement par exemple.

— Meilleur camp, annonça Luidin.

Mais la température extérieure était tombée à moins cent dix

degrés et dans la passerelle on gelait. L'isolation devenait déficiente.

— Il aurait fallu reconstruire entièrement cette nacelle, dit Liensun, mais le temps nous a manqué.

L'équipage fermait ses combinaisons, ses cagoules et le problème de la communication des ordres allait devenir aigu, car certains ne possédaient pas d'émetteurs-récepteurs de bonne qualité.

— Une autre île, dit Luidin. Bon sang ! On a failli se jeter dessus !

— Un véritable iceberg volant, murmura Liensun pétri d'admiration terrorisée.

Une masse énorme, longue d'un kilomètre, épaisse de quarante à cinquante mètres. Tout un iceberg qui paraissait avoir été arraché à l'inlandsis en dessous par les vents. Ce que pensait le reste de l'équipage, mais Liensun apercevait à travers les glaces soudées des vides d'air énormes, des bulles aussi grosses que le dirigeable. Le vent entraînait cet iceberg vers le Nord. Il finirait par éclater quand la température redeviendrait plus élevée, ou que les vents le disloqueraient en gros glaçons qui n'atteindraient la terre que réduits de dix ou vingt fois, heureusement. Mais on avait vu des grêlons de plusieurs centaines de kilos.

— La banquise, dit Luidin.

On la reconnaissait toujours à la couleur de la glace qui devenait différente. Zébrée de tons pastel, quand on la voyait du ciel, alors que celle de l'inlandsis virait souvent au sombre, beige sale.

— Soixante-dix kilomètres, cria le météo en entrouvrant rapidement sa cagoule, faute d'un émetteur.

Luidin remplit à nouveau les ballasts arrière et le dirigeable n'eut plus qu'un angle normal de vingt, vingt-cinq degrés. Essentiellement dû à la résistance de l'air et à la force du moteur.

— On continue sur la banquise, décida Liensun. Suivez cette ligne secondaire. Elle doit mener à un trou de morses. Nous trouverons de l'huile.

— Moins soixante-dix extérieurs.

Le météo rappelait le ballon-sonde en enroulant son câble. Le froid fut moins sensible dans la cabine et l'on put ôter les cagoules. Il ne faisait que six degrés cependant, mais chacun trouvait qu'il faisait bon.

On apporta du thé et des sandwiches. Par chance ils avaient pu embarquer de grosses quantités de nourriture mises dans les soutes avant, celles installées dans l'éventail en fibres de carbone de la proue.

— Il ne faut pas dire, mais les Banquisiens ne manquent de rien, disait Luidin. Ils ont le plus grand niveau de vie du monde...

— Message radio, dit le préposé. Je viens de capter un échange entre deux stations de chasse...

Liensun lut le texte :

« Notre nouvelle présidente Lady Yeuse adresse à tous voyageurs de la Panaméricaine son salut et la promesse que tout sera fait pour améliorer le sort de chacun et assurer à la Compagnie la place qu'elle mérite. »

Il dut le relire à deux fois.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?...

— Lady Diana n'est plus présidente, dit Luidin. Enfin il semble.

— Je connais cette Yeuse... Elle est l'amie du Président Kid, son ambassadrice même. Comment a-t-elle pu être élue à la tête de la Panaméricaine ?

À part lui, le reste de l'équipage restait indifférent à la nouvelle. Certains ignoraient même ce qu'était la Panaméricaine et n'auraient pu la situer sur une carte.

— Station de pêche droit devant, annonça Luidin qui venait de passer la barre à un timonier.

Liensun observa dans ses jumelles les quatre wagons accolés. C'était le bout de la ligne. Le trou à morses était juste à côté, très grand mais entrecoupé de glaces flottantes. On apercevait les différentes colonies d'animaux, chacune dirigée par un vieux mâle obèse plissé comme un accordéon crevé.

— Y a un wagon-citerne qui doit être plein, dit un des gabiers.

— Ça fume... La chaudière est en train de fonctionner. Doivent fondre le lard.

Le dirigeable pouvait maintenir la verticale bien que le vent fût encore assez fort. Liensun se concentra sur la vieille locomotive à vapeur qui devait peser quelques dizaines de tonnes.

— On va s'accrocher à elle, décida-t-il. Je crains que nos ancres chauffantes ne tiennent pas bien dans cette banquise. Regardez le trou à morses... L'épaisseur de la glace n'est pas terrible... Un

courant chaud doit la traverser.

Mais pour perdre de l'altitude il fallut bien recourir d'abord aux ancrs chauffantes. Quatre en tout, qu'un courant électrique transformait en résistances rougeoyantes. Dans un nuage de vapeur très vite transformée en glaçons, elles s'enfonçaient profondément. Luidin réglait ses ballasts, les dégonflait progressivement tandis que les cabestans enroulaient les quatre câbles.

— Ils dorment ou quoi ? s'inquiéta Quinsey. On n'a pas vu un seul de ces chasseurs... D'ici qu'ils nous tirent dessus et percent les ballonnets.

— Commando en descente.

Six hommes avaient enfilé leur harnais et passaient dans le sas inférieur de la cabine. Ils allaient descendre sur la banquise, cerner les wagons et interdire toute réaction violente le temps qu'on remplisse les soutes.

Au dernier moment Liensun décida de descendre lui aussi, n'ayant aucune confiance en ces hommes. Il ne les connaissait pas tellement bien. Ann Suba s'était débarrassée de tous les éléments qu'elle jugeait inutiles ou indésirables, et ces types-là pouvaient bien libérer des instincts brutaux face aux paisibles chasseurs de morses.

Très rapidement les wagons furent investis et les habitants furent retrouvés dans l'immense compartiment qui servait de salle commune. Ils étaient dix. Deux couples et leurs enfants. En train de manger. Une table immense était chargée de plats de toutes sortes. Des volailles rôties, des flacons isothermes de bière et d'alcool, des pains fraîchement cuits ainsi que des pâtisseries apparurent sous les yeux surpris des Rénovateurs.

— Que voulez-vous ? demanda une sorte de patriarche barbu qui venait de se lever en bout de table. Comment osez-vous profaner le solstice d'hiver que nous fêtons dignement ?

Liensun lui-même ne comprit pas tout de suite de quoi il s'agissait exactement.

— Nous sommes des Néo-Catholiques et nous fêtons la naissance du solstice d'hiver.

— D'accord, dit Liensun. Nous sommes des Rénovateurs.

— Comment êtes-vous arrivés sans nous alerter ? Nos signaux sont pourtant bien entretenus et nul ne peut venir sans réveiller une demi-douzaine de sonneries.

— Nous arrivons du ciel, gros père, dit l'un des commandos.

Une femme jeta un regard au hublot proche d'elle et poussa un cri de terreur. La masse du dirigeable se rapprochait lentement du sol, obstruait toute la vue sur le trou aux phoques.

— Regardez !

Le patriarche à son tour devint blanc de terreur et dut s'asseoir sur le coup de l'émotion.

— Vous êtes des démons... Venus pour nous empêcher de célébrer la venue de l'Enfant-Roi, né durant le solstice d'hiver.

— Du calme, dit Liensun. Nous ne vous ferons aucun mal. Nous venons juste remplir nos réservoirs de votre huile. Nous vous la paierons mais pas en dollars, en calories. La proximité de la frontière vous permettra de les échanger... Nous devons nous mettre d'accord sur le prix du gallon...

Il désigna la table :

— Nous boirions volontiers un peu de bière si vous voulez bien.

Dehors l'équipe technique avait déjà fixé la tuyauterie calorifugée à l'intérieur du wagon-citerne isotherme. Il avait fallu réchauffer le système de pompage à la vapeur, mais tout allait bien et la grosse masse du dirigeable suspendue à quelques mètres de la banquise avalait allègrement l'huile de morse.

— Savez-vous qui dirige la Panaméricaine ? demanda Liensun en se servant de la bière.

Le patriarche fit un effort pour empêcher ses mâchoires de s'entrechoquer :

— Lady Diana est morte, que Dieu ait son âme et que la Vierge Marie intercède en sa faveur... C'est désormais Lady Yeuse qui dirige la Compagnie et nous prions pour elle, car dit-on c'est une grande pécheresse.

— Mais comment est-elle arrivée au pouvoir ? s'impacienta Liensun plein d'envie.

— Lady Diana aurait fait d'elle son héritière. C'est ce que nous avons entendu à la radio.

CHAPITRE VI

De temps en temps, quelqu'un, même les enfants de Farnelle, allait voir si le pirate dormait toujours. Il n'avait pas bougé depuis qu'ils l'avaient déposé sur sa couchette et cela faisait bientôt douze heures. Lien Rag avait dormi dans le même compartiment, se relevant souvent pour surveiller son souffle et s'assurer que tout allait bien.

— Kurts savait depuis longtemps que la Voie Oblique se trouvait dans la Dépression Indienne... Enfin un des terminus... Il y en a peut-être d'autres. Un dans le nord de la Transeuropéenne, que l'on appelle le Gouffre aux Garous. Là-bas il y a eu un accident nucléaire. Tout a explosé... Le réacteur s'est enfoncé dans le sous-sol. Des Garous survivent grâce à la chaleur et aussi à une flore et une faune qui se sont développées sous terre. Il y a de la lumière, de la chaleur, de quoi manger... Kurts avait visité ce gouffre mais c'est dans le coin qu'il installa ensuite sa base. Ici même...

— Mais les Garous qu'on a vus ici... Enfin leurs cadavres...

— Il les avait rachetés à un trafiquant pour les étudier, essayer de leur faire dire d'où il les tenait. Pour remonter la filière il lui a fallu des années...

— Concrete Station c'est quoi ?

— Un terminus... Une première fois Kurts y est allé seul mais il n'a pas osé aller jusqu'au bout de son aventure... Lorsque les Éboueurs de la Vie éternelle m'ont remis à lui nous avons décidé d'aller voir.

— La Voie Oblique c'est quoi ?

— Deux rails de lumière qui de Concrete Station ont un angle de trente degrés...

— Mais, s'effara Farnelle, trente degrés c'est pas possible... On

quitte la Terre ?

— Voilà, on quitte la Terre.

— Mais on se cogne contre le ciel... C'est du roc, là-haut.

— Non. Il est très loin, même si c'est du roc. On a l'impression que c'est à portée de la main, mais non... On monte vers lui sans jamais l'atteindre... Et puis il y a ces deux roues réunies par un cylindre.

— Le S.A.S. Bon d'accord...

— Déjà Concrete Station c'est la folie. Des navettes... Des vaisseaux spatiaux... Imaginez une loco qui pourrait voyager dans les airs. Bon... Les navettes apportent les bébés... Roux, animaux et aussi les monstres... L'anarchie totale due à un ordinateur complètement fou. Un ordinateur qui a récupéré, allez savoir comment, des mémoires qui ne lui étaient pas destinées et qui s'imaginent qu'il ensemence la Terre de créatures différentes. D'accord pour les Roux, les animaux, mais les hybrides qui ne servent à rien sinon à effrayer... Nous avons mis des années à comprendre.

— Doucement, gémit Farnelle. Déjà que je gèle ici... Alors mon cerveau a du mal à suivre. Vous quittez Concrete Station à bord d'une navette...

— Voilà... Très vite nous sommes dans ce que l'on appelle un satellite...

— Salt ? Sugar ?

— Sugar...

— Très vite, ça veut dire quoi ?

— Quelques heures sur les rails lumineux...

— Bon, Sugar... Il faisait chaud ?

— Quand ça fonctionnait, oui, sinon on gelait... On se nourrissait à l'aide de germoirs... Plus tard avec des bébés animaux... L'ordinateur s'amusait à souffler le froid et le chaud... C'est une image, mais pour habituer les Roux, les animaux, les plantes au froid d'un seul coup, il affichait moins quarante ou bien plus trente... Les plantes gelaient ou crevaient de soif... Il nous a fallu des années pour comprendre que c'était l'ordinateur, mais aussi que les appareils dégénéraient... À cause des bactéries qui les protégeaient au départ contre le froid, le manque de gravité, enfin tout un tas de choses. Ces bactéries avaient rapidement évolué. Plus

que tout le reste. Une adaptation au milieu incroyable... Mais les appareils, eux, ne fonctionnaient jamais régulièrement.

Farnelle ouvrit sa cagoule pour avaler un peu de vodka sous prétexte de se réchauffer.

— Vous avez parlé de chute de glaçons.

— Lorsque le système en circuit fermé de l'eau éclatait... Tout était récupéré. Depuis notre sueur, notre urine... Tout était filtré et à nouveau une eau potable coulait aux robinets... Le reste, y compris le résidu de nos excréctions, servait à fumer les germoirs... Rien n'était jeté.

— Mais les cadavres ? Vous avez parlé de cadavres.

— S.A.S. expulsait dans le vide les fœtus morts ainsi que les nouveau-nés qui décédaient pour une cause quelconque... Roux, animaux, etc. Et tout ça flottait à côté des satellites... Ne s'éloignait pas, si bien que certains hublots étaient obstrués par des visages d'enfants mort-nés... Un cauchemar auquel on ne s'habitue jamais... Enfin nous on n'a jamais pu s'y habituer, si bien qu'on fermait quand on le pouvait les volets intérieurs des hublots... Mais il y avait d'autres cadavres d'hommes et de femmes adultes... Pas des Roux... Nous n'avons jamais su d'où ils venaient. Peut-être des techniciens abandonnés par Ophiuchus IV.

Elle lui demanda s'ils pouvaient accéder aux couveuses d'embryons.

— Nous pouvions suivre tout le processus, depuis les cuves à azote où les embryons de toutes les espèces attendaient d'être réactivés. C'était l'ordinateur qui choisissait, selon un programme établi depuis des siècles... Mais les créateurs du S.A.S. n'avaient jamais imaginé que l'ensemble durerait justement des siècles... La sélection elle-même s'effectuait à partir de clones... Toujours sous la direction de cet ordinateur complètement fou... De temps en temps un éclair de lucidité lui revenait et il fabriquait des centaines d'embryons bien conformés... En fait ce n'était qu'une machine, mais les programmes suivaient un cycle et c'était ce cycle lui-même qui avait été perturbé. Nous pouvions voir les embryons de Roux, d'animaux, de Garous se développer dans des matrices artificielles jusqu'à leur naissance. De là ils passaient dans des nurseries ultrasophistiquées...

— Ça, c'était dans Sugar ?

— Oui, l'apprentissage s'effectuait dans Salt, et pour ces nouveau-nés, qu'ils soient roux ou animaux ou garous, c'était une sorte de cauchemar climatisé, tantôt le paradis, tantôt l'enfer. Des générations entières de bébés roux s'en sont sorties sans ennuis, d'autres y ont laissé leur peau et leurs cadavres flottent donc autour des deux satellites... Nous avons assisté à ces différentes phases...

— Et un jour vous avez compris que pour retourner... à Concrete Station il fallait suivre le processus ?

— C'est ça.

— Mais comment avez-vous fait ? Vous étiez adultes, déjà en pleine possession de votre personnalité et...

— Une autre fois, fit Lien Rag, je suis fatigué... Et puis je n'ai pas envie d'en dire plus pour aujourd'hui...

— Mais vous avez dû suivre tout le cycle ? Pour pénétrer dans ces fichues navettes et vous retrouver à Concrete Station. C'est de là que vous veniez quand vous avez surgi à Cargo *Princess* ?

— Pas exactement, dit Lien Rag. La navette a eu un accident... Ça arrive... On doit en retrouver une bonne douzaine qui se sont écrasées au sol dans une certaine région... La nôtre a soudain eu une panne. Plus de rails de lumière... La chute... Les trois quarts des bébés tués... Pas nous... Une chance inouïe... Nous nous sommes retrouvés en pleine banquise...

Il se leva pour aller voir Kurts et le trouva qui ouvrait les yeux, regardait autour de lui avec inquiétude.

— Lien ? Nous sommes toujours dans cette fichue pyramide ? Et elle ?

— Dors encore un peu... Ne t'inquiète pas.

— Elle est toujours dans le hangar ?

— Tu la retrouveras, je te jure que tu la retrouveras...

Il alla lui chercher à boire mais en le quittant il verrouilla la porte. Dans la salle des écrans il fit apparaître l'image de la locomotive géante, et Farnelle le trouva ainsi en train de fixer la machine.

— Les clones, demanda-t-elle, tous des clones de Roux ? Pas un seul d'Homme du Chaud.

— Tous... Seulement il y a manipulation génétique obligatoire. Le processus refuserait un embryon d'Homme du Chaud, de même la nursery ne l'accepterait pas...

— Mais comment avez-vous pu faire ? répéta-t-elle.

Il tapotait les touches et captait le réseau câblé de P.C.C.

Il regarda les programmes sans même en retenir une image.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de réseau câblé mondial ? demanda Farnelle. On pourrait avoir les images de la Panaméricaine... Maintenant que Yeuse dirige la Panaméricaine...

Lien Rag se tourna vers elle et Farnelle comprit qu'il la prenait pour une folle.

— Que venez-vous de dire ?

— Ils l'ont annoncé dans la nuit. Vous dormiez et je n'ai pas cru bon de vous le dire... Elle est élue P.D.G. de la Compagnie... La P.C.C. a passé des images de sa prestation de serment devant l'assemblée générale des actionnaires... C'est une belle femme, dites... Je comprends que la locomotive géante soit sous le charme... Elle a dû lui jeter un sort...

Lien Rag parut soudain pris de folie furieuse. Il se mit à rechercher dans la mémoire de l'ordinateur local les fameuses images vues par Farnelle. Celle-ci crut bon d'intervenir avant qu'il ne massacre les claviers :

— Arrêtez... Je vais vous les appeler, moi, pas la peine de tout bousiller... Je finis par comprendre un peu le maniement de cet engin... Poussez-vous que j'opère...

En moins de deux minutes les images en question réapparaissaient et Lien Rag découvrit Yeuse avec quinze années de plus, inchangée, toujours aussi belle, mieux, resplendissante. Elle portait une tunique vert sombre, et faisait face sur une tribune à une assemblée en amphithéâtre. On la filmait et on la photographiait de toutes parts.

— Mais comment ?... Comment ?

— Si vous écoutiez le commentaire, il est très bien fait... La vieille Diana lui a tout légué et la CANYST a dit que le testament était légal...

— Mais pourquoi a-t-elle accepté ?

— Vous refuseriez, vous, un héritage aussi prodigieux ?

Il repassa les images plusieurs fois et elle finit par s'en aller sinon elle se serait mise à hurler. Ces deux types la rendraient folle. Ces deux faux Roux... Elle aurait préféré ne jamais savoir qui ils étaient, poursuivre indéfiniment la course sur la banquise de la

Dépression Indienne. Tout s'était gâté depuis qu'ils séjournèrent dans cette pyramide.

Elle alla boire un coup de vodka, gagna une zone chaude pour arracher cette combinaison qui finissait par puer. Il lui aurait fallu la laver dans une des machines spéciales de cette station, mais elle appréhendait de vivre sans combinaison, de crainte de ne pouvoir les rejoindre à tout moment, eux qui ne pouvaient vivre que dans le froid. Si elle avait eu des hormones spéciales à sa disposition, elle les aurait avalées sans hésiter.

Et ses deux gosses qui n'en finissaient pas d'explorer la pyramide et la station, qui bravaient tous les dangers, disparaissaient toute la journée.

Allongée sur une couchette, elle levait les yeux vers le plafond, comme si elle pouvait voir à travers celui-ci le S.A.S., ce fabuleux ensemble de deux roues réunies par un cylindre qui flottait très loin de là. Comment était-ce possible ? Qu'est-ce qui faisait tenir en l'air cette monstruosité ?

Des gens bien intentionnés avaient voulu peupler les glaces d'une nouvelle race d'hommes et d'animaux, sans même essayer de savoir comment s'organisaient les survivants de la Grande Panique. Et ces deux amis, Lien Rag et Kurts, avaient eu le courage insensé d'aller jusque-là-bas pour voir, essayer de comprendre. Avant de découvrir que la Voie Oblique n'était qu'une impasse cruelle.

CHAPITRE VII

C'en était bien fini des festivités, des réceptions, des interviews, des cérémonies officielles. Yeuse était au travail dans le nouveau train spécial de la présidence. On avait retrouvé l'autre abandonné dans une « deserted » de Patagonie, mais elle n'en avait pas voulu. Elle avait surveillé l'installation de tout le matériel informatique sans prendre une minute de repos, voulant éviter que ce dernier ne soit piégé par les Aiguilleurs.

Ce matin-là elle reçut Jeb Interson au sujet de son projet d'augmenter les rations caloriques, que ce soit en chaleur ou en nourriture.

— Attention, lui dit l'avocat. Moi je veux bien vous fournir en protéines animales, mais si vous voulez chauffer plus, il faudra aussi plus d'huile. Plus d'huile pour les protéines, plus d'huile pour quelques degrés de mieux et vous multipliez les importations par deux. Du coup baisse du dollar, augmentation de la calorie. Vous allez vider les caisses...

— La chaleur viendra des centrales qui n'alimenteront plus certains tronçons du Tunnel.

— Vous courez à la catastrophe. Ils vont s'écrouler.

— On va les remplir d'eau. La faire geler naturellement par couches.

Il secoua la tête :

— L'opinion sera déçue... Pas celle des prolétaires, mais celle qui a suffisamment de calories et peut se permettre d'avoir un idéal. Ces gens-là rêvent d'aventure et le grand Tunnel leur offrait la réalisation de ce rêve... Ils vont vous détester... Négociez avec le Kid pour l'huile, plutôt. En échange d'une aide dans le nord de la Banquise contre les Sibériens. Ça peut marcher.

Yeuse secoua ses cheveux courts. Elle avait changé de coiffure, de maquillage, apparaissait tout à fait différente de la Yeuse telle qu'on la voyait six mois auparavant.

— Si je rencontre le Kid, les Aiguilleurs clameront que je vais brader la Compagnie. Ce sera le dernier que je verrai. Je dois rencontrer Floa Sadon sur la banquise atlantique sous peu.

— Mirasola aimerait aussi vous avoir chez elle.

La jeune femme garda son sang-froid. Mirasola était tombée amoureuse d'elle depuis la fameuse scène sur le bateau de son lagon artificiel. Yeuse avait dû la maîtriser pour l'empêcher d'appeler à l'aide, et la riche actionnaire avait été si troublée que Yeuse l'écrase de son corps qu'elle y avait trouvé une grande jouissance. Elle avait obtenu de la Yeuse traquée par les Aiguilleurs la promesse d'une autre rencontre.

— Ne la négligez pas, fit Interson, ironique. Méfiez-vous de Peter Housk... Il a des relations étroites avec les Aiguilleurs... Dites, on n'a jamais retrouvé Palaga, le soi-disant Maître Suprême des Aiguilleurs... Croyez-vous qu'il existe vraiment ?

— Lady Diana était formelle. Mais il est très vieux et cet échec a dû l'abattre. Je reste quand même sur mes gardes.

— Vous devriez financer l'exploitation de la banquise ouest... Je sais que les volontaires sont rares pour prendre des risques sur cette glace flottante, mais si vous donnez du fric, il y aura des postulants. Très près de l'ancienne côte il y a des colonies de phoques énormes...

— Pourquoi ne vous chargez-vous pas de cette exploitation ? lui dit-elle. Combien faudrait-il pour installer une chaîne qui rapporte très vite un million de tonnes pour commencer ?

Jeb Interson la regarda d'un air songeur et goguenard à la fois.

— Ma proposition est très sérieuse, fit-elle agacée par cette attitude.

— Vous trouvez le moyen de me récompenser de ma fidélité et celui de m'éloigner des affaires... Ce serait une belle aventure que de créer des pêcheries d'importance. Jusqu'ici ce n'est pas fameux.

— Rétablissez le réseau jusqu'à la grande Station Fantôme et vous verrez les richesses que l'on y trouve... Je ne cherche pas à vous éloigner... J'ai besoin de vous.

— On ne dirait pas, fit-il avec froideur. Vous ne m'avez même

pas proposé de coucher avec vous... Préférez-vous Mirasola ? Ou Floa Sadon que vous devez rejoindre bientôt, comme s'il y avait urgence ?

Yeuse rougit violemment et parut prendre une attitude distante.

— Je n'ai jamais eu l'intention d'aller plus loin avec vous.

— Moi j'en ai pourtant envie, fit-il.

Étrangement, elle avait toujours soupçonné Jeb Interson d'avoir des vices étranges. Lady Diana ne lui avait jamais donné la moindre précision sur cet homme. Pourtant elle paraissait avoir barre sur lui, comme si elle détenait les moyens de le faire chanter.

Jeb Interson se rapprocha tranquillement du bureau derrière lequel elle était assise.

— Je vous en prie, murmura-t-elle. C'est ridicule.

— Je ne pense pas.

Très à l'aise, il s'assit sur le bord de la table et se pencha :

— Vous m'inspirez beaucoup, Yeuse, et vous ne voulez pas devenir mon ennemie, n'est-ce pas ?

Il lui prit la main et la porta à sa bouche.

— Je suis prêt à créer une société importante de pêche et de chasse pour vous aider à réaliser vos projets sociaux, murmura-t-il. Vous n'aurez pas un homme plus dévoué que moi...

Et soudain sans cesser de sourire il amena sa main contre son ventre. Sous la combinaison isotherme s'épanouissait une virilité sans équivoque.

— Non... Non, vous ne retirerez pas cette main...

— C'est ridicule... Quelqu'un peut venir...

— Personne n'osera...

De sa main libre il ouvrait sa combinaison depuis le haut et elle vit qu'il était nu là-dessous. Son corps était noueux, les muscles étreignant les os sans la moindre graisse, sans le moindre moelleux. Impressionnant comme un arbre mort, de ceux qu'on retrouvait dans le Tunnel sous la glace. Son membre était ainsi ligoté de veines énormes, le gland d'un rouge sombre. Il la força à le prendre entre ses doigts.

— Vous me devez tout, dit-il sans pudeur. Je ne serai pas très exigeant. Une ou deux fois l'an je veux avoir la satisfaction suprême de voir Lady Yeuse me donner le plus délicat plaisir avec sa jolie bouche.

— C'est tout à fait exclu, dit-elle sèchement.

— Lady Yeuse, réfléchissez... Vous avez besoin de moi... De tout le monde.

— Et je devrais satisfaire ainsi plusieurs centaines de personnes pour gouverner ?

— Non, moi et Mirasola aussi, bien sûr... Comprenez-nous, Lady Yeuse. C'est notre revanche en privé... En public nous serons soumis, respectueux, mais vous et moi saurons qu'une ou deux fois l'an je peux me présenter ici et obtenir de vous la plus charmante des soumissions.

— Vous l'obteniez de Lady Diana ?

Il frissonna :

— Laissons Lady Diana dans son cercueil de glace. De toute façon elle ne m'inspirait pas comme vous...

Yeuse réfléchissait rapidement. Jeb lui avait démontré son efficacité, sa puissance. Sans lui elle n'aurait jamais atteint l'enclave de la CANYST avec une Lady Diana mourante. Il possédait des atouts énormes et elle ne voulait pas en faire un adversaire dangereux. Pourtant elle n'éprouvait pour lui aucun attrait. Des hommes plus humbles avaient su la séduire tout aussi brutalement en s'exhibant, mais pas lui.

— Ne me faites pas languir, je suis très excité... Vous n'aurez pas à vous acharner longtemps, croyez-moi. Dans une minute, même pas, tout sera terminé et nous nous quitterons excellents amis.

— Jusqu'à la prochaine fois, fit-elle irritée.

— Oh, dans six mois peut-être. Je n'ai pas de grosses exigences, croyez-moi.

— Une autre fois, dit-elle en essayant de libérer sa main qu'il plaquait contre la brûlure de son sexe, mais il avait une poigne d'acier.

— Tout de suite ou jamais !

— Vous risquez de le regretter, menaça-t-elle.

— Vous encore plus.

La rage au cœur, elle céda, inclina son visage, mais durant tout ce temps se jura de retrouver comment Lady Diana tenait ce présomptueux.

CHAPITRE VIII

Pendant une semaine le train privé de Yeuse sillonna une bonne partie de l'ancien continent américain. Il s'immobilisait dans les grandes stations et la jeune femme recevait une foule de gens, non seulement des notables mais aussi des artistes, des commerçants, des petits patrons, des corporatistes puisque les syndicats ouvriers étaient interdits depuis plus d'un siècle. Elle écoutait les doléances de tous, et ce qui ressortait de ces conversations c'était que le Tunnel ruinait tout le monde, même s'il faisait travailler certaines entreprises de forage. L'énergie, l'alimentation étaient détournées pour ravitailler les travailleurs qui peinaient sous la glace.

— Ils ont de gros salaires mais ne dépensent rien puisqu'ils sont nourris et chauffés. Tous les deux mois ils rentrent chez eux et ne viennent pas dans nos stations. L'électricité manque souvent pour nos ateliers, nos commerces, les écoles, les hôpitaux, enfin tous les trains de service. Seuls les trains de liaison sont épargnés grâce à une alimentation autonome.

Toujours la même plainte, toujours les mêmes remarques. On regrettait que la viande fossile soit brûlée pour produire du courant alors qu'on aurait pu élever des poissons et des morses avec. On ne voyait rien des richesses extraites du sous-sol sinon des objets inutiles, rétros, qui faisaient seulement le bonheur des antiquaires.

Un vieux serriste l'amena visiter ses installations. Il possédait des clones de vignes de grande qualité :

— Des cépages rares... Mais sans chaleur je ne peux les utiliser. Il y a vingt ans que je me bats pour pouvoir produire un grand vin. Mon fils ne veut pas me succéder dans cette bataille. J'aurais besoin d'un grand contingent d'électricité et on ne me propose qu'un dixième. Pourtant j'ai quelques ceps qui produisent ceci.

Elle accepta le verre qu'il lui tendait et but. C'était une sorte de velours aux arômes inconnus.

— Ça s'appelle du porto... Un des grands vins d'autrefois.

Plus loin, c'étaient des éleveurs qui se plaignaient. On pouvait utiliser certaines bactéries pour aider les bovins et les ovins à lutter contre le froid, ce qui permettait des élevages moins chauffés, mais ces bactéries n'étaient pas sur le marché alors qu'on aurait pu les fabriquer à bon compte. Une fois l'investissement réalisé.

C'est ainsi qu'elle descendit dans la Patagonie et qu'un soir son train s'immobilisa dans une deserted où l'on avait retrouvé le train spécial de Lady Diana. Elle fit transporter, dans un des wagons de son train prévu à cet effet, les archives manuelles ainsi que toutes les mémoires de l'ordinateur. Et désormais elle passait chaque jour une heure, parfois deux, à trier tout ce qui avait appartenu à Lady Diana.

Elle avait décidé de retrouver les documents qui permettaient à Lady Diana de tenir la dragée haute à Jeb Interson, dût-elle attendre vingt ans.

Mais il y avait autre chose qui la passionnait bien plus. Lady Diana, à la fin de sa vie, avait manifesté le désir que le Soleil revienne un jour réchauffer et éclairer la Terre, et c'était uniquement pour poursuivre cet idéal que Yeuse avait accepté la succession. Elle espérait découvrir ce que la vieille dame savait sur certains mystères de l'ère glaciaire, sur la disparition du Soleil, sur le rôle des Aiguilleurs depuis des siècles.

On avait cru qu'elle se rendrait en Antarctique pour rencontrer le président Kid, mais elle surprit tout le monde en faisant emprunter à son escorte le Réseau Atlantique. C'était au milieu de la banquise qu'elle avait rendez-vous avec Floa Sadon, l'actuelle présidente de la Transeuropéenne.

Floa Sadon n'avait été officiellement investie que depuis peu dans une fonction qu'elle occupait officieusement depuis de longues années. Bien des gros actionnaires étant morts, leurs héritiers avaient fini par régulariser la situation.

En route elle s'arrêta dans de grandes pêcheries pour apprendre que les phoques, les morses, les manchots se raréfiaient et qu'il faudrait, comme en Compagnie de la Banquise, entreprendre l'élevage en grande série. Sinon, d'ici quelques années, la banquise

atlantique ne produirait plus d'huile. Déjà les baleines rampantes se faisaient très rares et on avait dû interdire de les tuer, mais des braconniers en voiliers des rails passaient outre.

C'est là qu'elle passa également en revue l'immense flotte militaire de la banquise atlantique et qu'elle fut impressionnée par l'importance des bâtiments. Certains étaient colossaux et, de loin, hérissés de coupoles de tir et de lance-fusées, ressemblaient à d'immenses dragons au dos crêté.

Le rendez-vous devait avoir lieu à côté d'une frégate météo appartenant aux deux Compagnies. La relève s'effectuait tous les mois et c'était soit un équipage panaméricain soit un transeuropéen qui venait s'installer.

Le train spécial de Floa Sadon était déjà là depuis une demi-journée lorsque le sien vint se ranger bord à bord. Elle se sentait très émue et intimidée à la fois de revoir Floa dans l'emphase de ses nouvelles responsabilités.

CHAPITRE IX

Tant que dura l'ouragan, le dirigeable se maintint au-dessus de la banquise par 180° de longitude ouest et à proximité du cercle polaire. Dans une zone de calme extraordinaire l'appareil ne dérivait que faiblement, et il suffisait de relancer le moteur pour le ramener en face du volcan Erebus dont la lueur continue était parfaitement repérable.

— Pourquoi les Panaméricains n'ont-ils pas utilisé cette formidable source d'énergie comme l'a fait le Président Kid avec Titan ? demanda Luidin.

— La banquise n'est pas assez proche des écoulements. Le Kid utilise surtout l'eau bouillante pour alimenter ses turbines. Il a également créé des pipelines qui alimentent des stations jusqu'à des milliers de kilomètres. Tuyauterie calorifugée bien sûr et pompes à chaleur qui réchauffent l'eau.

Les deux hommes inspectaient les suspensions caténaïres intérieures de l'enveloppe, franchissaient des passerelles légères entre les ballonnets à moitié affaissés. Le dirigeable n'était qu'à quelques centaines de mètres au-dessus de la banquise.

— L'équipage n'a pas compris pourquoi vous payez l'huile, dit soudain le commandant de bord. Je n'ai pas aimé leurs yeux quand vous avez sorti la liasse des billets banquisiens. La calorie vient de faire un bond en avant et est plus recherchée que le dollar... Méfiez-vous...

— Vous pensez qu'ils pourraient m'attaquer pour me voler ?

— C'est un ramassis que vous a envoyé Ann Suba. Sur quinze hommes cinq sont à peu près valables... Quinsey vous en veut d'avoir été rétrogradé...

Ils poursuivirent leur inspection, découvrirent que de la vapeur

d'eau s'était congelée et ballottait contre l'enveloppe, menaçant de la déchirer. Ils durent faire des acrobaties pour attaquer les gros glaçons avec des marteaux et les pulvériser.

Revenu en bas de l'enveloppe, là où des cellules abritaient les soutes et les dortoirs, Liensun s'attarda un moment dans l'obscurité tandis que Luidin descendait dans la passerelle.

C'est ainsi que le garçon surprit quelques pensées inquiétantes dans le cerveau d'hommes en train de chuchoter. Il ne pouvait entendre leurs paroles mais découvrait leurs préoccupations présentes. Ces gens-là ne comprenaient pas très bien le but de l'expédition. Le nom de l'astrophysicien Charlster ne leur disait rien. Ils se moquaient bien de la philosophie rénovatrice en fait.

— On aurait dû rester sur le Viaduc... On aurait fini par s'installer dans la Banquise. Il y a de quoi se faire une belle vie là-bas... pensait un certain Kwar, gabier et commando, qui en même temps exprimait dans un chuchotis ses opinions. Ils ont besoin de colons pour le Viaduc. On peut gagner plein de calories et ensuite se rendre à Titanpolis faire la fête... Moi je n'aime pas me balader dans ce foutu appareil... Le moindre vent et on va tournoyer comme une toupie, si on ne se retrouve pas complètement retournés.

— Vous avez vu le fric du patron, cette liasse ?

— Il a payé cette huile qu'on pouvait avoir pour rien...

— En plus on pouvait tout rafler et s'envoyer les femmes. Il y avait une fille chouette dans le lot. Une très jeune comme j'aime.

Liensun réalisait que ces gens-là faisaient partie du commando et avaient accès aux armes. Il descendit dans la passerelle, alla ouvrir le coffre qui contenait les armes. Des carabines et des pistolets classiques. Il les compta. Aucune ne manquait. Mais il préféra emporter les balles qu'il alla cacher dans le placard des cartes.

— Le vent se lève, dit Luidin. Quel cap prenons-nous ?

— Il faut retrouver le Réseau du Cercle Polaire. D'après les *Instructions Ferroviaires* de l'Antarctique, il suit approximativement le tracé.

— Le jour ne viendra donc jamais ?

— Non. C'est l'époque des grandes nuits mais nous devrions apercevoir les lumières des trains.

— Comment reconnaîtra-t-on les trains-bagnes ? Je suppose

qu'il en existe plusieurs ?

— C'est exact. Il faudra une écoute radio permanente. D'après les renseignements que je détiens, chacun a un indicatif et envoie un rapport au centre pénitentiaire de Ross Station toutes les six heures.

— Message en clair ?

— Bien entendu... Dans ces solitudes ces gens-là se sentent en parfaite sécurité. Il n'y a jamais eu d'attaque de train-bagne et seules les évasions sont à craindre... Mais en général elles se terminent plutôt mal. Les pêcheurs et chasseurs de cette zone collaborent avec les gardiens pour traquer les fugitifs. Sinon en cas de complicité ils verraient leur concession annulée pour tout le monde.

Il fallut attendre une heure avant d'apercevoir les lumières d'un train, alors que le dirigeable plafonnait au-dessus du réseau.

— Lumière rouge, dit Liensun. Les Aiguilleurs savent que les trains-bagnes ne s'arrêtent que rarement et accordent la priorité des voies.

— On en compte combien ? demanda Luidin.

— Cinq. Celui de Charlster est spécial, en ce sens qu'il possède deux locomotives. Une à l'avant, l'autre à l'arrière, et qu'il inverse sans prévenir son sens de rotation selon un schéma tenu secret. Jamais personne n'a pu le déchiffrer. Je tiens mes renseignements d'une librairie de China Voksal qui travaille là-dessus depuis des années.

— Vous savez combien fait le cercle polaire ?

— Seize mille kilomètres environ... Il faut une dizaine de jours à un train-bagne pour boucler le tour... Un train-bagne ordinaire, c'est-à-dire peuplé de condamnés de droit commun. Pour le convoi de Charlster, c'est différent.

— Il n'y a que l'existence des deux locos pour le repérer.

— Oui, c'est tout. N'oubliez pas une chose, Luidin. Cette région est quasiment déserte, avec juste quelques minables stations techniques et des centres de pêche et de chasse... La plupart sont même assez éloignées pour n'avoir jamais vu de train-bagne. Et personne n'a imaginé que l'on pourrait surveiller les convois du ciel... Notre vitesse est telle que nous pourrions suivre le convoi, le dépasser même pour l'attendre dans le coin le plus favorable... Et dans cette période de nuit permanente, nous ne serons pas faciles à

repérer.

— Il suffit d'un radar un peu plus perfectionné, dit Luidin.

— Un radar balaye au ras de la glace avec une marge de trente à quarante mètres au plus. Les radars surveillent surtout la flotte du Kid aux frontières...

— Les Sibériens avaient fini par se méfier de nos attaques, souvenez-vous. Ils avaient adapté leurs radars, leurs infrarouges et surtout leurs lance-missiles. À la fin nous avons subi d'énormes pertes. Il est possible que les Panaméricains en aient entendu parler et se tiennent prêts à riposter à ce genre d'attaque.

— Nous serions dans le Nord, proche du Réseau de Béring je me méfiera, mais ici nous n'avons rien à craindre. Qui imaginerait qu'un dirigeable ait pu franchir une telle distance ?

— Supposez que les services secrets panaméricains sachent que le Kid vous a embauché ?

— L'opération a été tenue secrète.

— Il peut y avoir des fuites. Et la nouvelle présidente, Yeuse, connaît parfaitement nos méthodes, n'est-ce pas ?

Liensun ne répondit pas. C'était effectivement une nouvelle donnée. Lady Diana, pétrifiée par l'âge et le mépris, avait toujours traité les Rénovateurs de quantité négligeable. Certes elle emprisonnait les scientifiques qui prônaient le retour à une ère solaire, mais n'accordait aucune importance aux groupes isolés.

Yeuse avait suivi les évolutions des Rénovateurs, en avait connus et pouvait désormais prendre des dispositions dangereuses pour l'organisation.

— Il n'y a pas assez longtemps qu'elle dirige la Compagnie. Elle doit avoir d'autres urgences.

L'attente se poursuivit et faillit tourner au drame. Les hommes, toujours les mêmes, ceux qui suivaient les mauvais conseils de Kwar et de Quinsey, s'impatientsaient. La vie à bord était difficile. Le dirigeable tanguait, roulait sans arrêt et il était difficile de dormir, de manger, de travailler dans ces conditions-là. Des ascendances provoquées par le réseau électrifié provoquaient des cabrages inattendus, et Luidin et Liensun se remplaçaient à la barre de l'appareil durant des quarts épuisants. Le garçon refusait de servir de l'alcool, même de la bière à l'équipage et une demi-douzaine de gabiers prenaient très mal cette interdiction.

— Si le train-bagne met dix jours pour effectuer le tour complet, nous risquons d'attendre longtemps, murmurait Luidin à l'oreille de Liensun, un matin où ils consultaient les *Instructions Ferroviaires*. Si par hasard il a fait demi-tour... L'huile ne nous permet pas d'attendre plus de douze jours. Il faudra se ravitailler une fois de plus, avec tous les risques que cela comporte.

Il baissa encore le ton de sa voix :

— Il faudra réarmer les commandos pour attaquer une station phoquière.

— Je sais, dit Liensun.

Le garçon éprouvait un autre agacement. À bord tout le monde laissait pousser sa barbe et lui seul restait imberbe. C'était dans ces circonstances-là que son jeune âge le desservait. Les hommes ricanaient ouvertement, le provoquaient presque. Il avait beau être robuste, avec des muscles saillants, l'absence de poils sur le corps faisait qu'on l'appelait Baby sans même se cacher.

Un jour, il dut briser mentalement la révolte d'un des gabiers qui refusait de se déranter sur une étroite passerelle à l'intérieur du dirigeable.

La passerelle était à trente mètres de hauteur, soutenue par les caténaires centraux. Elle oscillait continuellement car composée de plaques légères en matériaux composites. Stationner en un tel endroit devenait dangereux, car les plaques glissaient sans arrêt l'une sur l'autre avec les contractions de l'enveloppe. Le gabier lui s'accrochait aux filins de fibres de carbone et le narguait.

L'homme ne sut jamais ce qui lui arrivait. À bout de nerfs, Liensun n'était plus qu'un énorme accumulateur d'ondes mentales et, d'un seul coup, il les projeta dans le cerveau ramolli de l'individu qui poussa un hurlement atroce, porta les deux mains à sa tête. Durant quelques secondes il crut qu'elle allait exploser tant la douleur était atroce, inhumaine. Il perdit l'équilibre et Liensun dut le rattraper au vol. La douleur cessa aussitôt et le gabier se retrouva accroché des deux mains au poignet de son patron.

— Si je ne te remontais pas ? fit Liensun avec calme. Tu tomberais de trente mètres sur les soutes à huile qui sont très résistantes. Tu t'écraserais et on balancerait ton corps en dehors de la passerelle après une petite cérémonie... C'est ce que tu veux ?

— Je... Non, remonte-moi... Qu'est-ce qui vous prend ?...

— Présente-moi tes excuses pour commencer et puis nous verrons.

L'homme regarda en dessous de lui, fut pris de vertige. Les fibres de carbone s'entrecroisaient, formaient un tissu large dans lequel il risquait, avant d'atteindre le toit des soutes, d'être scié en plusieurs morceaux.

— D'accord, je voulais rigoler.

— Si tu rigoles une fois encore comme ça tu n'en sortiras pas, dit Liensun qui le remonta sans paraître faire d'effort.

L'histoire du gabier Founi fut vite connue et pendant un temps on regarda Liensun avec superstition, l'homme affirmant que Liensun l'avait pour ainsi dire hypnotisé.

— Quatre jours, dit Luidin au moment d'un changement de quart. Sans l'horloge de bord on n'en saura rien car il n'y a ni matin ni soir. On a compté deux trains-bagnes tout au plus. Et si le nôtre était en rade quelque part ? Tempête de congères par exemple ?

— Il serait reparti en marche arrière, simplement. Si nous courons après lui, nous avons toutes les chances de le manquer.

— La consommation d'huile est plus élevée que prévu... Le chauffage en prend beaucoup... Le graissage du moteur pose aussi des problèmes... Manque de fluidité de l'huile.

— Ajoutez des additifs.

Désormais il emportait toujours une arme sur lui, sachant qu'il n'aurait pas toujours à sa disposition son énergie mentale pour neutraliser plusieurs agresseurs. Ce qu'il avait réussi avec Founi ne serait pas possible avec deux, trois individus déterminés.

De temps en temps il maintenait cependant une certaine pression et, quand il surprenait un des éventuels mutins isolé dans une partie du dirigeable, il fondait mentalement sur lui. L'homme, comme électrocuté, se cambrait avec un cri de douleur durant quelques secondes et quand il se retournait découvrait Liensun qui s'éloignait tranquillement.

Dès lors il s'opéra un changement de mentalité à bord et Kwar cessa peu à peu d'avoir de l'influence.

— Ta gueule, lui dit un soir un de ses amis... J'ai pas envie d'être complètement paralysé par ce type. C'est un sorcier... Il est capable de nous tuer... Demande à Founi, à Lour, Etala... Pas question d'affronter ce bonhomme. Il y avait des histoires bizarres qui

couraient sur lui à Fraternité I et II... Et son demi-frère, hein ? Celui qui a traversé Jelly... Pour nous rejoindre... Ma Ker disait que Liensun avait les mêmes pouvoirs...

— Je me souviens... Elle disait même que Liensun les utilisait différemment...

— Pour faire le mal... Voilà ce qui se disait en secret... Ce type il est dangereux... C'est pas un humain comme nous... Il s'est perdu dans des endroits terribles, en haute montagne et il s'en est sorti... Il se sort toujours des ennuis... Je vous le dis, les gars, mieux vaut laisser tomber et attendre des jours meilleurs...

— Des jours meilleurs dans cette nuit permanente ?... Je commence à ne plus pouvoir supporter cette nuit continue.

Liensun, à proximité, enregistrait les pensées de ces hommes avec satisfaction. Ceux-là lui ficheraient désormais la paix, restait Quinsey. Le second était plus habile. Il agissait plus sournoisement, laissant entendre que cette expédition était un piège, qu'ils n'en sortiraient pas vivants, que Liensun ne disposait pas de toutes les données. Ses petites phrases, ses airs entendus, ses démonstrations souvent exactes commençaient de miner le moral des techniciens de la passerelle. À plusieurs reprises il avait mis Liensun en échec sur une question de navigation, de météo. Liensun avait découvert qu'auparavant Quinsey avait potassé le problème pour briller devant tous les gens présents sur la passerelle.

Alors ce jour-là où Liensun était à la barre, Quinsey voulant le coincer sur le diesel, Liensun paralysa son centre de la parole. Le malheureux se mit à bégayer, ne trouva rien de cohérent à dire tandis que Liensun puisait dans sa mémoire la réponse. Tranquillement il donna des précisions sur le moteur diesel. Quinsey, prétextant un malaise, monta se coucher au-dessus dans sa cabine.

Mais Liensun connaissait ses limites, savait qu'il ne pourrait empêcher la montée des tensions si le train-bagne ne se présentait pas bientôt. Il y avait le problème de l'huile qui commençait à inquiéter tout le monde. La température extérieure restait toujours très basse et le mauvais isolement ne permettait qu'un chauffage limité. Très souvent ils devaient feutrer leur combinaison, et plusieurs avaient été déchirées par les câbles en fibres de carbone ou fibres de verre. Le stock commençait à s'épuiser.

Par chance on intercepta un message de Ross Station adressé au
S.P. 34. *Le Special Penitentiary 34.*

CHAPITRE X

— Vraiment je n’y croyais pas. Pendant une semaine j’ai refusé d’y croire et pourtant on m’apportait des preuves. Il y avait les images de télé, les radios, les articles... Non, je n’y croyais pas. Je ne comprenais pas comment toi, Yeuse Semper, l’ennemie de toujours de Lady Diana, pouvait être devenue l’héritière de ce fabuleux empire...

Floa Sadon allait et venait dans le compartiment salon. Vêtue d’une robe de couleur rouge, plutôt un assemblage de voilages transparents, elle paraissait sous le coup d’une très violente émotion depuis qu’elle se trouvait en présence de la nouvelle présidente.

— J’ai pensé que c’était un sosie portant ton nom, une astuce... Comment imaginer... Et tu es là, belle, sereine, radieuse... Nimbée de ta nouvelle autorité... C’est cela même, nimbée... C’est bien toi et aussi une autre... Intimidante... J’ai envie de te sauter au cou et en même temps tu me glaces... Tu as vu, je me suis inclinée quand je suis arrivée, et pas seulement à cause de l’entourage. Vraiment, tu impressionnes... Mais comment tout cela a-t-il pu se produire ?

Yeuse préparait un cocktail. Floa Sadon avait encore grossi, semblait-il. Sa poitrine encore ferme était parfaitement apparente sous les voiles. Les deux aréoles brunes éclataient de vigueur provocante et le pubis formait une autre tache révélatrice. Toujours la même, Floa, capable de se montrer quasiment nue dans une réception très officielle.

— Buvons à notre santé... Deux femmes à la tête d’importantes Compagnies, n’est-ce pas un signe des temps ?

Floa prit le verre et le leva avec un sourire inquiet :

— Tu m’as dupée tout le temps ? Tu prétendais que Lady Diana te haïssait... Pourquoi as-tu joué ce double jeu ?

— Il n’y a pas eu de double jeu de ma part, dit Yeuse en la prenant par le bras.

La chaleur de cette chair drue, généreuse, la troubla.

Ses doigts auraient voulu lâcher prise mais elle retrouvait cette peau délicate qu’elle avait caressée, embrassée avec passion. Ni l’une ni l’autre ne pouvaient oublier les enchantements de certaines rencontres.

— Je suis la première encore sous le choc... Lady Diana se sentait mourir...

— Il y avait d’autres héritiers possibles... Housk...

— Trop lié aux Aiguilleurs. Ces mêmes Aiguilleurs qui complotaient contre la vieille dame.

Peut-être aurait-elle dû se montrer plus prudente. Floa Sadon jouait aussi des jeux obscurs, tantôt contre les Aiguilleurs, tantôt avec eux. On ne pouvait lui accorder toute sa confiance, mais son charisme sensuel était indiscutable et avec elle Yeuse retrouvait plus qu’une amante, une amie, une adolescente même avec laquelle elle pouvait rire, chahuter, faire mille folies.

— Elle m’a fait capturer et les Aiguilleurs n’y ont vu que du feu... Ils ont même imaginé que je pourrais passer pour la meurtrière de Lady Diana.

— C’est ce qu’on a annoncé d’abord.

— Nous avons disparu, nous sommes cachées, avons rejoint NYST tant bien que mal...

— Mais tu as eu besoin de complicité ?

— Mirasola...

— Cette sale gouine ?

Yeuse éclata de rire et Floa Sadon en fit autant.

— Jeb Interson.

— L’affameur ?

— Il a suspendu la production de protéines animales pour ennuyer les Aiguilleurs.

— Je ne parle pas de ça... Il affame toutes les Compagnies... Son empire est immense, jusqu’en Sibérienne... Il contrôle toutes les productions de protéines animales, végétales, à travers de multiples sociétés... Il est compromis avec des tas de gens...

Yeuse resta muette de surprise.

— Pour gagner plus, pour étendre son pouvoir, il vendrait sa

Compagnie, ses amis, sa famille... Lady Diana avait déjà un dossier sur lui et m'a mise en garde un jour de grande bonté... En fait elle le détestait mais avait besoin de lui.

— C'est donc cela... Je croyais qu'elle le tenait avec des histoires de mœurs...

— C'est le patron mondial pour les protéines... Lui seul organise le marché.

— C'est en contradiction avec les lois de la CANYST.

— Tu penses, il arrose les membres de la Commission, fait la pluie et le beau temps... Sauf avec les Aiguilleurs qui ont toujours essayé de le coincer... Mais il est malin...

— Tu as un dossier ?

— Sur ses activités en Transeuropéenne, oui... Je peux prouver qu'il a détourné des protéines de sa Compagnie pour les revendre chez nous deux fois plus cher... Des trains entiers, clandestins, qui transitaient par la Sibérienne, Réseau de Béring... malgré le danger. Les Sibériens prélevaient la moitié au passage mais il s'en foutait. À l'époque il y a eu une famine terrible sur le versant ouest de l'inlandsis panaméricain... Tu n'as qu'à lire les rapports vieux de dix ans environ... Lady Diana m'a donc prévenue... J'ai découvert le trafic chez nous... Un marché noir incroyable... J'ai le nom des sociétés qui dépendent de lui... On a retrouvé des bordereaux d'actions à son nom. Tout a été enregistré.

— On peut négocier, dit Yeuse.

Floa se détacha et alla se servir un autre cocktail qu'elle but appuyée contre la tablette du bar, tendant son ventre avec une certaine provocation. Un ventre arrondi, douillet, où Yeuse avait aimé poser sa tête bien souvent.

— Je t'en fais cadeau. Tu crois que tout se marchande ?

— Je ne suis plus Yeuse ambassadrice, mais Yeuse P.D.G. de la Panaméricaine et je me méfie des cadeaux.

— Tu évolues vite.

— J'ai évolué en quelques heures, dès que l'assemblée générale m'a investie.

— C'est vrai que tu as un conseil de surveillance ?

— J'ai moi-même demandé la mise en suspicion. Un garde-fou prévu par les statuts.

— C'est habilement imaginé, dit Floa sur un ton moins aimable

qu'au début. Tu es vraiment une grande manœuvrière. Le testament, comment le lui as-tu arraché ?

— Ça, c'est différent. Je n'y pensais pas. C'est elle qui jusqu'au bout a répété que je devais hériter.

— Menteuse, gronda Floa Sadon. Un jour elle m'a laissé entendre que je deviendrais son héritière... Elle m'aimait bien.

— Quand tu te soumettais à ses fantasmes, peut-être, mais ensuite elle t'oubliait et même se méfiait de toi. Je le sais car elle me l'a dit.

— Tu m'as volé cet empire, répéta Floa Sadon. Mais je ne ferai rien contre toi... Je vais même m'en accommoder... car j'ai besoin de ton aide... La situation est mauvaise en Transeuropéenne. Nous ne nous sommes jamais relevés de cette guerre contre la Sibérienne...

Yeuse regrettait d'avoir désiré que sa première entrevue intercompagnies fût avec Floa Sadon. Celle-ci, après avoir soupiré que c'était elle qui aurait dû hériter de Lady Diana, essayait d'obtenir des dédommagements.

— Nous avons besoin de tout, d'énergie, de nourriture, de machines pour nos trains-usines, de locomotives... Nos trains sont dans un état déplorable et nous devons faire circuler des wagons délabrés. Les déraillements sont quotidiens avec des morts, des blessés. Je dois museler la presse, la radio, la télé pour qu'on n'en parle pas.

La jeune femme avait envie de s'en aller, d'interrompre la rencontre. Elle manquait de documentation sur ce qu'elle pouvait accorder ou non. Des locomotives peut-être, des wagons mais certainement pas d'huile ou de charbon ni de nourriture.

Pour donner aux Panaméricains trois cents calories de nourriture et quelques degrés de chaleur en plus c'était déjà une aventure extravagante.

— La banquise atlantique est trop exploitée, disait Floa. Nous avons ouvert une ligne vers le Nord pour créer des pêcheries de poissons gras... Uniquement pour en tirer de l'huile, mais c'est décevant... Nous essayons de retrouver des mines de charbon d'après de vieilles cartes de géographie mais elles sont dans des zones où l'épaisseur des glaces est colossale, jusqu'à mille mètres. Il faudrait creuser la glace, creuser de nouvelles mines. Les anciennes ont été inondées et l'eau a gelé.

— C'est une chance, ce gel consolidera les vieilles galeries.

— Personne ne veut descendre aussi bas... Même en payant très cher... Nous aurions besoin d'urgence de trois millions de tonnes d'huile ou d'équivalent, de cent mille tonnes de nourriture... Je crains le pire dans les prochains jours. On ne peut même pas chauffer les trains-casernes, les trains-hôpitaux.

C'était comme une rengaine que Yeuse avait déjà entendue quand elle était ambassadrice en Transeuropéenne.

— Comment fais-tu pour continuer à piétiner sur place ?

C'était la faute aux gros actionnaires qui exigeaient des dividendes de plus en plus importants, ne croyaient qu'en la force pour régler les problèmes sociaux.

— Je connais mal les dossiers...

— Tu aurais dû prendre des conseillers, ricana Floa Sadon. Jeb Interson...

— De retour à NYST, je verrai ce que nous pouvons faire dans l'immédiat. Nous avons des ennuis avec le Tunnel... On va tout arrêter, mais il faudra éviter les éboulements qui pourraient par répercussion menacer la surface... Je n'aurai des résultats que d'ici dix-huit mois.

Plus tard, au cours du repas qu'elles prirent en tête à tête, Floa lui demanda ce qu'elle avait fait depuis son départ de G.S.S., la capitale de la Transeuropéenne.

— Tu as cherché Lien Rag... Tu n'as rien trouvé, je suppose.

— Je sais qu'il a atteint un certain endroit... Que de là il a emprunté la Voie Oblique.

— Tu te moques de moi ?

— Non. Elle existe vraiment cette Voie Oblique... Mais j'ignore où elle conduit. Lien Rag l'a empruntée avec Kurts voici quinze ans et depuis ils n'ont jamais réparé. Sais-tu que Kurts t'aimait follement au point de verrouiller l'accès à sa machine avec ton nom comme code ?

Floa en fut bouleversée, devint rêveuse, presque larmoyante le vin aidant.

— Quel homme !... Extraordinaire... Je l'envie d'être allé jusqu'au bout de ses rêves... Moi je suis empêtrée dans une situation impossible... Parfois je me suis dit qu'avec un Kurts ou un Lien Rag j'aurais pu m'en sortir. Il aurait fallu mettre au pas ces affreux

actionnaires. Les vieux sont presque tous morts mais les jeunes sont pires. Ils veulent jouir très vite de leurs revenus. Ils n'ont pas hésité à faire de moi leur P.D.G., mais si je veux restreindre leurs avantages, ils me menacent.

On apporta un message, les félicitations du Président Kid et une invitation à visiter la Compagnie de la Banquise et surtout la ville de Kaménépolis. Ce qui ne manquait pas d'ironie, puisque c'était Yeuse qui avait développé cette ville vouée à la culture.

— Tu devrais contacter le Président Kid pour tes problèmes, dit-elle. Il dispose d'un surplus d'huile, de nourriture. Je sais que ses stocks de viande, de produits laitiers, de farine sont énormes. Peut-être accepterait-il de t'aider... Mais il faudrait accepter certaines conditions. Il souffre de son éloignement. Son Viaduc est loin d'être achevé et il voudrait que les relations ferroviaires avec la Transeuropéenne soient de meilleure qualité. Tu devrais lui envoyer un ambassadeur de grande réputation.

— Je n'ai plus personne à ma disposition. Tout se dégrade peu à peu, personne n'émerge de cette médiocrité ambiante. Les personnes en place se méfient des nouveaux venus trop ambitieux.

— Pourquoi ne ferais-tu pas toi-même le voyage?... Le Kid serait très flatté.

Floa la regarda horrifiée :

— Tu réalises ce que tu me conseilles ? Je n'ai rien d'une aventurière, moi, et venir ici en plein milieu de la banquise atlantique me donne à l'avance des cauchemars durant une semaine. La pensée d'aller au bout du monde et de vivre au moins une semaine sur cette glace flottante me révulse... Et puis le Kid me fait peur. J'ai vu des photographies et il me dégoûte. Je déteste les anormaux...

— Tu es enfantine... Tu pourrais obtenir beaucoup de lui. Après tout tu n'hésitais pas à rencontrer Lady Diana et tu savais te montrer gentille. Ne nie pas, c'est toi qui me l'as avoué.

— Tu voudrais que j'aille en Compagnie de la Banquise pour coucher avec le Kid ?

— Pourquoi pas si tu reviens avec des dizaines de convois chargés de milliers de tonnes d'huile et de nourriture. Quel succès pour toi.

— Un voyage affreux... Je devrais traverser l'Australasie et on

dit que c'est un pays de sauvages... Il y a des pirates paraît-il...

— Un voyage bien préparé s'effectuera sans ennuis je te le promets. Et on n'attaque pas la P.D.G. d'une grande Compagnie, ne sois pas aussi timorée. Pour l'instant je ne peux rien pour toi. Il faudra bien que tu te débrouilles ailleurs.

— Je te trouve dure, très dure, différente de la Yeuse que j'ai connue... Quand tu n'étais qu'une danseuse porno d'un cabaret assez miteux.

— N'essaye pas de me vexer avec le rappel de ces choses-là. Je m'entraîne à rester impassible devant toutes les attaques.

CHAPITRE XI

Hébété, Kurts écoutait son ami lui parler de Yeuse devenue la présidente de la Panaméricaine.

— Lady Yeuse, te rends-tu compte ? Par quel processus, en quinze ans, est-elle parvenue à cette fonction prestigieuse ? Je croyais qu'elle me chercherait, remuerait ciel et terre pour obtenir des indices... Oui, je sais qu'elle est venue ici, qu'elle a circonvenu la locomotive, s'est rendue à Concrete Station... Mais comment a-t-elle pu accomplir toutes ces choses prodigieuses et aussi accepter d'être l'héritière de la monstrueuse, de l'ignoble Lady Diana ?... Je ne comprends plus... Est-ce parce que désormais j'ai une personnalité de Roux ? Est-ce parce que quinze ans se sont écoulés ? Est-ce que j'ai abandonné là-haut, dans le S.A.S., certaines facultés de compréhension ?

Kurts secouait la tête mais ça ne voulait rien dire. Un mouvement machinal comme ceux des animaux enfermés dans des trains-zoos.

— Jamais je n'oserai me présenter devant elle ainsi... Ni devant personne... Jdrien seulement... Lui comprendra... Tu sais, Kurts, j'ai assez perdu de temps comme ça... Tu voulais revenir ici, récupérer ta locomotive. Ça nous a pris des mois... Nous avons eu la chance d'avoir Farnelle, sans quoi rien n'était possible pour deux pauvres Roux aussi paumés... Quand nous avons aperçu Cargo *Princess* un jour, nous ne savions pas que c'était la plus grande chance de notre vie depuis notre retour sur cette terre glacée.

Il sourit à Farnelle qui, assise devant les écrans, paraissait suivre une émission australasienne.

— Je disais que je vais partir pour la Banquise, vers mon fils Jdrien... Le Dépotoir et peut-être plus loin... Nous avons joué avec

les légendes, Kurts, et nous avons perdu... Misérablement perdu... Nous sommes revenus au point de départ mais transformés en Roux, parce que c'était la seule filière pour emprunter la Voie Oblique dans l'autre sens... Nous en avons largement discuté, nous avons réfléchi des années, passé en revue tous les inconvénients qui en découleraient et quand je dis inconvénients je suis poli... En dessous de la vérité... Kurts, je te laisse à ta loco... Moi je repars avec l'autre... Je ne sais pas ce que décidera Farnelle...

— Hé ! dit-elle, cette locomotive est bien à moi, je l'ai payée avec l'argent que vous m'aviez promis...

— Alors conduisez-moi, jusque dans la Banquise, au Dépotoir. Vous pourrez revenir ici plus tard si vous le désirez...

Kurts alla s'asseoir à côté de Farnelle, lui tapota la main de la sienne énorme et velue. Une patte d'ours.

— J'ai réfléchi en dormant... Ouais, ça m'arrive... La seule solution c'est que je détruise la locomotive et que je parte avec toi. Nous avons perdu... Nous arrivons dans un drôle de monde... Nous ne maîtrisons plus rien... Si tu m'acceptes, je partirai avec toi... Ton fils doit être quelqu'un de bien et je crois que la vie ne sera pas mal avec les Hommes du Froid.

Farnelle se leva lentement et s'approcha de Lien Rag, le dévisagea en silence. Pas facile de voir quelle tête il faisait sous ces poils couleur fauve.

Elle racla sa gorge :

— Vous cherchiez quoi au bout de la Voie Oblique, quoi exactement ?

Les deux Roux échangèrent un regard entendu et Lien Rag posa ses mains sur les épaules osseuses de Farnelle :

— Ce qu'on cherchait ? C'est simple... Le Soleil. On croyait ferme qu'il était au bout, au-delà de ce fichu ciel qui ressemble à une plaie purulente... Et on s'est arrêtés en chemin, dans une partie du ciel où il n'y avait que le S.A.S., plus quelques débris de vieux satellites, plus des cadavres en pagaille... De là-haut on voyait la Terre comme une boule noire, très vague... Et on devinait le Soleil... Une tache blême... C'est tout.

— Le Soleil... Voilà autre chose, dit Farnelle. Quand mon père lisait la Bible, il ne prononçait jamais ce mot quand il s'y trouvait. Il l'avait barré... Et moi j'ai attendu des années avant qu'on le

prononce devant moi, et encore aujourd'hui je ne sais pas ce que c'est vraiment...

— Nous on savait... Enfin on croyait savoir.

— Et il n'était pas là-haut ?

— Non, il n'y était pas...

Kurts pianotait, faisait apparaître des images, des schémas, des diagrammes, des tableaux lumineux. Il contactait, au hasard, des ordinateurs de gestion ferroviaire comme les mémoires de la pyramide, et bientôt tous les écrans furent occupés, scintillèrent sous les yeux éblouis de Farnelle.

— Voilà notre monde, dit Kurts, et il ne nous appartient plus parce que nous avons cette fourrure... Tu sais, Lien Rag, ce que je vais faire plutôt que de te suivre chez ton fils ? Je vais retourner à Concrete Station, essayer à nouveau d'embarquer dans une navette et de revenir sous ma véritable apparence...

Lien Rag s'écarta de Farnelle pour revenir vers lui :

— Ce sera folie... Des années à perdre et nous ne sommes plus jeunes, Kurts... Tu le sais bien, des années, même si tu accélères le programme... Il y a un minimum à respecter dans la chaîne...

— Je peux quand même essayer...

Farnelle, qui se sentait mal dès qu'ils s'éloignaient, dès qu'ils parlaient ensemble comme si elle n'existait plus, glissa vers eux :

— Je comprends pas... Puisque c'est cette Yeuse qui paralyse la locomotive, pourquoi ne pas essayer de la rencontrer ?... Écrivez-lui, suppliez-la de venir...

— Tu n'as pas compris, Farnelle, dit Kurts. C'était notre dernier recours, mon dernier espoir... Et puis la catastrophe... Désormais elle est inaccessible... Une lettre ? Mais on la décachettera avant elle et on la jettera avec un haussement d'épaules, un message radio, un télex ? Même chose... C'est foutu... Elle est aussi inaccessible que le Soleil... Tu la vois prendre son train spécial et venir ici pour déverrouiller la machine, ma machine ? hurla-t-il.

Évidemment c'était irréalisable, inconcevable... Cette femme était au bout du monde, isolée dans ses richesses, ses pouvoirs, son entourage.

— Qu'est-ce qu'il faudrait alors ?

Kurts ne répondit pas mais Lien Rag daigna se tourner vers elle en secouant la tête d'un air de la supplier de ne pas insister.

— Qu'est-ce qu'il faudrait ? demanda-t-elle, aussi têtue qu'un vieux phoque.

— Tu ne peux pas comprendre... Il faudrait qu'elle sache... Que nous sommes revenus et qu'à cause d'elle... Non, pas comme ça. Ce n'est pas sa faute si la locomotive refuse de s'ouvrir... Si déjà elle savait que nous sommes de retour...

— Lien, fit Kurts d'une voix rauque, accepterais-tu de te montrer tel quel devant elle ?

— Yeuse n'est pas...

Kurts éclata de rire :

— Tu n'es pas allé jusqu'à affirmer que Yeuse n'est pas raciste... Certainement pas, mais c'est dans ton esprit désormais, dans le mien. Nous ne sommes plus aussi certains de la réaction des autres et surtout de celles des gens que nous aimons. Elle n'était pas raciste pour les Roux en général, pour ton fils le métis, mais qu'en sera-t-il pour toi, mon pauvre ami ?

— Suis-je aussi laid ?

— Non, tu es magnifique avec ta fourrure fauve, mais tu vis dans le froid, tu peux marcher sur la glace tout nu sans en souffrir et elle doit s'abriter dans le chaud... Tu fais partie de ceux qui vivent d'ordures pour survivre, qui raclent la glace sur les verrières et les dômes...

— Elle n'est pas obligée de savoir, dit Farnelle. Si elle vous sait ici, elle accourra en dépit de sa position élevée, c'est moi qui vous le dis. Ou alors elle ne vous aime plus... Mais qu'est-ce qui la poussait jusqu'ici, puis vers Concrete Station ?

— Oui, c'est vrai, dit Lien Rag.

— Jusqu'à Concrete Station seulement... Avec le cul-de-jatte... Mais elle est revenue de là-bas... Pas le cul-de-jatte. Lienty Ragus a fait comme nous : il a cherché à embarquer dans une navette, mais pas elle...

— Tais-toi, murmura Lien Rag, tu me fais mal.

— Ne triche pas avec les sentiments de cette femme, continua Kurts.

— Elle a fait le maximum... On ne peut pas lui en vouloir pour avoir au dernier moment reculé devant l'inconnu...

— Si vous m'écoutez, dit Farnelle. Je vous propose d'aller jusqu'en Panaméricaine et de lui parler.

CHAPITRE XII

Soudain elle se mit à crier :

— Ne me regardez pas comme si j'étais un déchet, une épave. Je suis capable d'aller jusqu'en Panaméricaine pour lui parler. Je ne parle pas dans le vide, moi.

— Excuse-moi, dit Lien Rag, mais si je te regardais ainsi c'est que je te découvre... Pourquoi le ferais-tu ? Que sommes-nous pour toi ?

La gorge étranglée, elle ne put leur répondre la vérité. Elle haussa les épaules, toussa, reprit son souffle :

— J'ai envie de bouger, ici je m'emmerde... Vous êtes comme deux vieux gâteaux... Moi j'ai envie de bouger... Et ça me plairait d'aller là-bas. Avec le fric que vous m'avez donné, pourquoi pas ?

— Et tu passeras la frontière comment ?

— Je me débrouillerai.

— Il te faudrait un passeport, et dans l'Australasienne ce sont les Tarphys qui le délivrent et ils auront vite fait de mettre la main sur toi.

— Je passerai par l'Africana. Une fois dans cette Compagnie j'obtiendrai bien un passeport, non ?

— Tu pourras, mais ils n'acceptent pas d'émigrants depuis pas mal d'années, et je ne pense pas que ça ait beaucoup changé, même en quinze ans.

— Je dirai que je vais visiter... C'est possible, non ?

— Attendez, dit Kurts, vous parlez pour ne rien dire... Je reviens.

Il resta absent un quart d'heure durant lequel Farnelle monologua. Elle en avait marre de cette pyramide, vivement les grands espaces, les réseaux, les distances infinies...

Kurts revint avec une grande enveloppe en plastique qu'il tendit à Farnelle.

— Ouvre-la.

Elle en retira une liasse de titres identiques, poussa un grognement :

— Des actions de la Panaméricaine ?

— Quinze mille... Achetées un jour... J'avais envie d'assister à une assemblée générale pour défier Lady Diana. Les étrangers ont droit à vingt pour cent du total. Je ne suis jamais allé à ces assemblées mais les actions sont valables. Avec elles tu passeras la frontière sans mal. Ça te donne un droit de visite à la Compagnie, le droit de rouler en véhicule personnel. Mais à NYST, ce sera autre chose pour rencontrer Yeuse...

— Bon sang, dit Farnelle, ça représente du fric... Si je vendais et que je ne revienne pas ?...

— Tu nous as déjà fait le coup et tu es toujours revenue, dit Lien Rag amusé...

Il examina les actions et soupira :

— Dire que Yeuse en possède des millions... Si jamais tu réussis à l'approcher, demande-lui comment elle a pu... Enfin, non...

Il réfléchit pendant que Kurts donnait d'autres explications à Farnelle avant de lui demander :

— Tu partiras seule ? Nous nous occuperons des gosses. Ils ne demandent pas mieux de rester avec nous.

— Je le pense aussi.

Lien Rag intervint :

— Je vais réfléchir à un moyen d'attirer l'attention de Yeuse... Il faut que ce soit simple, efficace et sans équivoque...

— Je peux partir demain, fit Farnelle plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître.

— Nous devons réviser ta locomotive, dit Kurts.

Tout l'après-midi ils s'activèrent sur la machine, puis dans la soirée Farnelle reçut des instructions pour quitter le réseau clandestin sans se faire remarquer :

— Tu vas surgir sur le grand réseau comme par enchantement et les gars des dispatchings se poseront des questions. Il te faudra neutraliser les mémoires de certains aiguillages. Nous te ferons voir comment.

— Tu te dirigeras vers l'Africana, mais en empruntant le Réseau du Capricorne pour plus de sécurité. Dès que tu le pourras tu te rendras chez un chargé d'affaires panaméricain pour présenter tes actions. Je vais te signer un acte de cession sur un nouveau bordereau.

— Ils vont dire que j'arrive trop tard pour l'assemblée générale.

— Tu joueras les déçues mais tu diras que tu veux quand même aller dans la Panaméricaine. Que tu penses même t'y installer et créer une entreprise, ce sera très bien vu...

Farnelle crut qu'elle ne dormirait jamais mais elle passa une excellente nuit. Ils se retrouvèrent au petit déjeuner dans une température de compromis, c'est-à-dire proche du zéro.

— Voilà, dit Farnelle, je veux que vous me promettiez de m'attendre sans vous énerver. Ça risque de prendre du temps et vous le savez. Toi, Kurts, tu ne bousilleras pas ta locomotive, et toi, Lien Rag, tu ne menaceras pas de partir rejoindre ton fils... C'est tout ce que j'exige de vous pour l'instant.

Elle les embrassa tous avec tendresse, aussi bien ses fils que les deux hommes.

CHAPITRE XIII

Le Special Penitentiary 34 roulait à quarante à l'heure sur la voie lente du réseau. Sa vitesse ne variait presque jamais, sauf dans les zones où les congères s'accumulaient. À ce moment-là il stoppait tout à fait et des équipes de convicts, équipés d'outils manuels, dégageaient les rails. C'est ce que Liensun pouvait voir grâce aux lunettes infrarouges car, à cette altitude prudente de mille pieds et dans cette nuit permanente, il était impossible de discerner grand-chose à l'œil nu.

D'ailleurs cette nuit permanente inquiétait l'équipage qui recommençait à murmurer. Liensun pouvait lire une grande terreur dans les cerveaux. C'était une époque d'ignorance géographique totale. Des gens qui avaient toujours vécu entre les deux tropiques ne pouvaient imaginer le jour et la nuit permanente des régions polaires. Personne ne le leur apprenait. Les lois de la CANYST l'interdisaient. Pour un enseignement logique, réaliste, il aurait fallu parler du Soleil caché par le ciel poussiéreux, révéler à la grande masse des mystères dont la Société ferroviaire se méfiait.

— Il faudra profiter d'un autre amas de congères, dit Liensun à son commandant de bord. Nous allons couper court selon une droite un arc de mille kilomètres, arriver avant eux dans un entassement de glaces et monter l'embuscade.

— Encore faudra-t-il trouver des congères.

— Il n'y a qu'à écouter la radio, dit Liensun. Depuis la dernière tempête elle diffuse des points géographiques où le trafic est difficile.

Par chance le vent était nul et le dirigeable put prendre de la hauteur avant que le moteur ne soit relancé. Les bagnards en train de piocher et pelleter la glace durent percevoir les vibrations de l'air,

mais ne durent pas s'en étonner tant les phénomènes étaient courants dans cette région effrayante.

Une dizaine d'heures plus tard, le dirigeable se trouvait à la verticale d'un formidable amas de congères qui obstruait tout le réseau. Un barrage si important que Liensun hésitait.

— Ross Station risque de déconseiller d'attaquer cette montagne, confia-t-il à Luidin. Sans moyens mécaniques ou des lasers, il faudra une semaine aux bagnards pour en venir à bout.

— Que leur importe ? C'est de la main-d'œuvre gratuite. Les autres trains feront demi-tour mais le S.P. 34 viendra débayer les voies.

Il avait raison et plus tard Liensun le reconnut. En attendant on procéda à l'atterrissage du dirigeable. Il fallut envoyer deux harpons-missiles avant de songer à descendre les ancres. Le treuillage fut assez délicat en raison d'ascendances inattendues, et Luidin dut jouer avec les ballasts pour maintenir l'assiette. Dès que le nez cabrait, l'équipage croyait sa dernière heure venue. Les caténaires eurent quelques problèmes et une demi-douzaine cassèrent. Il fallut envoyer une équipe dans les passerelles mobiles pour les réparer.

Liensun disposait d'explosifs qu'il n'avait jamais restitués à l'ingénieur chef Pawaloski, au retour de sa mission sur Jelly. Il alla les disposer lui-même à un kilomètre des congères, les dota d'un système de mise à feu à distance.

C'est ensuite qu'il réunit les deux commandos de quatre hommes dans la cabine :

— Nous venons délivrer un Rénovateur scientifique du nom de Charlster. C'est un homme d'une cinquantaine d'années mais son apparence physique doit être celle d'un vieillard, car il a passé de longues années en captivité. Nous pensons qu'il est exempt de travail à l'extérieur du train-bagne et qu'il doit se trouver à l'intérieur. Un temps il s'occupait de la comptabilité et de l'intendance du convoi, mais rien ne prouve que cela soit encore vrai.

— Nous allons attaquer les gars qui travaillent ? Les gardiens ?

— D'après ce que nous avons pu observer hier, lorsque les bagnards descendent pour enlever les congères, ils sont sous la surveillance de kapos... Ce sont des bagnards disposant d'un statut

privilegié et qui sont plus durs que les gardiens. Mais ils ne sont pas armés. Ils dirigent le travail. Les gardiens restent dans les trains et sont prêts à intervenir en cas de révolte.

— Qui aurait l'idée de se révolter dans des endroits pareils ? Pour aller où ?

— C'est juste, Quinsey. Les bagnards ne portent que des combinaisons médiocres. Ils sont relevés toutes les deux heures et n'ont qu'une hâte, retourner au chaud dans leur compartiment cellule.

Il attendit des questions qui ne vinrent pas et continua :

— On attaque d'abord le conducteur de la locomotive de queue. On maîtrise l'équipage... L'autre commando aura également attaqué la locomotive de tête et coupera l'alimentation du chauffage. Je parlerai alors dans les interphones. Je demanderai qu'on nous livre l'astrophysicien, sinon plus de chaleur. Je menacerai de faire sauter les deux locos... Dans chaque motrice il faudra aussi saboter l'émetteur et le raillophone.

— S'ils refusent ? fit Kwar. S'ils prennent le risque de faire crever ces pauvres types de bagnards alors que les gardiens seront bien au chaud dans leur combinaison ?

— Oui, fit un autre gabier. Ils doivent avoir des consignes sévères. Vous avez dit que c'était un train-bagne spécial... Pas de droits communs ? Surtout des gens révoltés contre le conseil d'administration de la Panaméricaine ? Ils sont foutus de sacrifier tout le monde plutôt que de se rendre.

— À part une poignée qui revêtiront des combinaisons, les autres gardiens seront habillés normalement comme des gens qui n'ont pas l'intention de sortir. Mais c'est un risque à prendre... La température extérieure est en ce moment de moins soixante-quinze degrés. Vous connaissez beaucoup de héros capables de supporter un tel froid ? Pas moi.

— Ils vont tous crever très vite, oui, fit Quinsey. Le cerveau se paralyse vite et on ne sait plus ce que l'on fait.

— D'accord, fit Liensun conciliant. Je commencerai donc à réduire progressivement le chauffage dans la locomotive de tête et vous en ferez autant dans celle de queue... Pour leur laisser le temps de réfléchir. Ils ne vont pas sacrifier quatre à cinq cents personnes pour un seul bonhomme.

Liensun demanda au radio d'être à l'écoute du Special. Ce dernier appelait le Centre pénitentiaire de Ross Station toutes les six heures, mais selon un programme qui changeait assez souvent si bien qu'il pouvait y avoir deux rapports à des intervalles réduits.

La première communication hertzienne fut captée vers huit heures du matin, ce qui ne signifiait pas grand-chose dans cette nuit permanente.

— Ils seront là d'ici deux heures, dit le radio.

Liensun décida d'attendre que le train-bagne soit immobilisé depuis une heure et les équipes au travail avant d'attaquer. Mais les deux commandos allaient prendre position dès que les lumières de la locomotive seraient visibles.

Ils faillirent se laisser surprendre car le train roula plus vite que prévu, et ce pour pulvériser les premières couches de glace peu importantes qui encombraient le réseau. Mais bientôt la herse fut coincée dans un mur de plusieurs mètres de haut, et la puissante locomotive diesel-vapeur cessa d'avancer. Sans attendre, les équipes de déblaiement descendirent.

Le commando de Liensun attendait de l'autre côté, dans une sorte de gorge étroite et profonde creusée naturellement par les congères. Le garçon alla vérifier de près si le sas gauche de la machine était accessible et découvrit qu'il n'en existait pas de ce côté-là. Ce fut comme s'il recevait un violent coup sur la tête. Durant une minute il fut éperdu puis essaya de comprendre et finit par réaliser que le train roulait à l'envers, ce qu'il n'avait pas prévu. Le convoi avait déjà dû recevoir l'ordre de repartir en marche arrière bien avant qu'ils ne le découvrent sur le réseau.

Il fallait contourner la machine, ce qui s'avérait impossible. Mieux valait grimper sur le poste de pilotage et attaquer de l'autre côté, mais qu'allaient-ils découvrir ? Peut-être une coupole pour mitrailleuse ou laser ?

Le temps pressait car dans moins d'une demi-heure l'autre commando allait intervenir dans la partie arrière du train. Là-bas c'était différemment puisqu'il n'y avait personne au-dehors. Ici il pouvait entendre des ordres rauques, des voix déformées par le mauvais appareillage des cagoules de protection. Les pioches étaient si nombreuses qu'elles produisaient des rafales de bruits sourds dans les congères.

Liensun réussit à grimper sur le toit de la cabine et découvrit les projecteurs qui éclairaient la zone de travail. Ils étaient sur sa droite, mais juste en dessous de lui on avait fixé une sorte de demi-bulle transparente en plastique, comme une verrue, juste à côté du sas et, à l'intérieur, deux hommes se tenaient en alerte avec une mitrailleuse à mini-missiles. Un seul de ces projectiles pouvait faire exploser un corps humain, projetant des débris sanglants sur le reste des assaillants éventuels pour les démoraliser, les terroriser. Liensun avait vu l'effet de ces engins chez les Sibériens. Il en conservait un souvenir épouvanté.

Il retourna vers le commando, leur expliqua la situation et ce qu'il comptait faire.

— Venez, maintenant. Quinsey va attaquer à l'est.

Ils se retrouvèrent sur le toit et Liensun dégoupilla une grenade, se pencha et la jeta dans l'accordéon de caoutchouc qui permettait au tireur de déplacer le canon de son arme sans laisser pénétrer l'air glacé.

La grenade pulvérisa la bulle et Liensun récidiva sans attendre, tandis que le commando glissait au sol et attaquait le sas.

Finalement ce fut lui qui, la tête la première, bascula dans la demi-bulle de la mitrailleuse, tomba dans un véritable amas de viande et d'os, tout ce qui restait des deux servants. Couvert de sang frais et de lambeaux, il fit irruption dans le couloir latéral de la loco et alla déverrouiller le sas. Un homme en uniforme d'Aiguilleur apparut mais le pistolet parut réagir seul, avant même son intention de tuer. L'homme s'écroula.

Il repartit vers la cabine centrale et tomba sur trois techniciens effarés et sans armes qui levaient les bras. Très vite ils furent enfermés dans un compartiment de repos et Liensun trouva l'intercom, le brancha sur diffusion générale et lança son ultimatum.

Presque aussitôt Quinsey parla depuis la locomotive de queue.

— Ici tout est O.K. Nous avons même capturé le sous-directeur du train, un maître Aiguilleur nommé Desnay... Le directeur serait malade et couché dans son compartiment. Ce type-là a l'air si têtu que j'ai envie de l'envoyer faire un tour dehors sans combinaison.

— Du calme, dit Liensun. Pour l'instant nous allons baisser la température jusqu'au zéro, nous verrons plus tard.

Dehors les bagnards ne travaillaient plus et les kapos paraissaient inquiets de ne plus être sous la protection des mitrailleuses.

— Il faut que je leur parle, dit Liensun qui se commuta sur un haut-parleur extérieur.

Il expliqua à la centaine de bagnards ce qui se passait. Les raisons de cette attaque.

— Nous sommes des Rénovateurs du Soleil et nous sommes venus chercher l'un des nôtres... Un certain Charlster. Nous allons vous laisser remonter dans le train.

Plusieurs de ces hommes s'agitèrent et l'un d'eux dessina un soleil sur une congère en se frappant vigoureusement la poitrine.

— C'est le savant, fit un des commandos.

— Non, dit Liensun. Il prétend être Réno... Tous vont vouloir se faire passer pour des Rénos.

« Du calme, dit-il. On ne peut délivrer tout le monde mais par contre nous pouvons vous laisser la direction du train. À vous de vous débrouiller pour essayer de quitter ce réseau pour l'Australasienne ou la Banquise. »

Cette idée le réjouissait fort. Il imaginait la tête du Président Kid si jamais on lui annonçait que quatre à cinq cents bagnards demandaient le droit d'asile. Les complications avec la Panaméricaine seraient intéressantes à suivre, d'autant plus que cette Yeuse dirigeait la puissante Compagnie.

Les bagnards bousculaient les kapos pour réintégrer plus vite la chaleur relative du convoi et, lorsque la ruée sauvage fut passée, une dizaine de ces gardes-chiourmes gisaient sur la glace. Liensun ne leur accorda même pas une pensée.

— Je renouvelle mon ultimatum. Nous voulons Charlster. Si vous m'entendez, Charlster, venez jusqu'à la locomotive avant. Nous sommes des Rénovateurs scientifiques. Je suis moi-même le fils adoptif de Ma Ker que vous avez dû connaître ainsi que son mari Julius... Il y a aussi Ann Suba qui dirige une colonie de Rénovateurs dans le Nord... Nous souhaitons que vous reveniez avec nous, Charlster... Nous avons besoin de vous, de vos travaux.

Il décida de rationner encore la chaleur. Bientôt il devrait complètement couper le circuit.

— Ici Quinsey... Les bagnards ont, dans la partie est du train,

désarmé les gardiens. Ils les tiennent en otages. Ils acceptent de diriger le train vers l'Australasienne. Je n'ai pour l'instant aucune nouvelle de Charlster.

Liensun en ressentait des sueurs froides. Il avait tout misé sur la libération du savant, espérait en retirer une immense gloire et de futurs bénéfices. Dès que la nouvelle serait connue, tous les Rénovateurs, pensaient-ils, chanteraient ses louanges, qu'ils soient scientifiques ou mystiques.

— Que faisons-nous ? demanda un de ses hommes. Nous perdons du temps. Il est possible qu'un train de combat soit en train de rouler vers nous.

— Il n'y a pas de train de combat dans le coin, dit Liensun furieux. D'où sortez-vous ça ?

— C'est un bruit qui court depuis qu'on a décidé d'attaquer ce train.

— Vous en avez vu, des trains de combat ?

— Non, mais ça existe. La flotte panaméricaine est importante dans l'Antarctique.

C'était la vérité. La VI^e flotte était la plus importante du système militaire de la grande Compagnie et, pour des raisons bien précises, se trouvait souvent dans cette Province d'où elle pouvait à la rigueur intervenir en Australasienne, Africa et Banquise.

Une voix inconnue, chétive leur parvint :

— Ici le directeur de ce train-bagne, Malek, grand maître Aiguilleur. J'ignore qui vous êtes mais vous ne vous en sortirez pas. Votre convoi, je suppose, est immobilisé de l'autre côté de ce barrage de congères, mais justement vous allez être pris en tenaille car une partie de la flotte est en manœuvre dans ce secteur. Vous feriez mieux de renoncer à votre projet.

Liensun ne put s'empêcher de ricaner et de plastronner :

— Nous croyez-vous aussi stupides pour venir dans un train ? Vous ne connaissez rien à la puissance des Rénovateurs. Je suis Liensun et ma spécialité ce sont les dirigeables. Vous savez seulement ce qu'est un dirigeable ?

— Vous dites n'importe quoi pour impressionner les occupants de ce train, mais je sais que ça n'existe pas... On a dit que certains auraient été vus dans l'hémisphère Nord, mais ce sont des légendes ou alors des sortes de boules gonflées à l'air chaud sans aucune

utilité.

Tous les commandos éclatèrent de rire et Liensun, bien qu'agacé, se joignit à ces manifestations d'amusement.

— D'accord. Mais si vous ne voulez pas mourir de froid, livrez-nous Charlster et on vous laissera aux bons soins de vos prisonniers.

— Écoutez, vous qui parlez tant, dit le grand maître... Je vous remets cet homme à la condition que les deux locomotives soient rendues à mes gardiens armés. Sinon, rien à faire.

— Non, j'ai promis aux prisonniers de les leur remettre. Vous, vous n'avez qu'une solution, accepter ou mourir de froid. Cette fois je vais couper le chauffage complètement.

— Vous nous condamnez, hurla une voix autoritaire. Mon nom est Chamalsachi. Je suis un Inca réfractaire à la Panaméricaine et j'ai la confiance des autres bagnards... Si vous voulez Charlster, vous devez discuter avec moi des conditions dans lesquelles on vous le remettra, et celles dans lesquelles vous nous livrerez les machines. Malek ne compte plus, c'est un vieux débris malade d'un cancer. Il est toujours dans son lit et cache son mal à l'administration pour rester à bord de ce convoi. Il ne vit que pour ce sale métier de maton... C'est une ordure... Laissez-le crever mais nous, nous avons des propositions à vous faire.

— D'accord, dit Liensun, venez jusqu'à la locomotive de tête.

— Je suis tout à côté.

Dans son dos les commandos chuchotaient que rien ne se déroulait comme prévu, qu'ils perdaient trop de temps et que peut-être mieux valait réembarquer dans le dirigeable.

— Si ça se trouve, Charlster est mort depuis pas mal de temps, dit l'un d'eux.

— Silence, gronda Liensun. Je veux que vous alliez chercher ce Chamalsachi.

CHAPITRE XIV

Au troisième jour de voyage vers l'Ouest, Farnelle eut la chance de pouvoir se procurer une carte de priorité marron qu'elle payait mille dollars, mais avec laquelle elle gagna beaucoup de temps. Le Réseau du Capricorne pénétrait en Africana sur la banquise de la Dépression Indienne, mais les contrôles ne commençaient vraiment qu'une fois sur l'inlandsis africain.

Son vieux passeport fut examiné avec soin, mais comme elle y avait glissé quelques gros billets on finit par la laisser continuer son voyage. On la laissa même remonter vers le centre de la Compagnie, et elle fut surprise d'y découvrir des températures aussi élevées. En certains endroits le thermomètre ne descendait jamais plus bas que moins vingt-cinq degrés et bien des stations ne possédaient pas de verrière.

Ce fut à Niger Station qu'elle trouva un chargé d'affaires panaméricain. Il dirigeait une grosse entreprise d'installation de serres arboricoles et n'était visible que le soir très tard.

— Je suis actionnaire de la Panaméricaine, dit-elle quand elle fut dans son bureau. Regardez ces bordereaux.

Il parut surpris :

— Quinze mille actions ? Pourquoi n'avez-vous pas participé à la dernière assemblée générale ? Vous le pouviez sans problème. Moi j'y étais et ce fut passionnant. Nous avons une nouvelle P.D.G. qui est très belle et très intelligente. Elle a roulé tout le monde avec son paragraphe cinq de l'article treize.

— J'étais trop loin et je n'ai jamais reçu la convocation.

— Vous avez racheté ces actions, je vois... Vous désirez quoi ?

— Me rendre à NYST. Voir si je peux créer une entreprise.

— Je peux vous donner un visa mais il ne servira pas à grand-

chose car vous serez contrôlée sur la banquise atlantique et l'immigration est très dure. Mieux vaut accepter un visa temporaire et vous débrouiller ensuite une fois là-bas... Si vous voulez un job, essayez d'importer des bananes. On en trouve des tonnes dans ce coin et personne ne songe à les importer là-bas... Vous pourriez me contacter au besoin. Je suis en train d'installer des serres fantastiques sur les terres chaudes d'un ancien volcan... Si ça marche, dans quelques années il y aura des trains entiers de bananes à acheter. De la fraîche, de la banane confite, de la poudre de banane. On peut même en faire un carburant en l'injectant dans un gicleur spécial. Je connais une centrale électrique qui fonctionne ainsi... C'est même explosif si l'on ne fait pas attention. Les Africaniens ont fait des progrès énormes dans le pulvérisant.

Elle obtint son visa temporaire, arriva sur la côte ouest, en bordure de la banquise, et prit le grand réseau qui remontait vers le Nord, préférant traverser en toute sécurité dans cette zone. On l'avait mise en garde contre les voiliers pirates, les phoquiens et les baleiniers de la zone sud.

Ce fut au centre de l'Atlantique qu'elle se trouva immobilisée, derrière des files d'imposants convois, par les services de l'immigration.

— Passez au contrôle sanitaire, lui dit le premier Aiguilleur auquel elle se présenta. Pas question de vous laisser entrer sans certificat médical.

On l'envoya d'abord prendre une douche, puis on lui remit un peignoir spécial avant de l'admettre dans un des compartiments d'examen.

Elle crevait d'appréhension, n'ayant jamais subi le moindre examen médical même quand ses gosses étaient nés. C'étaient deux Rousses qui l'avaient aidée à accoucher.

On lui annonça qu'elle était en bonne santé, mais qu'elle aurait intérêt à surveiller sa tension dans l'avenir. Elle signa un document et fut autorisée à reprendre sa combinaison isotherme pour affronter les Aiguilleurs.

— La raison de votre séjour ?

— Ceci.

Elle sortit les bordereaux prouvant qu'elle était la légitime propriétaire de quinze mille actions de la Panaméricaine.

— Vous arrivez trop tard pour l'assemblée générale.
— Je sais, tant pis.
— Par contre il est possible que vous assistiez à la prochaine.
— Mais, dit-elle, il n'y a pas un an que la précédente...
— Ça ne veut rien dire, dit l'Aiguilleur avec un petit sourire perfide... Veuillez attendre, s'il vous plaît.

Cette fois un maître Aiguilleur de première classe la reçut dans son compartiment et lui offrit même une vodka. Elle commença de se méfier.

— Si vous aviez assisté à la dernière assemblée, auriez-vous voté pour l'actuelle P.D.G. ?

C'était le piège. D'abord elle crut qu'on attendait d'elle une déclaration de fidélité à la nouvelle présidente, puis habituée depuis toujours à ruser avec l'évidence, elle décida de prendre des risques.

— Pas du tout. Me plaît pas, cette femme !

— Eh bien, voyageuse Farnelle, je crois que nous sommes faits pour nous entendre.

CHAPITRE XV

Tout d'abord Liensun crut que l'homme était recouvert de peintures sur le visage et les mains avant de se rendre compte qu'il s'agissait de tatouages. Chamalsachi était grand, maigre, presque squelettique, avec des yeux globuleux inexpressifs à première apparence. Ses tatouages rouges et verts, soulignés de noir, rendaient sa peau encore plus jaune.

— Je suis inca, adorateur du Soleil, dit-il. Nous sommes une fière tribu des Andes et depuis des siècles nous luttons contre le chemin de fer. Je suis dans ce bagné depuis douze ans.

— Où est Charlster ?

— Dans sa cellule. Il dessine sur les parois avec un débris de crayon qu'il a dû payer un prix fou. Il aligne des chiffres et des lettres. Il est cinglé. Les autres voulaient vous le cacher, mais à quoi bon.

— Je veux le voir.

— Patience. Nous voulons que vous nous aidiez à sortir le train de ce réseau. Que devons-nous faire ?

— Voici les *Instructions Ferroviaires*, mais elles ne sont pas récentes... Vous devriez établir un schéma à bord de l'autre locomotive.

— Nous avons des compagnons qui connaissent les réseaux. Mais il faut nous aider.

Pendant ce temps un des commandos ayant coiffé le casque radio passait de fréquence en fréquence, essayant de savoir si l'attaque du train-bagne était déjà connue.

— C'est ici qu'il faut essayer de quitter le réseau, dit Liensun en pointant son doigt sur la cross station de Victoria.

— Si près de Ross Station ? Nous n'y parviendrons jamais.

Un autre commando venait de relever, sur la cassette mémoire de l'ordinateur, la dernière heure du rapport à expédier. Il prévint Liensun que c'était dans moins d'une heure.

— Il faut essayer, dit le garçon. Vous avez de l'armement, un train récent. Les machines sont puissantes. Il n'y a aucune raison de ne pas tenter l'opération. Vous n'avez aucun poste frontière avec l'Australasienne.

— Mais là-bas, que se passera-t-il ?

— Vous parvenez dans de petites Compagnies frontalières, dont certaines sont même si minuscules qu'elles n'ont ni police ni armée... Essayez de bien choisir d'après les *Instructions Ferroviaires*, mais n'oubliez pas que les Panaméricains ont un droit de suite et s'ils ne l'ont pas ils le prennent. Un train-bagne qui a passé la frontière ça fera du bruit, bien sûr... Mais avec de la volonté...

L'Inca se méfiait. Il vérifiait les réserves en huile de cette machine. C'est alors que Liensun eut l'idée de partager le train en deux.

— Vous vous entassez tous dans quelques wagons. Vous laissez le reste ici, avec une balise de détresse en fonctionnement. Tous les renforts se dirigeront de ce côté-ci tandis que vous remonterez vers Cross Victoria Station. Dans vingt-quatre heures vous pourriez être de l'autre côté.

— Alors nous vous remettrons Charlster une fois de l'autre côté, dit tranquillement Chamalsachi.

Liensun sursauta :

— C'est impossible ! Nous voyageons différemment et...

— Je sais. Je connais les dirigeables. Je n'en ai jamais vu en vrai, seulement sur des livres d'images. Mais nous savons que ces appareils ont combattu les Sibériens vers le Nord. Nous avons un compagnon sibérien, accusé d'être un espion par les Panaméricains, qui nous a raconté ce qu'il a vu... Vous allez reprendre l'air et nous escorter, ouvrir la voie, attaquer tous ceux qui s'opposeront à notre passage.

— Nous n'avons pas d'armement important.

— Il y a ce qu'il faut ici dans un des wagons spéciaux... Vous pourrez choisir.

Liensun plongea brusquement dans l'esprit de l'Inca mais se

heurta à une sorte de mur mental qui le laissa complètement épuisé d'un seul coup. Il avait eu l'impression d'avoir été sévèrement sonné.

— Ne recommencez pas, dit Chamalsachi. J'ai de l'entraînement. Dans notre tribu nous nous entraînions à supporter les interrogations psychiques. Les Panaméricains utilisent des drogues qui font parler, et nous avons éduqué notre système mental de protection. Je sais que vous avez des pouvoirs, comme votre demi-frère Jdrien.

— Vous savez beaucoup de choses, ricana Liensun. Vous savez que je peux couper le chauffage, vous empêcher d'accéder à ces deux locos et m'enfuir avec mes hommes quand les convois blindés seront signalés.

— Vous y perdrez Charlster et votre réputation. Après ça les Rénos seront considérés comme des assassins. Vous devez suivre mon conseil... Je peux vous emmener voir Charlster.

Liensun aurait aimé frapper cet homme, mais il savait qu'il n'avait pas le choix. Il ferma sa combinaison et suivit l'Inca. Une fois sorti de la loco, il ne vit que des gens souffrant du froid, des gardiens gisant à terre, des bagnards se réchauffant tant bien que mal dans leurs couchettes. Au centre il découvrit dans un wagon une foule compacte entassée autour d'un petit poêle à huile.

Les gardiens étaient tous à terre, morts ou ligotés.

— Charlster vit dans cette cellule-compartiment. Il bénéficie d'un traitement de faveur mais aussi d'une surveillance renforcée.

C'était un vieillard à la barbe taillée en dépit du bon sens, qui continuait d'écrire au tableau. Effaré, Liensun plongea dans son psychisme et ne reçut que l'écho de formules scientifiques interminables, des chiffres, des lambeaux de théorèmes, des images incohérentes. Il se hâta de sortir de cet enfer intime.

— Charlster, je suis venu vous chercher... Je suis un Rénovateur... Charlster... Le Nœud Spatial... Vous avez inventé la théorie du Nœud Spatial... Il faut reprendre votre conscience pour nous expliquer en quoi il consiste et comment on peut le détruire.

Le vieillard grommelait car il avait cassé la mine de son crayon. Il avait usé ses ongles et la peau de ses doigts jusqu'au sang.

— Charlster... Est-ce que vous m'entendez ?

Il prit l'homme aux épaules, frémit de les sentir si maigres.

L'astrophysicien ne voulait pas le regarder.

— Vous allez venir avec moi. On vous soignera. Vous manquez d'éléments nutritifs, de sucre. C'est ainsi que votre cerveau s'est dérégulé... Vous m'entendez, Charlster ?

L'homme cherchait à s'échapper, se tortillait et Liensun finit par le lâcher. Aussitôt il se mit à quatre pattes pour rechercher la mine de son crayon. Le plus fort c'est qu'il la trouva dans ce capharnaüm de bouts de papier et de déchets de nourriture, la fixa à nouveau dans le cylindre en plastique, recommença à écrire.

Liensun ressortit, dut à la présence de Chamalsachi de pouvoir fendre la masse épaisse des bagnards entourant le poêle à huile.

— Je renonce, dit-il. Nous allons repartir. Charlster est fou, inutilisable.

— Tu es trop jeune pour venir jusqu'ici et essayer de ramener le grand-père savant... Tu ne sais pas qu'on peut fouiller dans un cerveau dérangé et en retirer encore de quoi satisfaire mille curiosités ? À quoi te sert ton pouvoir surnaturel ?

— J'ai des lacunes en science, grommela Liensun. Je n'y parviendrai jamais. J'ai plongé dans son esprit et c'était comme un tourbillon de phrases, de formules, de chiffres.

— Tout peut s'ordonner... Charlster est répétitif. Si tu as de la patience tu finiras par comprendre ce qu'il veut dire.

Secouant la tête, Liensun retournait vers la locomotive avant. Il allait ordonner le repli vers le dirigeable. Il avait hâte de se retrouver dans les airs. Ici ça puait trop, une puanteur indéterminée, celle de la mort, de l'usure du temps peut-être. On disait que le temps gaspillé déposait une couche malodorante sur les choses et il en était certain désormais.

— Écoute, aide-nous... Nous t'aiderons pour Charlster. Tu as vu ces formules écrites sur toutes les cloisons de son compartiment-cellule ? Ne crois-tu pas qu'il y a le trésor que tu cherches là-dedans ?

Il doutait. Il avait rêvé de revenir triomphalement aux Échafaudages d'épouvante avec le dirigeable et Charlster, de reconquérir à nouveau Ann Suba.

CHAPITRE XVI

Et pourtant il avait accepté, et tout l'équipage, y compris Luidin, lui en voulait. C'était un trop gros risque et ils devraient refaire le plein d'huile au lieu de repartir tranquillement.

— Puisque le vieux est gaga, entendait-il murmurer.

Mais il était plein de sa science, de ses découvertes et peut-être arriverait-on à lui soutirer tout ce qu'il avait trouvé sur le Nœud Spatial.

Comme décidé, le train-bagne avait été réduit de moitié et roulait vers Victoria Station à grande vitesse sur une voie normale. Il ne répondait à aucun message et, dans Ross Station, le centre pénitentiaire s'inquiétait, envoyait des patrouilles de reconnaissance vers l'entassement de congères plus à l'Ouest.

Liensun avait fait récupérer des explosifs et de grosses grenades dans l'arsenal du train, ainsi que quelques lance-missiles portatifs mais de gros calibre.

Il précédait le convoi de plusieurs kilomètres et, grâce aux lunettes à infrarouges, Liensun étudiait chaque aiguillage, chaque croisement de voies. Les convois étaient plutôt rares sur ce réseau.

— Ils vont commencer par vouloir le dérouter, dit Luidin. Sur une voie de garage ou une voie lente, mais ils ont dû envoyer une foule de bâtiments. Ils n'atteindront jamais Victoria Station.

— Ne soyez pas pessimiste.

— Si vous détruisez un de ces bâtiments, il bloquera forcément le réseau.

— Il faut surveiller les doubles-huit qui permettent d'emprunter n'importe quelle voie et même de rouler à contresens. C'est leur seule chance. Nous monterons la garde entre chacun de ces dispositifs, jusqu'à ce que nous soyons certains que tout est parfait.

La première alerte vint de trois drisines blindées qui remontaient à grande vitesse à la rencontre du train-bagne, sur la même voie que lui.

— Un véritable suicide, s'indigna Luidin.

— Non, ils sont logiques. Ils pensent que les gardiens sont morts et qu'ils peuvent y aller carrément.

Les trois blindés furent successivement détruits avant d'avoir réalisé que l'attaque venait du ciel. Ils explosèrent tous avec violence et dans des flammes d'une hauteur telle que Liensun crut comprendre.

— Blindés autoguidés bourrés d'explosifs... J'espère qu'ils vont croire qu'il s'agit d'un accident...

— Ils finiront par nous repérer, dit Luidin.

— Leur radar fonctionne au ras de la glace et leurs lance-missiles n'ont pas un grand angle. Seuls les missiles obusiers pourraient nous atteindre.

Plus loin ce fut différent car un gros destroyer s'était mis en travers du principal aiguillage, bloquant d'un coup la circulation de huit voies sur douze. Si le train-bagne ne passait pas sur la rive gauche du réseau c'était fichu.

— Les liaisons radios sont perturbées.

— Nous sommes brouillés. Ils se doutent que le train est escorté mais ne savent pas que nous sommes dans les airs.

Le destroyer attaqué riposta à l'aveuglette tous azimuts, mais sans jamais viser vers le haut. Une grenade incendiaire atteignit sa partie vitale et il cessa le feu. — Une chance que le vent soit nul sinon nous n'aurions pu l'atteindre, dit Liensun. Que dit la météo ?

— Elle annonce une autre tempête pour demain...

— Il faut revenir en arrière, cria la radio, je n'ai pas Chamalsachi.

Luidin obéit et le dirigeable amorça une grande courbe pour repartir vers l'Est. La radio envoyait appel sur appel, et ce ne fut qu'à moins de trente kilomètres que le contact fut établi, juste à temps pour que le train-bagne emprunte le double-huit et se retrouve à contrevoie.

— La circulation est neutralisée par les autorités. Vous pouvez foncer. Nous contrôlons les signaux.

Ils volaient bas pour regarder les signaux à l'envers et donner

d'autres instructions.

— Vous savez quoi ? cria Luidin cramponné à la double barre. Les Panaméricains finiront par détruire un double-huit. Il suffit d'un seul et d'un barrage pour que l'aventure se termine. Ils ne vont quand même pas les laisser circuler pendant vingt-quatre heures. Vous auriez dû les expédier plutôt vers la Dépression Indienne. Sans parler des Forces Fédérales d'Intervention qui doivent être mobilisées.

Tout cela était exact, mais Liensun croyait à sa chance. Très surexcité, il fouillait mentalement l'espace à la recherche d'une proie, le cerveau d'un chef de station, d'un maître Aiguilleur qui lui révélerait le plan de l'intervention ennemie. Mais pour l'instant personne ne présentait une telle occasion.

— Il y a une Y station, Adelie Station. Si on le faisait sortir par là ? proposa Quinsey qui potassait les *Instructions Ferroviaires* trouvées dans le train.

— Ça conduit où ?

— Dans une Compagnie nommée Falker Company... Je ne sais rien d'autre, sinon qu'il y a des pêcheries. Le réseau la traverse en direction de Tasmanian Company.

— Une Compagnie très organisée avec police et F.F.I... Il leur faudra essayer d'emprunter une ligne secondaire...

— J'en vois une sur la droite, qui pourrait conduire vers la Compagnie de la Banquise, mais ce n'est pas certain... Il y a des pointillés inquiétants qui pourraient signifier que les rails sont discontinus.

— On va prévenir l'Inca.

Mais au même moment, dans ses jumelles, Liensun apercevait quatre mastodontes. Les plus gros cuirassés de la flotte panaméricaine, les sister-ships de ceux qui avaient attaqué la Banquise et coulé quand les hommes du Kid avaient mis le feu à la glace.

— Oh là, fit Luidin, c'est un dur morceau... C'est pas avec nos petits missiles et nos grenades qu'on en viendra à bout... Ils pourraient occuper cinquante voies mais peuvent rouler sur les douze présentes... Le train-bagne s'écraserait contre leur carcasse qu'ils ne sentiraient même pas le choc.

— Prévenez Chamalsachi, cria Liensun au radio.

— Si je peux l’avoir, oui.

— Si on faisait sauter les voies ? proposa Luidin. C’est tout ce que nous pouvons faire.

— Ils répareront sur-le-champ mais ça leur fera perdre un bon quart d’heure quand même... Balancez tout ce que vous trouvez, cria-t-il à ses hommes qui guettaient les ordres depuis le sas de la passerelle.

— C’est parti, cria l’un d’eux.

CHAPITRE XVII

Lorsque Jdrien ouvrit les yeux, il savait que Vsin était toute proche avec Vsiena, sa fille, dans un compartiment spécialement réfrigéré communiquant avec le sien par une vitre épaisse. Il sortait d'un coma de près d'un mois, mais durant tout ce temps avait eu conscience de sa propre faiblesse, de sa profonde déchéance. Il avait vécu replié sur lui-même comme un fœtus au plus profond de son corps.

Dans les médicaments qu'on lui injectait par perfusion ou piqûres, il avait très vite isolé ceux qui étaient nécessaires à la reconstitution de ses cellules nerveuses, et avait guidé leur cheminement.

Et puis Vsin lui parlait, silencieusement. Elle s'était branchée sur son esprit et petit à petit l'avait aidé à reprendre vie. Une vie toute spirituelle qu'il ne quittait qu'à regret. Désormais il allait devoir bouger, faire des signes, ciller, ouvrir la bouche, prononcer quelques mots et il avait repoussé cet instant le plus longtemps possible.

Vsin savait qu'il survivait mais qu'il n'avait plus envie de communiquer avec les autres, sauf avec elle. Sa petite fille savait également qu'il pouvait la comprendre, et elle gazouillait fréquemment sur le conseil de sa mère pour lui rappeler sa présence. Un gazouillis que personne ne pouvait surprendre.

— Bonjour, voyageur Jdrien, dit l'infirmière brune et assez grosse qui veillait sur lui. Nous savions que vous n'alliez pas tarder à sortir de votre coma. Je vais appeler le docteur.

Voilà, l'oasis était derrière lui, il fallait recommencer à vivre, retrouver les siens, les Roux, les responsabilités. Il savait que Jelly remontait vers le Nord, gagnant chaque jour des kilomètres, tandis

que les Sibériens, éperdus, fuyaient devant elle, abandonnant des tas de matériels, des caisses de vivres, perdant des hommes.

— Eh bien, je crois que vous revenez de loin, dit le docteur en pénétrant dans son compartiment. Comprenez-vous ce que je dis et pouvez-vous me répondre ?

Jdrien fouilla nonchalamment dans le cerveau de cet homme et n'y lut qu'indifférence polie et nauséeux sentiments de racisme. Il fit signe en battant des yeux qu'il comprenait mais n'avait pas la force de parler.

— Cela reviendra. Je vais annoncer la nouvelle au Président Kid qui sera ravi.

Le docteur voyait déjà la poignée de main chaleureuse du Gnome, la décoration, peut-être la récompense en argent qui suivraient.

— Votre femme, votre fille sont près de vous, ne vous ont pas quitté.

Il sourit vaguement pour lui faire plaisir.

— On vous a ramené ici dans un état désespéré et nous avons fait des miracles. Nous n'avons pas cédé au découragement malgré votre état...

Il parlait, parlait, se vantait, et Jdrien pensait à Liensun qui était venu le chercher avec son dirigeable. C'était son demi-frère qui l'avait sauvé. Tout au long du voyage interminable de retour il avait communiqué sa force vitale à Jdrien, avait essayé de ranimer ses centres nerveux, d'exciter sa sensibilité, d'empêcher le cerveau de s'engourdir au-delà du point de non-retour. Des heures durant, Liensun avait effectué un sauvetage désespéré et ce médecin prétendait que c'était lui.

— Je vais appeler la présidence.

Jdrien se tourna vers la jeune femme et lui parla tendrement.

— Dis-moi ce que deviennent les nôtres ?

— Il ne reste que des vieux au Dépotoir. Les Hommes du Froid s'enfoncent vers l'Est pour retrouver les trous de phoques ou les baleines. D'autres remontent vers le Nord, puisque les montagnes mangeuses d'hommes s'enfuient.

— Et dans le monde des Hommes du Chaud ?

— Le Président Kid est venu souvent te voir... Il est très occupé depuis que la femme de Lien Rag est devenue présidente de l'autre

Compagnie.

— Que dis-tu ? fit-il stupéfait. De quoi veux-tu parler ?

Même en lisant en elle il n'eut pas d'explications satisfaisantes. Elle ignorait ce que ça signifiait, où était la Panaméricaine.

— Yeuse remplacerait Lady Diana, mais c'est inimaginable...

— Vas-tu revenir au Dépotoir ? Il n'y a plus qu'une chaudière qui fond le lard des baleines. Les vieux ne tiendront pas longtemps. Ils n'entretiennent même pas le mausolée de ta mère. Il faudra que tu leur dises de revenir. Moi je ne veux pas partir sur la banquise. Je veux rester proche des Hommes du Chaud... Je veux vivre comme une Femme du Chaud... Tu voudras bien que je me fasse opérer, Jdrien ?

Lui ne voyait que l'image de Yeuse. La voilà devenue si lointaine, si différente.

— Tu m'écoutes, Jdrien ? Je veux qu'on place ces implants dans mon corps.

CHAPITRE XVIII

Au fil des semaines, Yeuse découvrait que Lady Diana vivait depuis une dizaine d'années de façon assez simple. Elle avait renoncé à ses domaines, les avait pour la plupart revendus. Comme Mirasola ou Jeb Interson, elle avait possédé des stations personnelles reconstituant un univers de chaleur et de lumière.

Cette découverte donnait aux dernières confessions de l'ancienne P.D.G., une grande authenticité. Lorsqu'elle avait commencé à parler d'un éventuel retour vers une société différente, solaire, Yeuse s'était montrée très réticente mais ignorait alors tout un ensemble de faits qui expliquait cette évolution mentale.

La seule chose à laquelle Lady Diana avait beaucoup sacrifié, même à deux ou trois années de sa mort, avait été la recherche du plaisir sexuel avec des partenaires des deux sexes qu'elle payait généreusement ou couvrait de faveurs. Floa Sadon, par exemple, avait bénéficié de nombreuses subventions, de prêts à long terme pour des sommes énormes, de dons de produits énergétiques et de nourriture.

Comme promis, Floa Sadon fit parvenir à la nouvelle présidente un dossier confidentiel sur Jeb Interson et ses activités intercompagnies. L'avocat détenait vraiment un monopole, celui des protéines animales et végétales, et ceci en toute illégalité. Excepté en Sibérienne et en Compagnie de la Banquise, il possédait la majorité dans une centaine de sociétés agro-alimentaires dispersées dans le monde entier.

Mais il y avait autre chose, et Yeuse n'en crut pas ses yeux. Jeb Interson était le propriétaire d'une petite Compagnie de l'Australasienne, la Chimical Company, qui fabriquait des médicaments et surtout les fameuses hormones cryo ou thermo qui

permettaient aux Hommes du Froid de vivre quelques heures en compagnie d'Hommes du Chaud et inversement. À plusieurs reprises, la CANYST s'était élevée contre la fabrication de ce produit et la contrebande active dont il était l'objet. Ces hormones permettaient aux femmes rousses, notamment, de se prostituer dans des bouges de la Dépression Indienne. Leur abus hâtait leur vieillissement et en général elles mouraient au bout de quelques années, voire de quelques mois.

Sur la fin de ses jours, Lady Diana n'occupait plus que son train spécial, ne logeait plus dans son palais mobile définitivement ancré dans New York Station. Yeuse l'avait visité, l'avait trouvé immense et dans un état avancé de délabrement. Comme elle en héritait, elle l'avait donné à une association artistique pour qu'on y installe un musée qui porterait le nom de Lady Diana. Avant de signer la cession, elle l'avait fouillé de fond en comble mais n'avait pas retrouvé ce qu'elle cherchait depuis son élection, les dossiers secrets de l'ancienne présidente. Apparemment on était passé avant elle. Il ne restait rien sur le Conseil Restreint, rien sur les Aiguilleurs et Palaga, rien sur un possible retour vers une société solaire.

Pourtant Lady Diana paraissait connaître plusieurs filières pour en finir avec les glaces, le froid, ce ciel sinistre qui enveloppait la Terre dans une chape de poussières que l'on disait d'origine lunaire.

Donc, pensait la nouvelle présidente, la vieille dame possédait une cachette, un endroit où elle avait déposé tous ses secrets. Elle ne pensait pas que les Aiguilleurs soient rentrés en possession de ce trésor, car ils se seraient montrés plus insolents au lieu de s'effacer discrètement depuis sa prise de pouvoir. Seul Jeb Interson pavoisait, se permettait de l'appeler régulièrement pour lui donner des conseils, pour l'inviter dans sa station privée. Il désirait tant passer une nuit entière avec elle, n'ayant pu oublier la joie qu'elle lui avait déjà donnée.

Chaque fois elle devenait folle de rage, sortait le dossier de Floa Sadon, prête à le transmettre à la CANYST, mais une dernière prudence la retenait.

En réfléchissant, elle trouvait bizarre la façon dont l'avocat l'avait protégée des Aiguilleurs pour l'aider à comparaître devant la commission. Il avait utilisé ses propres réseaux de traîne-wagons, mais en fait tout s'était très bien passé. Les Aiguilleurs avaient été

aveugles. Ou alors Jeb Interson l'avait manipulée, lui laissant croire à un danger qui n'était pas vraiment présent.

Il y avait Mirasola qui devenait désagréable chaque fois qu'elle téléphonait, pleine de sous-entendus menaçants. Yeuse n'avait rien trouvé sur elle, sinon qu'elle possédait la majorité dans le fameux magazine *True*, cette revue luxueuse réservée à une élite et qui colportait des ragots pour la plupart du temps pestilentiels.

Le travail de gestion de la Compagnie l'absorbait du matin au soir, et elle ne disposait que de très peu de temps pour faire ses recherches personnelles. Les biens de Lady Diana étaient sur un inventaire, mais à part le palais de New York Station, il ne restait que des serres d'élevage et de culture, des trains-usines. Il lui était impossible de visiter tout cela.

Déjà elle avait pu légèrement augmenter les calories de l'allocation minimum. Une faible augmentation, mais qui avait été bien accueillie. Pour le chauffage, elle n'avait rien pu faire. L'abandon des travaux du Tunnel se heurtant au veto de la commission de surveillance. Celle-ci siégeait en permanence durant les six premiers mois. Au-delà elle se réunirait une semaine tous les mois et Yeuse aurait plus de pouvoir, puisque la mise en suspicion s'adoucirait.

Les gros actionnaires avaient vraiment attendu des miracles de ce fameux Tunnel qui n'existait que fractionné en tronçons inégaux. Certains engloutissaient des quantités énormes d'énergie, car il fallait réfrigérer en permanence la voûte que la chaleur des trains et des machines d'exploitation attaquait. Il y avait eu des effondrements spectaculaires et meurtriers. Le dernier bilan général parlait d'au moins dix mille victimes, en dehors des accidents du travail. Des trains entiers de visiteurs avaient été engloutis sous des milliers de tonnes de glace tombées du plafond et, dans la région centrale de la Province Nord, c'était la surface de la glace qui était menacée. Des stations s'étaient enfoncées de près d'un mètre et il avait fallu effectuer d'immenses travaux de soutènement.

Toute l'énergie disponible, qu'elle vienne de l'huile animale, végétale ou minérale, la production thermique, nucléaire et géothermique était destinée à soixante pour cent au Tunnel.

Lady Yeuse avait visité des trains-usines immobilisés sur des voies de garage un peu partout, faute de courant pour alimenter les

machines-outils. Les aciéries mobiles voyaient leurs hauts fourneaux, leur coulée en continu refroidis, les laminoirs coincés, si bien que ces fabriques étaient condamnées au rebut bien que les dirigeants feignent de pouvoir les réanimer.

L'industrie des matériaux composites frappée en pleine expansion ne permettait plus l'amélioration des conditions de vie, et les exploitations artisanales des forêts sous-glaciaires qui utilisaient leurs propres déchets pour produire leur électricité, étaient la seule industrie en plein essor. On continuait à fabriquer des wagons en bois onéreux, difficiles à assembler et dangereux pour les voyageurs.

Cette semaine-là Yeuse voyageait dans le Nord-Est, là où autrefois s'étendait un pays qu'on appelait le Canada. Elle avait voulu visiter cette partie du Tunnel où Lien Rag, embauché par Lady Diana, avait effectué un travail dont on parlait encore vingt ans plus tard. Il y avait la légende du pétrolier géant, un de ces bateaux de jadis utilisé comme transporteur d'huile sur les mers que l'on avait retrouvé dans les glaces et qu'il avait fallu vider de son contenu et remplir en même temps d'eau pour éviter une catastrophe. Lien Rag avait été le maître d'œuvre de cette réussite. Le pétrolier avait ensuite été dirigé vers la banquise, le Gulf Stream, et coulé par des centaines de mètres au fond. Lien Rag avait été nommé patron du grand projet, que l'on appelait le Big Tub.

Yeuse visita ensuite le fleuve du Gulf Stream qui coulait à l'air libre sur la banquise, uniquement traversé par d'immenses ponts de glace. Lien Rag lui en avait parlé, comparant le système de protection de la Panaméricaine Nord à un château fort dont le Gulf Stream eût été l'immense douve. Les viaducs minés à l'explosif en permanence pouvaient sauter dans la minute, empêchant toute invasion venue de l'Est. Ce système remontait à l'époque où la guerre avec la Transeuropéenne avait failli éclater et s'était limitée à quelques escarmouches. Profitant de ce désordre, des milliers de Roux évolués et de métis en avaient profité pour créer la Zone Occidentale qui, désormais, servait de Compagnie tampon entre les deux majors Compagnies.

Ce fut là que le télégramme du gouverneur de l'Antarctique l'atteignit.

CHAPITRE XIX

L'adjoint à la présidence qui s'occupait de la Justice se nommait Cadior, et il se lança dans des explications interminables sur les trains-bagnes de la Province Antarctique.

— Ils sont tous concentrés là-bas sur le Réseau du Cercle polaire, avec Ross Station comme centre régulateur... Le Special 34 n'est réservé qu'aux rebelles de toutes sortes, depuis les ethnies récalcitrantes : Jaunes, Indiens, Noirs, jusqu'aux Rénovateurs, anarchistes, politiques de toute sorte... En tout la population carcérale est d'un demi-million de personnes. Y compris les droits communs. Tous condamnés à plus de vingt ans de bagne.

— Mais les autres délinquants ?

— Confiés à des industriels, des entrepreneurs, sous leur entière responsabilité. D'où économie totale. Ces gens-là fournissent un travail contre lequel ils perçoivent chaleur, nourriture et logement.

— Mais quel contrôle y a-t-il ?

— Aucun. L'industriel, l'entrepreneur, le fermier a droit de vie ou de mort sur les détenus. C'est à lui de s'arranger pour éviter les évasions, les révoltes... Par contre les politiques, les rebelles, les Rénovateurs sont confiés aux Aiguilleurs de la Province Antarctique.

— Le système donne satisfaction ? demanda Yeuse sarcastique.

— C'est parfait, répondit Cadior sans remarquer le ton. Nous sommes débarrassés d'une sale corvée.

— N'empêche que le S.P. 34 a été attaqué et qu'il est aux mains des insurgés en train d'essayer de sortir de l'Antarctique.

— La flotte est en train de faire route sur eux. Ils seront détruits.

— Mais voyons, les gardiens, les cadres...

— Ils sont considérés comme morts, d'abord parce que ces

convicts sont des êtres barbares, et ensuite parce que le personnel a failli en laissant les insurgés s'emparer des commandes. Donc il est logique qu'ils soient assimilés aux détenus.

— Mais d'où vient cette logique ?

— C'est celle des Aiguilleurs, Lady Yeuse, et je la trouve tout à fait juste.

Elle regarda ce garçon blême aux lèvres très rouges qui proférait de telles horreurs.

— Cadior, que faites-vous dans ce poste d'adjoint à la Justice ?

— Mais..., fit-il interloqué. J'ai postulé auprès de la commission restreinte et Lady Diana m'a accepté...

— Pour quelles raisons exactes ? Vous avez suivi des études spéciales ?

— Mais non... Mon père possède huit cent mille actions et ceci donne, à l'un de ses enfants, la possibilité d'occuper un poste de responsabilité auprès de la présidence.

— C'est une loi écrite ?

— Mais je pense.

— Voyons, vous êtes ministre de la Justice donc vous vous y connaissez en lois ? Recherchez le texte qui mentionne que l'un des enfants de moyen actionnaire peut accéder à ce poste... Et maintenant transmettez l'ordre au gouverneur de l'Antarctique d'arrêter le S.P. 34 sans effusion de sang. Par des moyens plus humains.

Cadior la regardait comme s'il faisait un cauchemar.

— D'abord l'envoi de cet ordre, et puis le texte de la loi, n'est-ce pas ? fit-elle d'une voix aimable.

Plus tard elle apprit que trois blindés légers avaient été détruits par une explosion accidentelle qui ne pouvait être imputée aux mutins.

— Ils auraient des complices, fit-elle lorsque Cadior revint, la mine défaite, pour avouer qu'il n'avait pas trouvé de texte de loi sur sa nomination.

— Je m'en doutais, dit-elle. Vous allez vous rendre là-bas avec des ordres précis. Je veux que le train S.P. 34 soit épargné et que les prisonniers soient, une fois capturés, bien traités. Vous serez responsable devant moi de l'exécution de ces ordres.

— Mais, Lady Yeuse... L'Antarctique c'est loin... Et en ce

moment il fait nuit toute la journée... C'est sauvage... C'est invivable.

— Je sais. Prenez un train rapide, une carte noire et foncez. Vous y serez en un peu plus de trois jours, à condition de rouler à deux cent cinquante à l'heure. Vous envoyez d'abord ce message radio en priorité. Que tous les relais l'acheminent en moins de douze heures.

— Il faut que je voie l'adjoint aux Communications médiatiques, gémit Cadior. Lui seul...

— C'est aussi un fils d'actionnaire moyen ?

Cadior lui jeta un regard douloureux et sortit du compartiment-bureau. Tout de suite Lady Yeuse prit la liste de son cabinet et, à l'aide d'un crayon, commença à barrer quelques noms. Elle aurait des ennuis avec la commission de surveillance, mais ces gens-là ne pouvaient tout refuser sans indisposer l'assemblée générale qu'elle pouvait convoquer au moins une fois en session extraordinaire.

Cadior revint la voir avant son départ dans une combinaison ultra-sophistiquée, prêt à affronter le pire.

— Vous avez bien compris ? Si le moindre incident survient, vous en serez responsable.

— Pilz, l'adjoint aux Communications médiatiques, a envoyé le message que le gouverneur a collationné.

— Vous voyez que c'est possible.

Plus tard le gouverneur envoya un autre rapport détaillé mais codé top secret. Lady Yeuse seule pouvait le déchiffrer et elle y passa beaucoup de temps, n'ayant pas l'habitude.

Un destroyer avait sauté mystérieusement. Le réseau avait été lui aussi détruit par explosion, alors que des cuirassés de la flotte se portaient au-devant du train rebelle. Le gouverneur, avec d'innombrables précautions, osait soulever l'hypothèse d'une attaque étrangère « venue par en haut », c'était son expression.

— Je m'en doutais, dit Yeuse. Un coup des Rénovateurs... Les dirigeables sont de retour après des mois, peut-être des années de disparition... Et le frère de Jdrien serait impliqué là-dedans que ça ne m'étonnerait pas.

Elle obtint une liste des prisonniers importants enfermés dans le train S.P. 34 et se rendit compte qu'il y avait bon nombre de Rénovateurs mystiques et un noyau de Rénovateurs scientifiques.

— Dites-moi, demanda-t-elle à l'adjoint chargé de la synthèse

scientifique, qui est vraiment important parmi tous ces noms ?

Reiner était un véritable scientifique qui connaissait bien son sujet et, sans hésitation, il désigna le nom de Charlster.

— Un type brillant mais un peu dérangé. Il se disait astrophysicien. Il était atomiste et ensuite a dérivé vers l'étude des sciences anciennes interdites... Il s'intéressait beaucoup à des sujets tabous. Il est devenu Rénovateur à force de s'intéresser à ces secrets qui nous entourent.

Reiner paraissait sur des charbons ardents, n'osait pas prononcer certains termes.

— Soyez plus franc. De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, il étudiait les phénomènes extra-terrestres, l'astronautique ancienne... Enfin il prétendait que dans le temps l'homme pouvait quitter la Terre...

— Ne soyez pas stupide, vous y croyez vous-même.

— Il faut dire que les documents... Les preuves ne manquent pas. Il est impossible de prétendre constamment qu'il y a eu intoxication et falsification... Vous savez, un scientifique sérieux, honnête, ne peut que parvenir à cette conclusion.

— Alors Charlster ?

— Il avait découvert une chose assez extraordinaire qu'il avait baptisée « Nœud Spatial ». Il affirmait, et ses formules de démonstration étaient paraît-il troublantes, qu'il existait une source précise de poussières lunaires. Que si l'on détruisait ou canalisait cette source, ce « Nœud Spatial », on finirait par dégager le ciel de cette couche de poussières pour que le Soleil puisse à nouveau nous réchauffer et nous éclairer... Mais je suis trop jeune pour avoir connu Charlster qui est au train-bagne depuis longtemps... Je n'ai fait qu'écouter ceux qui l'avaient connu.

— Il a des disciples ? s'étonna Yeuse.

— Disons qu'il a provoqué chez des savants officiels une certaine émotion... Et que ces derniers ne peuvent tout à fait oublier ce qu'il a démontré, même si ses documents, ses rapports ont complètement disparu.

— Qui les a confisqués ?

Il détournait les yeux et elle dut presque se fâcher.

— Les Aiguilleurs ?

— Oui. Ils ont bien essayé mais, d'après ce que j'en sais, Lady

Diana se serait fait remettre la plus grosse partie des paperasses qu'on avait trouvées chez Charlster qui travaillait dans un train laboratoire nucléaire.

CHAPITRE XX

Dans la soirée, Lady Yeuse reçut d'autres informations sur le train-bagne Special 34 qui essayait toujours de quitter le Réseau du Cercle Polaire et, dans un message à nouveau codé, le gouverneur confirmait qu'une « grosse masse blanche » avait été vue, flottant au-dessus du réseau en question. On avait d'abord cru à une de ces îles de glace qui apparaissaient parfois, descendant doucement vers le sol où elles se fracassaient, mais des observateurs avaient pu suivre l'évolution de la masse blanche au radar et aux infrarouges. Ils avaient pour cela modifié l'angle de visée de ces appareils, ce qui n'avait pas été commode. Le gouverneur demandait si l'on devait envisager de modifier également l'angle de tir des lance-missiles pour essayer d'abattre la mystérieuse apparition.

Lorsqu'elle l'eut décodé, elle fit lire le texte à Reiner qui ne parut pas surpris.

— Dirigeable des Rénovateurs... Je croyais qu'ils avaient renoncé à ce moyen de communication.

— Vous étiez au courant ?

— J'ai lu tous les rapports secrets de nos agents en Sibérienne où leur apparition était fréquente. Ils ont souvent causé de gros dégâts à la flotte et aux installations de cette Compagnie, et même un jour ont réussi à s'emparer d'un réacteur nucléaire provenant d'un sous-marin de jadis.

— Oui, je sais cela. Je connais même la femme qui a participé à cette attaque. Elle travaille désormais en Sibérienne après avoir fait de la prison.

— Visiblement les Rénovateurs veulent Charlster et peut-être quelques autres.

— Ils n'avaient qu'à les prendre une fois le train en leur pouvoir.

— Dans ce genre de train-bagne réservé aux politiques, des organisations secrètes dirigent les bagnards et les Rénos ont dû se heurter à cette coordination. C'est pourquoi ils ouvriraient, avec leur dirigeable, la route au train pour l'aider à sortir de l'Antarctique, et seulement après ils recevront Charlster en récompense. Mais ce sera trop tard.

— Je ne comprends plus.

— Le vieux savant est fou. J'ai suivi son internement, j'ai exigé des rapports. Il a fini par sombrer dans une idée fixe. Il ne fait qu'écrire ses formules sur les cloisons de sa cellule. Les Rénovateurs n'en tireront rien... Je me demande comment ils ont pu parcourir de telles distances depuis les montagnes du Tibet où on les signale depuis quelque temps... Enfin il existerait là-bas une grosse colonie... Ils ont affronté les problèmes de ravitaillement en huile et celui des tempêtes terribles qui soufflent dans ces régions...

Elle lui offrit un verre et lui demanda où Lady Diana avait pu cacher les documents saisis chez Charlster.

— Elle ne m'en a jamais parlé... Je veux dire de leur cachette, mais elle m'interrogeait souvent sur le monde solaire... Ne voulait pas de description lyrique ou romantique, mais des précisions honnêtes avec une évaluation très critique des effets d'un réchauffement rapide de la planète.

— Vous avez fait un travail là-dessus ?

— Un travail mental... Je me méfiais des autres membres du cabinet et...

— Des Aiguilleurs ?

— Lady Diana également. Nous discussions toujours après avoir vérifié l'absence absolue d'appareils enregistreurs... C'était facile pour moi de localiser toute présence électronique.

— Elle était espionnée ?

— Constamment. Surtout les dernières années. Pour donner le change, elle devenait en apparence plus dure, plus intransigente, mais des tas d'interrogations la harcelaient nuit et jour et elle comptait sur moi, sur la science, pour avoir des réponses. Je n'étais pas le seul à être son confident... Elle se rendait souvent dans des trains de recherches scientifiques, mais bien sûr on se méfiait d'elle. On se souvenait que Charlster avait payé cher de déclarer certaines vérités. Comme Ma et Julius Ker et tant d'autres.

— Vous avez connu Julius et Ma Ker ?

— Ils ont été mes professeurs au début de mes études et ma curiosité insatiable vient d'eux. Je leur reproche ce coup de folie qui les a poussés, il y a près de vingt ans, à faire réapparaître brutalement le Soleil. Des milliers, peut-être des centaines de milliers de pauvres gens sont morts... Et la méfiance contre les Rénovateurs, et surtout un mode de vie plus agréable si le Soleil revenait, s'est encore accrue. Les gens ont vraiment pensé que seules les glaces et la Société ferroviaire pouvaient leur dispenser un minimum de bonheur, que tout le reste n'était qu'une mystification dangereuse. La superstition s'est renforcée et depuis cette époque le mot « Soleil » est considéré comme un tabou, alors que je me souviens qu'avant il était encore utilisé dans certaines expressions courantes.

— Je voudrais bien retrouver les documents de Charlster, dit-elle rêveuse.

— Je n'ai jamais souhaité autre chose... Vers la fin de sa vie j'ai bien cru que Lady Diana me les confierait.

CHAPITRE XXI

Les mastodontes continuaient d'avancer, comme insensibles à l'absence de voies. Le dirigeable avait fait sauter le réseau sur trois cents mètres, mais les cuirassés fabriquaient du rail comme des bêtes monstrueuses auraient filé de la toile. Non seulement ces machines rétablissaient le réseau dans son intégrité, mais en plus elles construisaient d'autres lignes de chaque côté de leurs masses pour mieux assurer leur équilibre et leur route. C'étaient vingt, trente rails qui surgissaient sous leurs roues cachées par les jupes des cuirasses.

— Nous n'en viendrons pas à bout, dit Luidin, et le train-bagne se rapproche.

Ce fut Quinsey qui fit remarquer que les gros bâtiments modifiaient leurs antennes de radar et d'infrarouges.

— Ils ont compris que nous sommes au-dessus d'eux et essayent de nous repérer. Bientôt ce seront les gros lance-missiles qu'ils braqueront sur nous.

— Retournez en arrière, dit Liensun. Que le S.P. 34 reparte dans l'autre sens.

— Qui vous dit qu'une autre partie de la flotte n'arrive pas de l'Ouest pour le coincer ? lança Quinsey. Vous savez ce qu'il faut faire ? C'est mettre le feu à la banquise. Sacrifier une partie de notre huile et l'enflammer pour que ces monstres ne puissent plus avancer.

— À condition de trouver un aiguillage de sortie, répondit Luidin irrité.

— Un instant, dit Liensun qui ouvrit les *Instructions Ferroviaires* sur la table des cartes.

Il appela Luidin pour lui montrer un itinéraire. Le commandant

de bord eut un haut-le-corps et le regarda comme s'il devenait fou, mais Liensun insistait, suivait un tracé de voie avec son index :

— Deux lignes seulement, ce qui interdit ce réseau tertiaire aux mastodontes. Les autres, on en fera notre affaire. Et le train-bagne viendra jusqu'à cette cross station, prendra à nouveau sur la gauche, foncera sur la frontière.

— Il peut se faire salement coincer. Regardez ce réseau tertiaire avec toutes ses ramifications.

— Des lignes privées, des lignes souvent en impasse.

— Oui, mais aussi des lignes de moyen trafic... S'ils envoient des destroyers modifiés pour nous tirer dessus ? En quelques heures ils ont vite compris d'où venait le danger. Et nous n'avons plus guère d'armement. Deux destroyers pouvant nous prendre pour cible et c'est la fin.

— Vous voyez une autre issue ?

Luidin dut avouer que non. Quinsey, en tant que second de bord et chef de commando, vint aux nouvelles. À la surprise de Liensun il trouva l'idée intéressante.

— Nous pourrions attaquer une station comme cette cross. On y trouverait des armes, de l'huile. Regardez dans les *Instructions* cette cross Gloom Station.

— Rien que le nom me fait peur, dit Luidin.

La cross tenait cette appellation de son installation dans une crevasse d'un glacier dont la lente descente vers la mer d'autrefois avait été stoppée par l'arrivée de la glaciation.

— On y trouve des magasins d'huile et de vivres dans la périphérie nord...

Le dirigeable abandonna les mastodontes pour se rapprocher du train-bagne qui arrivait à vitesse prudente. Chamalsachi considéra la proposition avec méfiance, mais finit par admettre que pour lui c'était fichu sur le Réseau du Cercle Polaire.

— Le centre de Ross Station finira par nous repérer... N'oubliez pas les aiguillages à mémoires... Et tous les appareils de contrôle.

— Une fois sur le petit réseau, foncez vers cette cross Gloom Station sans vous préoccuper de quoi que ce soit. Nous vous précédon et la voie sera ouverte. Ensuite à gauche toute sur le réseau marqué P.B. 386.

— Il traverse le polaire... On va retomber dans le piège.

— Il le traverse par un saut-de-mouton, c'est dans les *Instructions*. Ça vous laisse une chance si nous vous appuyons. Nous espérons trouver à Gloom des armes et de l'huile. Nous foutrons le feu à la banquise s'il le faut.

Une heure plus tard ils survolaient le glacier, une masse chaotique assez fantastique. Venant s'écraser dans sa façade nord sur les accumulations de la banquise, il s'était en quelque sorte renfrogné en longs plis longitudinaux à formation lente, et la cross était située dans le plus large.

— C'est une station temporaire, en fait. Tous les ans ils doivent la déplacer.

— Pourquoi s'obstinent-ils ?

— Pour avoir des liaisons intérieures avec le Cercle Polaire, sinon ce serait trop long.

Ils découvrirent les verrières de la station peu après.

Furent surpris de ces illuminations. Lentement ils perdirent de l'altitude, espérant que le bruit du moteur ne serait pas enregistré par des détecteurs sonores.

— Mais c'est la fête, dit Luidin. Regardez... On danse sur les quais...

Tout le centre était envahi par une foule compacte et l'on dansait, on mangeait aussi, assis à d'immenses tables. Il y avait des attractions foraines.

— Parfait pour une attaque des entrepôts nord... On va descendre lentement. On treuillera deux hommes qui fixeront les câbles d'ancrage et on ira tranquillement se servir.

Le dirigeable, abrité des vents dans cette vallée perpendiculaire aux tempêtes dominantes, descendit lentement. Puis deux gabiers se laissèrent glisser sur la verrière et attachèrent les câbles à l'aide de grappins. Ensuite ils commencèrent à desceller les vitres tandis que les commandos au complet les rejoignaient.

Liensun, avec le sien, surprit les deux gardiens d'une énorme cuve d'huile minérale tandis que les autres attaquaient une armurerie. Celle-ci, mieux protégée, posa des problèmes à Quinsey. Par chance, les raillophones avaient été sectionnés.

Comme la trompe d'un animal fabuleux, la manche de remplissage du dirigeable fut directement plongée dans la cuve et l'aspiration commença. Luidin dut augmenter la puissance de son

moteur et, comme l'avait prévu Liensun, le bourdonnement alerta les voisins des entrepôts qui rentraient de la fête. Ils eurent le tort de venir voir ce qui se passait et furent maîtrisés par le commando. Quinsey, prévenu, se tint également sur ses gardes. Peu après un blindé de la police ferroviaire déboucha à toute vitesse, croyant que des chapardeurs de la station profitaient des réjouissances publiques pour faire main basse sur les stocks. Un des commandos fit sauter le blindé avec son lance-missiles, contrevenant aux ordres. Si bien qu'on dut interrompre le chargement de caisses d'explosifs. Les commandos embarquèrent sans précipitation, sauf deux qui détachèrent les grappins et remontèrent à bord en même temps que les câbles.

Déjà le dirigeable s'enfonçait dans la nuit, laissant les autorités perplexes. Pas pour longtemps car dès que la communication radio fut établie avec le train-bagne, Luidin retourna au-dessus de la station et une série de grenades incendiaires furent lâchées sur la cuve de fuel.

L'alerte fut donnée en même temps que le dispatching était prévenu de l'arrivée d'un convoi inconnu, et que Ross Station donnait l'alerte générale sur le petit réseau, mais il était trop tard. Le poste d'aiguillage mitraillé fut abandonné par ses techniciens, tandis que le train-bagne pénétrait dans la partie « traction » de la station, brûlait les signaux et s'engageait sur le P.B. 386. Derrière lui le dirigeable fit sauter les rails, puis Luidin lança l'appareil à fond en direction du Réseau du Cercle Polaire que les deux voies coupaient perpendiculairement.

Ils atteignirent ce croisement en même temps qu'une flottille de blindés au milieu desquels roulait un autre destroyer.

— Attention, il nous a repérés, je vois un lance-missiles qui nous guette, cria Quinsey.

Luidin, qui au début cafouillait un peu dans les manœuvres, avait merveilleusement acquis de l'expérience, et lorsque le missile arriva, le dirigeable se trouvait à quatre cents pieds dessous et à gauche, juste au-dessus du destroyer. Celui-ci reçut des grappes de grenades avant qu'on ne balance plusieurs caisses d'explosifs avec des détonateurs réglés au plus juste.

Deux caisses explosèrent presque aussitôt et le dirigeable fut repoussé d'un coup à quelques centaines de mètres, mais trois

autres caisses atteignirent leur but. Les blindés qui ne pouvaient tirer en hauteur tournaient autour du gros bâtiment dans un affolement total.

CHAPITRE XXII

— Les sauts-de-mouton sont atteints, cria Quinsey. Ils ne passeront jamais.

Dans l'embrasement du destroyer on pouvait distinguer les petits viaducs métalliques environnés de flammes qui se balançaient de façon sinistre, et là-bas, vers le Sud, le train-bagne arrivait à toute vitesse, observant à la lettre les indications du plan arrêté.

— On ne peut pas les toucher par radio, cria l'opérateur. Il y a interférence... Tous les blindés envoient des appels en même temps sur les ondes.

Le dirigeable prenait un peu de hauteur à cause de l'air brûlant et Luidin laissait faire, ne filait qu'un minimum d'hélium.

De cette nouvelle position ils dominaient parfaitement la scène. Les flammes étaient énormes et l'incendie devait se voir de très loin.

— La banquise va fondre, dit un gabier.

— Les sauts-de-mouton tiennent toujours.

— Voilà le train-bagne.

La grosse locomotive à cabine centrale sortait de la nuit, et d'un seul coup devenait luminescente. Un panache de fumée noire se mêlait à la vapeur des cylindres. Le conducteur ne ralentissait pas. Pourtant il devait découvrir l'enfer devant lui. Les petits viaducs enjambant le grand réseau disparaissaient dans les flammes.

— Dans quelques secondes ce sera fini, murmura Luidin.

Liensun ferma les yeux mais aussitôt les cris muets de dizaines de personnes envahirent son esprit. Des gens mouraient dans le destroyer et leur épouvante se transformait en ondes violentes qui assaillaient le garçon. De même la peur de l'équipage de la locomotive du train-bagne l'atteignait, le terrassait et il dut s'appuyer à Luidin.

— Ça ne va pas ?

Il ouvrit les yeux, vit le train-bagne dans les flammes, ressentit ce que ressentaient les voyageurs à bord, perçut la flexion des viaducs portés au rouge, crut que les wagons de queue allaient basculer dans le brasier. Il ne s'en fallut que de quelques secondes. Le viaduc s'effondra tout de suite après. Le second résista à peine plus. Déjà le train-bagne n'était plus qu'une tache claire dans le Nord et Luidin faisait relancer le moteur.

Jusqu'au bout ils se retournèrent pour voir mourir derrière eux la fleur du feu. Ce ne fut qu'à vingt kilomètres de là qu'elle disparut, et que Liensun constata qu'ils se trouvaient au-dessus de la Concession de la Tasmanian Company.

— Le train, dit Luidin. Arrêté. Sur une voie de garage. Dans un énorme nuage de vapeur.

— Descendez jusqu'à lui.

— Impossible, le vent se lève, dit le commandant de bord. Il nous faut filer.

Liensun insista pour communiquer avec Chamalsachi et lui expliquer la situation.

— Nous ne pouvons rester à la verticale. Le vent devient trop violent pour nous.

— Nous avons un pépin, dit l'Inca. La chaudière principale n'a pas tenu le coup. Toute la vapeur fout le camp.

— Voilà pourquoi ils sont environnés d'un nuage si épais, dit Quinsey.

— Nous pouvons réparer mais nous craignons que les Aiguilleurs ne passent la frontière.

— Je vous rappelle, dit Liensun.

La discussion avec Luidin fut véhémente. Le chef de bord désirait fuir la tempête qui s'annonçait. Liensun lui demandait de la contourner et d'essayer de revenir vers le pôle Sud et, à partir de là, refaire le même chemin en surveillant le petit réseau.

— Nous avons suffisamment d'huile pour cela.

— Peut-être, mais c'est de la folie. Nous n'avons aucun renseignement météo sur la dépression.

Le radio déclara que la station météo qu'il écoutait depuis plusieurs jours n'émettait plus. Ils pensèrent que les Aiguilleurs avaient dû la fermer pour ne pas renseigner le dirigeable à leur insu.

— Il faut que je récupère Charlster... Toute cette expédition n'aurait donc servi à rien ?

— Écoutez, Liensun, jusqu'ici nous nous en sommes plutôt bien tirés, pas une perte, le dirigeable intact. Je ne crois pas utile de nous engager davantage.

— Un instant, mon vieux. N'oubliez pas que c'est moi qui vous ai nommé commandant de bord.

Malgré les rafales de vent, le moteur, tout l'équipage pouvait entendre l'altercation. Quinsey dissimulait mal sa satisfaction et son intérêt.

— D'accord, dit Luidin, alors acceptez ma démission. Mon opinion est qu'il faut se laisser porter par le vent. À deux mille kilomètres d'ici il cessera de souffler. Nous pourrons nous poser, entreprendre des vérifications et revenir.

— Pour trouver le train-bagne complètement détruit et tous les bagnards morts... Je vous demande de ne pas vous laisser entraîner par le vent. Nous perdons du terrain.

— Je ne suis plus commandant de bord, dit Luidin.

Quinsey s'avança :

— Je suis volontaire. Je pense comme vous, Liensun. On doit pouvoir contourner cette tempête et revenir ensuite dans son lit pour empêcher les Aiguilleurs d'intervenir.

— Mais l'explosion du destroyer a détruit ce croisement en entier. Aucun bâtiment, même léger, ne peut plus passer. Seuls les croiseurs et les cuirassés peuvent reconstruire les rails, pas les blindés. Le train-bagne bénéficiera du sursis nécessaire.

Durant cette discussion, une grande distance avait été parcourue, plus de cinquante kilomètres au-delà du train-bagne, alors que le moteur tournait au ralenti.

— Allez-y, Quinsey, dit Liensun bien malgré lui.

Mais à sa grande surprise le chef du commando numéro 2 réussit assez rapidement à sortir du lit du vent et navigua d'abord vers l'Est, puis vers le Sud. Ils purent capter une émission météo à destination des chasseurs de phoques qui annonçait que la dépression allait s'atténuer dans la nuit.

— Quelle nuit ! dit un gabier. Celle-ci est perpétuelle.

Vint le moment où Liensun, qui effectuait des relevés gonios, put établir qu'ils survolaient à nouveau la Province Antarctique.

Et puis d'un coup le dirigeable tomba comme une pierre.

— Le ballast arrière est crevé ! cria un gabier perché dans les caténaires.

CHAPITRE XXIII

Depuis le départ de Farnelle ils vivaient en frères ennemis et les deux gosses les évitaient l'un et l'autre. Tout venait d'une nouvelle crise de Kurts qui avait accablé Yeuse, la traitant de façon ignoble, l'accusant d'avoir voulu accaparer la locomotive géante uniquement pour elle.

— Quand nous sommes partis pour Concrete Station, j'ai pris le soin de ne pas la verrouiller entièrement. J'ai laissé un nom de code, celui de Floa Sadon que Yeuse connaissait. Elle a su le retrouver et a pu profiter de ma machine. Mais en retour elle n'a pas effectué la même manœuvre... Cette femme est égoïste et sans cœur.

— Elle ne pouvait savoir que nous reviendrions un jour.

— Elle ne croyait pas à ta survie, hurla Kurts. La preuve, elle n'est pas allée très loin en compagnie de ce pauvre Lienty Ragus. Dès qu'il a décidé d'emprunter une navette, elle l'a laissé choir.

— On ne peut pas le lui reprocher.

— Tu n'as pas le droit d'aimer ce genre de femmes. Ou alors tu n'es plus digne de mon amitié.

— Ton amitié, j'en ai rien à foutre. J'ai passé avec toi quinze années horribles.

Depuis ils vivaient sans jamais se rencontrer dans l'immense pyramide. Même les deux gosses les évitaient, se nourrissaient comme ils le pouvaient, passaient leur vie à fouiner dans l'ancienne station.

Kurts restait des heures entières à tourner autour de sa machine inviolable, ce qui faisait ricaner Lien Rag qui grommelait, dans la fourrure de son visage, qu'il fallait être vraiment tordu pour mourir de passion pour une mécanique. Kurts était fou, obsédé sexuel parce que incapable de faire l'amour avec sa locomotive.

Il se consolait devant les écrans, faisait apparaître Yeuse des dizaines de fois dans la journée, ou bien essayait d'avoir des nouvelles de son fils Jdrien. Il avait contacté le Pacific Channel Company, mais ces gens-là vendaient leurs informations et, comme il n'était pas abonné, refusaient de servir son terminal.

— Passez-moi de vieilles informations, même vieilles de dix ou quinze ans, suppliait-il en tapotant sur le clavier, mais c'était toujours la même réponse : « Êtes-vous abonné et quel est votre code ? » Il partait alors boire un coup, sortait sur la banquise en espérant apercevoir quelque chose, un animal, mais il n'y avait absolument rien dans cette zone déserte. Juste le cri des petits métis dans la station en ruine. Ils avaient des jeux assez horribles avec les restes de Garous et même des restes d'hommes inconnus, s'amusant avec des têtes ou des membres. Le vent qui ronflait dans la véranda détruite ressemblait parfois à un hurlement de monstre. Au début, effrayés, ils se réfugiaient dans la pyramide, mais une fois habitués, ils n'y prenaient plus garde.

Kurts tournait autour de sa machine, essayant de la fracturer, de la violer, pensait-il au plus intime de lui-même. Il avait essayé tous les regards de visite mais aucun instrument ne mordait dans cette matière. Il utilisait des perceuses perfectionnées mais ne parvenait qu'à écorcher superficiellement la carapace. Et puis la locomotive réagissait par une tentative d'électrocution qui une fois l'avait projeté à plusieurs mètres. Encore heureux qu'il ait pris des précautions pour s'isoler, mais son marteau pneumatique avait fondu entre ses gants de caoutchouc.

Lien Rag se rendait parfois dans la salle de bains de sa cellule, essayant de s'habituer à sa roussitude, mais c'était au-dessus de ses forces. Il se détestait désormais et, deux jours après sa dispute avec son ami Kurts, il commença de couper la fourrure de son visage puis se rasa avec soin. Mais le résultat était ridicule. Ce visage imberbe n'était pas le sien. Il n'était pas laid, sous leur fourrure les Roux avaient des traits en général aimables, mais Lien Rag n'existait plus. Il l'avait abandonné dans le S.A.S. et ne le reverrait certainement plus. Il pensait alors à Lienty Ragus. Le cul-de-jatte, s'il avait eu la chance d'atteindre les deux satellites, aurait de belles surprises. Hésiterait-il autant avant de prendre la décision qui déterminait le retour sur Terre ? Cruel, Lien Rag se disait qu'un cul-de-jatte n'avait

plus rien à perdre et qu'importait qu'en plus il devienne un Roux ?

Il rasa aussi son crâne et une partie de ses épaules, mais l'impression de froid l'empêcha de continuer. D'ailleurs quand les deux garçonnets de Farnelle l'aperçurent, ils s'enfuirent en hurlant de terreur et, durant une semaine, refusèrent de l'approcher. Il finit par tout laisser repousser mais par provocation rasa son ventre pour bien dégager son sexe.

C'est à ce moment-là qu'il commença à s'imaginer que Kurts allait chercher à le tuer pour pouvoir détruire tranquillement sa locomotive. Il ne sortit plus qu'armé jusqu'aux dents, nouant une ceinture autour de sa taille, dans laquelle il plaçait quatre revolvers. Dans une main il tenait une mitrailleuse et portait un lance-missiles en bandoulière. Pour l'instant il ne recherchait pas le contact, se contentait de rester sur la défensive.

CHAPITRE XXIV

Les télégrammes successifs du gouverneur confirmèrent que le train-bagne avait été attaqué par des Rénovateurs venus dans la Province Antarctique à bord d'un véhicule prohibé par la CANYST, façon prudente d'évoquer le dirigeable. Les forces de sécurité, la police ferroviaire avaient dû affronter des attaques très meurtrières. La cross Gloom Station avait également subi des dommages et des pillages. Enfin le S.P. 34 avait réussi, avec l'aide du « véhicule prohibé », à quitter la Province, traversant la frontière avec la Tasmanian Company. Le droit de suite, selon les ordres de Lady Yeuse, n'avait pas été appliqué. D'après les radars et les systèmes de détection, le train se trouvait immobilisé non loin de la frontière par une panne de chaudière. « Le véhicule prohibé », lui, avait disparu. Une violente tempête soufflait dans ce secteur mais devait être, d'après les spécialistes de la météo, de durée limitée.

Elle convoqua l'adjoint aux Communications médiatiques, Pilz, et lui donna le dernier télégramme à lire. Il parut choqué mais n'osa rien dire.

— Je voudrais un renseignement. Que faisait Lady Diana lorsqu'elle voulait se relaxer ?

— Elle ne prenait jamais plus de quarante-huit heures de repos consécutives, dit-il d'un air de sous-entendre qu'il était prématuré de songer aux vacances, alors que la situation était si difficile à tous les niveaux.

— D'accord... Je suppose que vous aviez ordre de rester en communication avec elle ?

— C'est exact. Elle me laissait l'indicatif d'un relais central qui me permettait de la joindre à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

— Un relais central ?

— Un répéteur de messages radios, si vous préférez. Nos diffusions sont extrêmement limitées dans la Concession, les parasites sont nombreux à cause du mouvement perpétuel des trains, des usines sur rail. Il faut des relais un peu partout.

— Ce sont des relais manuels ?

— De moins en moins. La plupart ont été automatisés.

— Comment opérez-vous ?

— J'utilisais le code que m'avait laissé Lady Diana. Il changeait chaque fois. Par radio je me mettais en rapport avec un relais qui répercutait mon appel autant de fois que nécessaire. C'était très rapide, quelques secondes avant que Lady Diana ne me réponde.

— Ces relais ont-ils une mémoire ?

— Bien sûr, mais les communications avec Lady Diana n'étaient pas enregistrées.

— Donc impossible de savoir où elle se retirait durant quarante-huit heures ?

— Non, impossible.

Elle allait le congédier lorsqu'une pensée subite lui redonna espoir :

— Mais vous, vous gardiez ces communications dans les archives mémorisées ? Pour justifier des ordres reçus ?

— Oui, Lady Yeuse... C'est la règle.

— Je voudrais entendre certaines de ces conversations.

L'adjoint la regarda avec embarras. Contrairement à Cadior, c'était un beau garçon, ayant certainement beaucoup de succès auprès des femmes. Peut-être avait-il eu avec Lady Diana des relations privilégiées. Ce qui expliquait cette espèce de désinvolture arrogante qu'il affichait, même avec la nouvelle P.D.G., se croyant certainement irrésistible.

— Elles ne sont pas dans le train spécial mais au siège du conseil d'administration... De plus certaines sont personnelles.

— Nous rentrons à New York Station. Nous y serons ce soir. Je veux tous ces enregistrements, même les personnels.

— Mais, Lady Yeuse... Vous n'avez pas le droit...

Yeuse le regarda dans les yeux :

— Et vous, quels droits avez-vous ? Vous abusez du fait que vos parents sont actionnaires moyens pour bénéficier d'une situation

élevée. Croyez-vous que ce serait du goût de l'assemblée générale si elle l'apprenait ? Ou de la commission de surveillance ? Si j'ai demandé qu'on installe cette commission au nom du droit de mise en suspicion, c'est autant pour des gens comme vous que pour moi.

Incrédule, il la regardait comme s'il la découvrait. Depuis son élection, il était certain que son charme opérait. Il se vantait, même au sein du cabinet, que très bientôt il se ferait la patronne. Et en quelques mots elle le jetait en dehors de ce piédestal où il s'était installé de lui-même.

— J'ai fait mes preuves, fit-il haletant. Depuis des années on n'a rien à me reprocher.

— Eh bien, continuez, et acceptez de me confier ces enregistrements. Dès que nous arriverons à New York Station.

Elle le renvoya et continua de lire les dépêches qui s'accumulaient chaque matin sur son bureau. Le plus préoccupant restait la rareté des protéines animales. Jeb Interson continuait à rationner leur distribution. Il avait utilisé ce moyen pour provoquer des troubles contre les Aiguilleurs, au moment où Lady Diana désignait Yeuse comme son héritière, mais il continuait pour provoquer une flambée des prix. Elle devrait s'occuper en priorité de cette affaire une fois à New York Station. Il y avait le lot des accidents dans les tronçons du Tunnel. Des éboulements un peu partout de la voûte, des affaissements inquiétants ailleurs. Elle avait chargé Reiner de constituer une commission d'enquête pour trouver rapidement la meilleure solution. Fermer les chantiers c'était rapatrier à la surface des glaces des milliers de personnes sans emploi qu'il faudrait chauffer et nourrir, alors qu'elles étaient habituées à un niveau de vie élevé, que les rapines sur les sites anciens amélioreraient encore. On trafiquait de tout et même d'anciens matériaux de construction comme la brique, les planches des anciennes maisons individuelles. Lady Yeuse découvrait avec étonnement que les Américains d'autrefois vivaient le plus souvent dans des maisons individuelles, alors qu'elle avait toujours cru que l'habitat se composait surtout d'immeubles de grande hauteur. Et ces habitations personnelles étaient en planches. Le trafic de ces planches était considérable, et c'était par trains entiers qu'on les sortait du Tunnel à destination d'artisans antiquaires qui avaient lancé sur le marché de nouveaux meubles comme jadis. Il s'était

créé des entreprises qui décapaient la peinture de ces planches. On avait aussi découvert qu'elles étaient imprégnées d'un produit contre les intempéries. Ce produit avait une odeur particulière. C'était ainsi qu'on reconnaissait les nouveaux meubles.

Les objets personnels trouvés dans ces maisons se vendaient aussi à des prix inouïs. Un service à café complet, même hideux, une série de casseroles, se négociaient dans des transactions entre gens fortunés.

On voyait aussi apparaître des engins à deux roues sur les quais de certaines stations. On les appelait « vélos » et la CANYST n'avait pas encore jeté l'anathème sur ce véhicule pourtant en dehors des normes. Montés au début par des enfants, les « vélos » étaient utilisés par des adultes. Yeuse s'étonnait que dans une Compagnie aussi stricte sur les Accords réglementant la Société ferroviaire, on ait laissé se répandre ce moyen de transport. D'autant plus qu'il se disait que tous les vélos ne venaient pas du sous-sol glaciaire, mais qu'il existait de petites fabriques clandestines qui en fournissaient à la demande. N'était-ce pas la preuve que Lady Diana, dans ses dernières années, commençait à douter elle-même de ce mode de vie dépendant si étroitement du rail ?

Il y avait d'autres relâchements dans les mœurs et dans les distractions. Elle avait vu, dans une fête foraine, de petits bateaux circulant sur une couronne d'eau bleutée. Et ces petits bateaux à moteur électrique étaient le plus souvent conduits par des adultes ravis.

Le soir même son train spécial atteignait New York Station et elle demanda qu'il se gare le long du quai, parallèlement au train du conseil d'administration, en fait le centre névralgique de la Compagnie.

Elle n'aimait guère ce convoi composé de wagons de quatre étages, l'immense compartiment-bureau qui l'y attendait. Lady Diana elle-même n'y venait que rarement.

Dès qu'elle fut dans son bureau, le président de la commission de surveillance demanda à être reçu. C'était un certain Chobi, actionnaire à un million d'actions, ancien vice-amiral de la flotte.

CHAPITRE XXV

Il portait son uniforme d'amiral qui était copié sur celui des Aiguilleurs. Peut-être était-il originaire de la caste mais il le cachait. C'était un vieillard très sec, complètement chauve avec un grand nez, de grandes oreilles, un menton allongé.

— Notre flotte de l'Antarctique a été ignominieusement attaquée... Par un véhicule hors la loi... Pourquoi avez-vous interdit que le train-bagne soit détruit ?

— Pour des raisons humanitaires, répliqua-t-elle sans s'énervier.

Elle s'attendait à de tels reproches et ce fut Chobi qui parut décontenancé.

— C'est de la folie, cria-t-il. Il faut mater ces rebelles, les détruire, poursuivre ce véhicule hors la loi même au bout du monde.

— Vous avez une justification juridique à votre proposition ? Si oui je donne immédiatement des ordres. À condition que la CANYST accepte d'entériner cette action.

— Au diable la CANYST, dit Chobi. Nous sommes la plus puissante Compagnie du monde et nous n'allons pas nous laisser ridiculiser par une bande d'assassins...

— Vous préconisez une rupture avec la CANYST ? fit-elle toujours aussi calme.

— Je préside la commission de surveillance et nous relevons contre vous de plus en plus d'accusations. Si vous continuez ainsi notre Compagnie sera complètement désorganisée d'ici quelques mois... Les autres se permettront de nous traiter avec arrogance... On va savoir que les Rénovateurs, ces fous fanatiques, ont réussi à nous voler un train-bagne, ont détruit deux destroyers, plusieurs blindés, incendié une station... Que vous faut-il de plus ?

— Maintenant c'est l'affaire de la Tasmanian et aussi de

l'Australasienne. Elles décideront de ce qu'il convient de faire contre les Rénovateurs... C'est tout à fait dans le respect des Accords... Je ne m'engagerai jamais dans l'illégalité car c'est sur ce point que votre commission de surveillance pourrait me faire mettre en suspicion... Je ne tomberai pas dans le piège, amiral Chobi.

— Vous n'avez pas le droit de m'accuser de vouloir passer outre les Accords... Mais il y a des circonstances...

— Non, jamais, si on veut que la Société ferroviaire soit respectée. Ne le désirez-vous pas ?

Il se leva avec une vigueur inattendue chez un homme de son âge.

— Je pars immédiatement pour l'Antarctique. Nous avons décidé d'une sous-commission d'enquête.

— Mais c'est très bien. J'espère que vous nous ramènerez de bons renseignements sur le fameux véhicule hors la loi. Savez-vous qu'il s'agit d'un dirigeable ?

— Comment osez-vous proférer un tel mot... Vous êtes... vous êtes incompréhensible.

Dès qu'il fut sorti elle demanda à Pilz de lui communiquer les enregistrements de ses conversations avec Lady Diana. Mais l'adjoint aux Communications médiatiques ne se trouvait pas dans le train du conseil d'administration, pas plus que dans le train spécial.

— Qu'on le recherche sur-le-champ. Si dans une heure il ne se présente pas je le fais rechercher manu militari.

La nouvelle se répandit dans le milieu administratif de la présidence et ce fut le père de Pilz qui appela, furieux.

— Mon fils me dit que vous remettez en question sa fonction d'adjoint aux Communications. Je vous rappelle que la loi...

— Si j'ai fait une entorse à la loi, déposez une plainte auprès de la commission de surveillance et prenez un avocat spécialisé dans ces affaires, je vous conseille Jeb Interson. Il vous faudra trouver le texte et le soumettre à la CANYST pour savoir s'il est conforme.

— Il s'agit d'une législation interne.

— Pas à ce niveau. La désignation d'un cabinet de président-directeur général doit désormais obéir à certaines règles.

Puis elle se montra plus sèche pour demander les enregistrements qu'elle attendait :

— Votre fils, voyageur Pilz, n'avait pas le droit de les sortir de la présidence. C'est un grave délit mais je veux bien attendre une heure avant de lancer un mandat d'amener.

— Vous ne le feriez pas, s'étouffa le père. Je dispose de plusieurs millions d'actions et...

— Une heure, voyageur Pilz.

Une demi-heure plus tard, c'était Jeb Interson qui demandait une audience. Elle vérifia si dans sa serviette elle avait bien emporté le dossier qu'on lui avait fourni au nom de Floa Sadon.

Toujours aussi sûr de lui, il entra en souriant et en la menaçant de son doigt :

— Trop vite, trop fort, il faudra prendre des gants, ma chère enfant. Les Pilz sont très influents... Une famille tentaculaire qui pourrait bien, à eux tous, regrouper un nombre élevé d'actions. Rien que dans l'assemblée générale ils étaient plus de vingt. Je suis ici pour arranger les affaires...

— La loi, rien que la loi, dit Yeuse sèchement. Pilz se comporte comme s'il avait quelque chose à se reprocher. Je lui ai donné une heure pour me rapporter certains documents et le délai s'achève dans un quart d'heure.

— Écoutez-moi, Yeuse.

— Lady Yeuse, s'il vous plaît... Ou Voyageuse présidente, puisque c'est le titre. Il est tout à fait légalisé par une approbation du conseil d'administration numéro 53 du chapitre XI. Il était tombé en désuétude mais Lady Diana l'a remis en vigueur...

Il plissa ses yeux obliques et sa bouche se froissa en une multitude de rides.

— Vous semblez oublier qui je suis, Yeuse...

Elle se leva :

— Si vous oubliez les convenances, vous n'avez rien à faire ici. Je vous recevrai quand vous montrerez plus de révérence pour ma fonction.

— Non mais, dis donc, espèce d'aventurière à la manque ! Sans moi que serais-tu, hein ? Qui t'a faite présidente ? Qui t'a aidée alors que tu paniquais avec la vieille en train de mourir dans tes bras ? Cette salope qui crevait certainement d'une maladie honteuse...

— Je vous rappelle que tout est enregistré de ce qui se dit dans ce compartiment, dit-elle.

Tranquillement elle ouvrit la serviette, en retira le dossier accusateur. Dans sa fureur l'avocat ne voyait rien, continuait de l'injurier. Elle ouvrit la chemise et se mit à lire à voix normale.

D'abord il poursuivit ses insultes et puis un mot dut le frapper malgré sa colère. Un mot composé : « Chimical Company ». D'un seul coup il se tut et elle continua à lire.

— Cette Compagnie a été constituée sur une Concession limitée au Nord par le 12^e parallèle environ, au Sud par le 20^e. Elle est partagée par le 100^e méridien ouest et la superficie est d'environ soixante-dix mille kilomètres carrés. L'origine de la Concession de la Chimical Company est multiple...

Elle releva la tête :

— Cette Compagnie a été composée par des achats de banque à différents propriétaires. Elle est de création assez récente, une vingtaine d'années. Son but est la recherche scientifique, la fabrication et la vente des médicaments de toute nature et de produits de synthèse pour l'industrie, l'agriculture. Mais ce qu'on ne dit pas c'est que cette Compagnie fabrique aussi des hormones. Des hormones de toute nature, pour l'élevage, les plantes mais aussi les humains... Notamment les fameuses cryo-hormones et thermo-hormones... Dans une déclaration datant de cinq ans, la CANYST a décrété illégale cette fabrication ainsi que le commerce de ces hormones, et a décidé que tout manquement serait sanctionné par l'annulation de la représentation d'une Compagnie qui se livrerait à ce délit. C'est-à-dire que normalement la Chimical ne devrait plus avoir d'existence légale et que n'importe qui pourrait l'attaquer sans être hors la loi. Mais il se trouve que la CANYST manque souvent d'informations pour ne pas dire de clairvoyance. Il est évident qu'elle ne peut être présente partout dans le monde, ce qui laisse un grand avenir à bon nombre d'abus. Évidemment si le principal actionnaire de cette Compagnie habitait sur place, la CANYST serait désarmée... Mais si par hasard cet actionnaire se trouvait dans une major Compagnie, et même, qui sait, dans la Panaméricaine, n'importe qui serait habilité à se saisir de lui pour le remettre à l'autorité de la CANYST.

Jeb Interson, sans même la regarder, avait fait demi-tour et sortait du compartiment-bureau.

Un quart d'heure plus tard, avec quelques minutes de retard, le

filz Pilz se présentait humblement devant Lady Yeuse. Dans chaque main il tenait la poignée d'un coffret métallique qu'il déposa avec précaution sur le bureau.

— Lady Yeuse, je vous présente mes excuses... Je me suis stupidement conduit aujourd'hui, mais le contenu de ces enregistrements m'inquiétait. Mon père et Jeb Interson m'ont fait comprendre que je n'avais rien à craindre de vous, et que mon attitude était complètement irresponsable.

— En un quart d'heure ? Ils ont battu tous les records. Convaincre quelqu'un en un temps aussi bref... Mais l'essentiel est que vous soyez là... Merci. Vous pouvez rejoindre votre poste, il est possible que j'aie besoin de vos éclaircissements.

Stupéfait, il n'osait croire à sa chance :

— Vous voulez dire, Lady Yeuse, que je peux continuer à occuper mes fonctions d'adjoint aux Communications médiatiques ?

— Mais ai-je dit le contraire ?

Il sortit du bureau à reculons en s'inclinant deux fois. Elle n'était pas certaine d'avoir définitivement maté ses ennemis, mais la satisfaction provisoire qu'elle éprouvait suffisait pour l'instant à son bonheur. Le plus coriace serait Jeb Interson. Il allait chercher comment prendre sa revanche, et peut-être devrait-elle le traduire devant la cour de Justice de la CANYST sans trop attendre.

— Bon, voyons ces enregistrements maintenant. Pourvu qu'ils me donnent quelques indications sur l'endroit où Lady Diana se retirait pour se relaxer.

CHAPITRE XXVI

Dès son arrivée à New York Station, Farnelle s'était bien gardée de succomber aux mille tentations de cette station luxueuse. Elle n'avait jamais rien vu de tel et, au bout de huit jours, n'était pas encore rassasiée du spectacle des grands quais, des trains-magasins et des trains administratifs. Elle avait vu l'enclave de la CANYST, puis aperçu le train de la présidence du conseil d'administration. On lui avait dit que la nouvelle P.D.G. était en voyage dans le Nord où elle visitait le Tunnel. Les informations télévisées la montraient d'ailleurs dans ce tronçon du Big Tub et Farnelle, jalouse, avait constaté qu'elle était encore plus belle que sur les images de la salle des écrans dans la pyramide.

Bien que richement pourvue de dollars, elle avait choisi un traintel moyen, mais son compartiment spacieux avec salle de bains l'éblouissait encore. Elle appréciait cette existence, ne regrettait pas le jour où deux Roux vagabonds s'étaient pointés du côté de Cargo *Princess*. Dire qu'elle avait vécu dans cet ancien navire coincé dans la banquise, à moitié crevé, menaçant chaque jour de s'enfoncer dans l'océan, et que maintenant elle se pavanait en combinaison très chic sur les quais de cette station connue du monde entier.

Mais au bout de huit jours elle réussit à se fabriquer quelques remords. Elle déjeunait dans un restaurant merveilleux en compagnie de gens élégants et très bizarres, lorsqu'elle entendit parler du retour de Yeuse dans la station.

— Il paraît qu'elle met son cabinet au pli. Le fils Pilz a failli perdre son poste... Cadior a dû se rendre dans la Province Antarctique malgré la sauvagerie de cet endroit... Il paraît qu'en ce moment c'est la nuit perpétuelle là-bas...

— Avez-vous entendu dire qu'il y aurait eu une révolte dans un

train-bagne ? demanda une jeune femme aux cheveux rouges.

— Chut, pas si haut... C'est un secret de la présidence.

— Vous imaginez Cadior en train de mater les rebelles ?

Il y eut des gloussements et Farnelle regarda la table voisine où six personnes discutaient sans trop se gêner, sans même faire attention à leurs voisins.

— Lady Yeuse ne donnera donc pas de réception ? Ça manque... Lady Diana était tellement ennuyeuse ces dernières années... Jamais une réception vraiment épatante...

— La nouvelle est discrète, dit-on... Moi je pense qu'elle est timide et a fort à faire pour imposer sa loi... Quelle idée d'exiger la mise en suspicion !

— Ça lui a permis d'être élue.

Farnelle se demandait comment être reçue par la jeune présidente. On ne la laisserait même pas pénétrer jusqu'aux bureaux de renseignements, estimait-elle. Lien Rag lui avait remis plusieurs phrases qui, affirmait-il, évoquaient des souvenirs communs à Yeuse et à lui. Mais qu'en faire ? Écrire ? Sa lettre serait décachetée par les services du courrier et, sinon détruite, mais peut-être utilisée contre Yeuse. Lien Rag lui avait recommandé d'agir avec la plus extrême prudence.

Depuis qu'elle avait été contactée par les Aiguilleurs, elle éprouvait le sentiment d'être surveillée, suivie dans les quais. À son traintel on devait également la tenir à l'œil et il lui fallait donner le change, commencer à prospecter pour créer sa propre entreprise. Elle dut faire un effort mental pour reconnaître que cette création ne serait jamais effective. Dommage, elle serait bien restée dans cette station quelque temps.

Un soir elle appela la présidence et lorsqu'elle obtint la conciergerie demanda comment on pouvait obtenir un rendez-vous avec Lady Yeuse.

— Présentez une demande, lui répondit-on. Il y a des audiences privées une fois par mois. Vous trouverez les imprimés dans les trains administratifs.

— Est-ce long comme délai ?

— Lady Yeuse ne peut recevoir que quelques personnes chaque fois. Il faut compter entre six mois et un an.

Elle remercia. Ce n'était pas exactement ce qu'elle devait faire.

Les Aiguilleurs devaient surveiller chacun de ses faits et gestes et pour téléphoner elle avait dû ruser. Il fallait trouver autre chose.

Le lendemain elle alla s'inquiéter d'obtenir une licence pour l'importation des bananes sous toutes leurs formes. Elle expliqua que le chargé d'affaires panaméricain à Niger Station pouvait répondre d'elle. On lui fit remplir plusieurs questionnaires et, lorsqu'on lui demanda quelles garanties elle pouvait présenter, elle exhiba ses bordereaux d'actions.

— Pourquoi ne le disiez-vous pas ? Avec quinze mille actions vous êtes prioritaire. Votre demande sera examinée dans un circuit plus court.

Cette précision dut la préoccuper dans son sommeil car le lendemain elle rappela la présidence, en précisant qu'elle était propriétaire de quinze mille actions. Elle désirait en faire don à Lady Yeuse. Cette proposition parut si extravagante qu'on la promena de service en service, avant de lui demander de se présenter dans deux jours à dix heures du matin pour qu'on examine son cas.

CHAPITRE XXVII

Tout l'équipage put constater que Quinsey avait seulement fait illusion en acceptant le commandement du dirigeable, car ce fut Luidin qui réagit le plus vite. Il se précipita vers le filtre d'hélium des ballasts arrière et les ballonnets à demi gonflés reçurent le gaz, et l'appareil cessa de tomber. Il avait même failli basculer dans le sens de la longueur à cause des ballasts avant trop gonflés.

— On nous a tiré dessus, dit le gabier. Un missile qui a percé l'enveloppe puis le ballast.

Il était trop tard pour savoir d'où venait le coup, le dirigeable fonçant vers le Sud. Un destroyer avait dû le repérer, ajuster un lance-missiles pour tenter de l'abattre. Quinsey, accablé par l'initiative judicieuse de Luidin, fut assez intelligent pour renoncer au commandement de l'appareil et Luidin, sans rancune, reprit la barre.

Deux gabiers montèrent vérifier les dégâts et essayer de les réparer.

— Nous allons bientôt survoler le réseau où le train-bagne est bloqué, dit Liensun. Vous me treuillerez.

— C'est de la folie, dit Luidin.

— Nous vous rejoindrons plus tard.

Le commandant de bord regarda autour de lui avec inquiétude.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir les maîtriser en votre absence.

— Il le faudra. Je vais prendre avec moi les types les plus dangereux, Quinsey et Kwar.

Ils chuchotaient. Luidin dit que dans ces conditions ce serait plus facile pour lui.

— Le point fixe sera difficile à réaliser dans cette tempête. Nous allons essayer de nous placer face au vent et d'envoyer plusieurs

harpons en nous soutenant avec le moteur. Vous risquez de vous écraser sur la banquise. Mieux vaudrait vous treuiller plus au nord et que vous trouviez un véhicule pour revenir vers le train-bagne.

— Nous allons les avertir par radio.

Quinsey et Kwar parurent effrayés par la proposition de Liensun.

— Vous n’y songez pas ? Les vents sont terribles. Nous allons être balayés, plaqués contre la coque et nos filins s’embrouilleront.

— Il faut essayer. Nous accrocherons les câbles des harpons avec des mousquetons.

Le dirigeable n’essaya pas de se placer face au vent quand il fut approximativement au-dessus du train. Il se contenta de faire tourner ses hélices à l’envers, mais c’était encore insuffisant malgré la pleine puissance du moteur. Ce fut à partir du moment où le troisième harpon réussit à s’enfoncer dans la glace que l’appareil cessa de reculer.

— Nous sommes au moins à vingt kilomètres du train ! hurla Quinsey.

— Non, à cinq. Nous descendons, nous creusons un abri et nous attendons la fin de la tempête.

— Où nous donnons-nous rendez-vous ? demanda Luidin.

— Sur ce réseau mais peut-être plus au nord. Laissez-vous porter par les vents, puis, dès que possible, refaites les pleins et essayez de nous retrouver. Je ne peux pas vous dire autre chose.

Le premier il se risqua hors du sas, son mousqueton passé dans le câble d’un harpon. Le dirigeable encaissait des à-coups tels que Luidin dut lâcher de l’hélium pour donner du mou. À l’oblique, Liensun glissa rapidement vers la banquise, dans l’obscurité car les projecteurs balançaient leur lumière au hasard à cause des mouvements désordonnés du dirigeable. Il ne vit pas venir le sol et ressentit une grande douleur quand il atterrit.

Presque inconscient, il réalisait que les deux autres allaient lui tomber dessus par le même chemin, et il eut le réflexe d’allumer sa torche accrochée à son épaule. Ils se méfieraient, eux.

Il se traîna à l’écart et se demanda s’il ne s’était pas rompu la colonne vertébrale. Dans un effort intense il s’obligea à vérifier l’état de son corps, finit par comprendre que c’était un tassement des vertèbres.

Dans quelques heures il serait en état de bouger, mais pour l'instant il devrait observer une immobilité presque totale.

— Qu'avez-vous ? hurla Quinsey dans l'appareil auditif de la cagoule.

Il le lui dit et les deux hommes le tirèrent avec précaution loin des harpons. De là-haut on allait déclencher les charges explosives qui les libéreraient de la glace et mieux valait s'éloigner suffisamment.

Les trois explosions furent presque regroupées en une seule. Dans une sorte de soupir énorme, qu'ils entendirent malgré la tempête, la grosse masse du dirigeable s'enfuit.

Quinsey et Kwar creusèrent l'abri, utilisèrent les blocs de glace pour faire un igloo au-dessus, et les trois hommes s'y blottirent. Quinsey déclencha le chauffage portatif, basé sur la réaction d'un gel et, bientôt, l'atmosphère fut assez agréable pour qu'ils retirent leur cagoule.

— Vous croyez que vous pourrez marcher ?

— Demain, tout ira bien. Ne vous inquiétez pas.

Mais dans la nuit la douleur le réveilla et une nouvelle fois sa pensée alla jusqu'au siège de la souffrance et découvrit qu'il s'agissait d'une hernie discale entre la quatrième et la cinquième lombaire. Le noyau gélatineux avait été fortement déplacé vers l'arrière. Il aurait fallu des anti-inflammatoires, du repos et éventuellement une sorte de rééducation prudente, mais dans l'état actuel de ce disque, il en avait pour plusieurs jours à souffrir. Tout ce qu'il put faire ce fut de puiser dans une glande de l'endomorphine qui apaisa son mal et lui permit de dormir. C'était Jdrien qui dans les Échafaudages lui avait appris à utiliser ce moyen.

Lorsqu'il se réveilla il dut révéler aux autres qu'il ne pourrait marcher.

— Allez au train-bagne, revenez avec des gens qui me porteront ou me traîneront, laissez-moi de quoi boire et manger.

— On peut vous tirer sur nos sacs, dit Kwar.

— Mieux vaudrait un traîneau, même bricolé. Ne vous inquiétez pas. Situez quand même l'igloo car dans cette immensité vous risquez de ne jamais me retrouver. Je pense que le réseau est à l'Est, à moins de deux kilomètres. Vous n'aurez qu'à le suivre pour remonter jusqu'au train.

Ils hésitaient vraiment et Liensun, explorant discrètement leur pensée, n'y trouva aucun mobile malsain. Ces hommes-là pouvaient se montrer hostiles, désagréables, mais dans les coups durs ils se révélaient bons compagnons.

— On reviendra vite.

— J'y compte bien.

Une fois seul il attendit de ne plus pouvoir supporter la douleur pour s'auto-injecter l'endomorphine, la faisant rapidement circuler dans le système sanguin pour qu'elle atteigne plus vite la colonne vertébrale.

Il reposa deux heures de la sorte mais sursauta sans savoir pourquoi, ce qui réveilla une douleur si violente qu'il gémit, s'en voulut.

Alors il pensa à son frère Jdrien, tel qu'il gisait sur le protoplasma de l'amibe géante quand il l'avait secouru. Il refit en pensée tous ces gestes précis qu'il avait utilisés pour le tirer de là et ce souvenir le calma, lui donna de l'espoir. Il essaya même d'appeler Jdrien à son secours mais la distance était énorme, les ondes mentales détournées par des parasites nombreux. Il avait parfois réussi des relations à des milliers de kilomètres, mais dans d'excellentes conditions physiques. L'hernie discale absorbait une grosse partie de son potentiel psychique et l'handicapait.

Il y avait quatre heures que ses compagnons étaient allés chercher du secours, et c'était le délai maximum qu'il avait estimé. Ou alors ils avaient pris pied beaucoup plus loin du train-bagne qu'il ne l'avait tout d'abord cru.

Avec des gestes très lents il se prépara un peu de café instantané et le but bouillant. Le chauffage portatif n'en avait plus pour longtemps, et il devrait fermer étroitement sa combinaison. Celle-ci possédait un chauffage autonome sur pile d'une durée de douze heures, à condition de se contenter d'un minima, c'est-à-dire de cinq degrés. Dans son état pathologique, il estimait que c'était insuffisant, mais il aviserait plus tard.

Il usa ses dernières forces à rechercher l'esprit de Kwar, choisissant cet homme parce qu'il était plus perméable aux relations télépathiques.

CHAPITRE XXVIII

Depuis quelques jours, Jdrien allait et venait dans l'hôpital, et le président Kid venait discuter chaque soir avec lui, lui parlait des affaires de la Compagnie et du monde.

— Oui, Lady Diana a laissé ses actions à Yeuse qui a été élue présidente de la Panaméricaine. C'est assez extraordinaire, illogique même, et j'aimerais rencontrer Yeuse pour qu'elle m'explique la raison de cet héritage.

— Ne viendra-t-elle pas ?

— Oh, pas tout de suite certainement, car ses détracteurs l'accusent déjà d'être prête à vendre la Panaméricaine à la Compagnie de la Banquise, du moins d'en détacher l'Antarctique pour nous le donner... Elle devra attendre, avant de me rencontrer, que les esprits ne soient plus échauffés...

Jdrien essayait d'imaginer la jeune femme en présidente d'un tel empire mais n'y parvenait pas.

— Il ne me reste plus qu'à faire, moi aussi, donation à quelqu'un d'inattendu. Liensun, tiens, ton frère qui t'a sauvé la vie. Ce serait cocasse, non, qu'un Rénovateur devienne président de la Banquise...

— A-t-on de ses nouvelles ?

— Il a attaqué un train-bagne en Antarctique et c'est très ennuyeux pour moi si jamais on découvre qu'il a utilisé la branche Sud 85 du Viaduc pour base de départ.

— Qu'y avait-il donc dans ce train-bagne ?

— Des Rénovateurs... C'est du moins ce que mes agents secrets m'ont communiqué. Et même un savant très important... Un astrophysicien dont ils n'ont pas pu découvrir le nom. Liensun ne perd donc pas l'espoir de parvenir à ses fins, c'est-à-dire de faire briller le Soleil, même si une catastrophe épouvantable devait

s'ensuivre ?

Jdrien restait silencieux. Son demi-frère l'avait sauvé sans préméditer les suites, sans attendre de récompense, de reconnaissance. C'était un être étrange qui se chercherait tout au long de sa vie, tout en cédant à des sentiments très nobles et à d'autres qui l'étaient moins.

— Il t'a sauvé mais m'a roulé.

— Que fait Jelly ?

— Elle remonte vers le Nord et le maréchal Sofi se fait très attentionné avec moi... Ce n'est plus sa superbe d'autrefois, quand Jelly nous dévorait peu à peu. Il va retourner certainement en Sibérienne car la Convention du Moratoire traverse une crise terrible. Il prendra le pouvoir et nul ne peut dire ce qui s'ensuivra.

Jdrien laissait son esprit errer. Avec plus de forces et de volonté, il aurait peut-être pu accrocher celui de Yeuse, l'interroger malgré la distance. Il savait que sa puissance mentale dépassait largement les possibilités de son demi-frère Liensun par exemple. Déjà dans le passé il avait réussi à rentrer en contact avec Yeuse, du temps où elle représentait la Compagnie de la Banquise en Transeuropéenne.

Sa pensée déborda même sur le cerveau du Kid qui sans raison se mit à parler de Floa Sadon :

— Elle a rencontré Yeuse et va m'envoyer un autre ambassadeur. Je crois qu'elle désirerait venir visiter la Compagnie et me séduire. Elle a besoin d'huile et de nourriture.

— Comment le savez-vous ?

— Yeuse m'a fait parvenir par des moyens détournés un message.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Oh, je la recevrai et je lui fournirai de l'huile et de la nourriture. Nous commençons à avoir quelques surplus grâce à l'élevage systématique des morses et des manchots qui compensent la raréfaction des baleines. Il faut dire que je n'aime pas qu'on chasse ces animaux.

— À cause de la petite Rewa qui vous appelle Doj ?

Le Kid détourna la tête. Quand on lui parlait de l'enfant-Jonas qu'il avait recueillie durant quelque temps, il était toujours très ému, ne pouvait décidément pas l'oublier.

— Voilà une héritière, plaisanta Jdrien.

— Non. Elle s'ennuierait trop loin de ses baleines et des Hommes-Jonas... Et puis je ne songe pas à me retirer, je n'ai pas mené la vie de Lady Diana et je ne suis pas usé comme elle, encore que ma difformité soit un handicap, notamment au point de vue respiratoire. Je n'ai qu'une très faible capacité pulmonaire.

Jdrien soudain n'écoutait plus, pâissait. Vsin, qui assistait à l'entretien depuis le compartiment réfrigéré en fut bien consciente, et se demanda si elle ne devait pas appeler les médecins.

— J'espère que Jelly libérera assez d'espace pour nous permettre de rejoindre un jour le Réseau des Disparus. Ce sera grâce à toi et les médias s'en sont largement fait l'écho.

Il se rendit compte du changement physique de Jdrien et s'alarma :

— Que se passe-t-il ?

— Un instant j'ai cru rencontrer la pensée de mon père quelque part vers l'Ouest... Oui, c'était bien Lien Rag, et en même temps ce n'était pas lui.

CHAPITRE XXIX

Ce fut Pilz, l'adjoint, qui reçut Farnelle au sujet des quinze mille actions que celle-ci voulait remettre à la présidente.

Le garçon n'en avait pas cru le document que lui avait transmis le secrétariat et il se méfiait, pensait que cette femme cachait une intention malveillante au sujet de la présidente. Depuis que Yeuse l'avait maintenu à son poste, il faisait du zèle et ne voulait pas qu'on puisse lui faire d'autres reproches.

— Voyageuse Farnelle ? Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle regarda ce beau garçon avec timidité et obéit.

En prévision de cette rencontre elle s'était faite belle.

La veille, coiffeur, institut de beauté, puis folle tournée dans les boutiques. Le résultat n'était pas trop mal mais Pilz ne s'en rendait même pas compte.

— Vous venez de Cargo *Princess*... Pouvez-vous me dire ce qu'est cet endroit ?

— Un cargo coincé dans la banquise depuis des siècles, dont mon mari et moi sommes devenus propriétaires et que nous avons exploité.

— Votre mari n'est plus vivant ?

— Non. Ça fait un bout de temps.

— D'où vous viennent ces quinze mille actions ?

C'était quand même un joli magot. Des milliers de gens auraient souhaité en avoir autant dans la Compagnie. On pouvait vivre tranquillement, peut-être pas fastueusement, avec les dividendes de ce paquet.

— Un ami autrefois.

— Les dividendes n'ont pas été perçus depuis quinze ans... cela représente... Hum, voyons... Oui, deux fois le capital... Environ,

puisque le revenu est environ de quatorze pour cent en moyenne... Enfin pour certaines années c'est plus, mais depuis quatre ans c'est moins, beaucoup moins... Et vous voulez faire ce don précieux à notre présidente.

— Comme indiqué sur le papier, fit-elle avec encore une grande patience.

— Vous avez une raison précise ?

— Non. J'admire Lady Yeuse tout simplement.

Pour Pilz c'était insuffisant. Il désirait toujours la patronne mais n'osait plus se vanter qu'un jour il se la ferait.

— Vraiment, vous l'admirez ?... Vous attendez peut-être quelque chose d'elle ?

— Non ; j'ai ce qu'il me faut pour l'instant... Je vais créer une société d'importation de bananes sous toutes ses formes, y compris en jus et en poudre... Ça va me rapporter gros, je vois pas ce que la présidente pourrait pour moi.

— Avec ces quinze mille actions vous pouvez vous faire ouvrir bien des portes.

— Ouais, on m'a dit un truc comme ça quand j'ai déposé la demande de ma licence.

— Vous ne regretterez pas ?

— Puisque je suis là.

— Il est possible que la présidente refuse votre don.

— Pourquoi donc ? Le fric c'est toujours bon à prendre et elle aura une voix de plus à l'assemblée générale, pas vrai ?

Pilz savait qu'on avait fouillé cette femme, qu'on l'avait soumise à des tas d'examens depuis la spectrographie jusqu'à l'auragraphe sans résultats. Une folle ? Une illuminée ?

— Je la verrai quand, Lady Yeuse ?

Pilz leva ses beaux yeux frangés de cils très longs vers le plafond :

— Il faut que j'examine votre dossier, que je réfléchisse. La présidente est très occupée.

— J' m'en doute... Mais vaudrait mieux activer car moi j'ai du boulot. Ça serait malheureux que mon geste soit traité de façon à me décourager... Si ça devait être le cas je vais porter mes actions à un journal, une radio, une télé et en échange de mon paquet j'expliquerai que la présidente n'en a pas voulu.

Pilz rougit et alors qu'autrefois il l'aurait pris de haut, cette fois il regarda autour de lui avec crainte, faillit même ouvrir la porte pour voir si personne n'écoutait.

Il sourit avec beaucoup d'affabilité :

— C'est juste une vérification, vous comprenez... Vous pourriez vouloir tuer notre présidente.

— Avec quoi, mon regard ?

— Je sais qu'on vous a déjà pas mal ennuyée... Bien... Bien... On va faire le maximum pour la semaine prochaine, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas demain ?

— Demain ? Mais demain Lady Yeuse est très occupée... Très... Son calendrier...

— Ça ne durera pas longtemps... Juste cinq minutes. Je lui dis : « Voilà pour vous, Présidente... »

— Voyageuse présidente.

— D'accord... « Voilà pour vous, Voyageuse présidente, et faites-en bon usage. Au revoir. »

— Évidemment, dans ce cas..., soupira Pilz. Je vais essayer de vous caser quelque part.

CHAPITRE XXX

Ce ne fut que le lendemain que des bagnards guidés par Kwar retrouvèrent l'igloo de Liensun. Ce dernier était très faible mais conscient. On dut démolir l'abri de glace pour le retirer et l'installer sur un traîneau improvisé.

— Quinsey était hors de course, lui dit Kwar. Nous avons eu du mal à retrouver le réseau et, ensuite, le train qui se situe à une dizaine de kilomètres. Dans cette nuit constante c'est très dur.

Parmi les sauveteurs se trouvait un médecin emprisonné pour ses opinions politiques. Tout en faisant une piqûre à Liensun, il lui expliqua qu'il avait eu le tort de trop s'intéresser aux maladies ferroviaires.

— J'ai démontré que ce système social était nuisible à la santé de l'homme, à son épanouissement physique. Les mouvements perpétuels, surtout chez les travailleurs des trains-usines, provoquent de graves traumatismes psychiques mais aussi corporels, avec des déplacements d'organes, des accélérations cardiaques nuisibles... On a fini par me traiter de Rénovateur et j'ai été condamné à vingt ans de bagne...

Le vent s'était calmé et la petite troupe rejoignit très vite le réseau.

— Nous en avons pour trois heures au moins, dit Kwar.

— Vous n'avez pas l'air fatigué, remarqua Liensun allongé sur son traîneau.

— Je me suis plus ménagé que Quinsey qui démoralise très vite. Et puis une fois dans le train j'ai pu dormir et manger tandis que lui était inconscient.

Le garçon apprit que la réparation de la chaudière serait assez longue, et que pour le chauffage on utilisait les chaudières annexes.

— Tant que la tempête durait on pouvait se sentir en sécurité, mais depuis cette nuit, enfin façon de parler, les radars signalent des mouvements de blindés à la frontière... Il est possible que les F.F.I. interviennent aussi. Peut-être sont-ils bloqués par des congères.

— Le dirigeable reviendra, dit Liensun, puisque le vent est quasiment nul.

Malgré tout le traîneau rudimentaire encaissait les secousses de l'inégalité de la banquise et il devait mordre ses lèvres pour ne pas gémir. Le docteur lui avait fait une piqûre pour calmer la douleur et lui avait fait prendre des anti-inflammatoires.

— Nous avons des kinésithérapeutes dans le train. C'est même obligatoire pour empêcher les détenus de s'ankyloser durant les interminables rondes sur le Cercle Polaire. Vous rendez-vous compte qu'il y a des mois que notre train ne s'est pas arrêté ? Juste pour débayer les congères... Quand les gars sortent avec pioches et pelles, ils titubent, habitués aux mouvements du convoi... Autrefois même les marins ne restaient jamais aussi longtemps à bord de leurs bateaux. La moitié des bagnards deviennent vite grabataires...

— Charlster ?

Le docteur ne parut pas entendre et Liensun renouvela sa question d'une voix plus forte. L'homme plaça un doigt sur sa bouche.

— Voilà le train dans le lointain, dit l'un des sauveteurs. Ils ont allumé un petit fanal.

— Compte encore une heure de marche, mon gros.

De son traîneau Liensun fixait ce point lumineux avec intensité, essayait d'oublier sa douleur. Dans une heure il serait au chaud, mieux installé, mais se demandait si son mal n'était pas plus grave qu'il ne pensait. Le docteur n'avait pu l'ausculter vraiment à cause du froid. Il le ferait avec plus de précision quand il serait allongé dans son cabinet d'auscultation.

Plus personne ne parlait. L'effort devenait trop rude pour des hommes qui n'avaient plus l'habitude de marcher. D'ailleurs, à part les Roux et quelques aventuriers, personne ne marchait vraiment dans le monde actuel. Ces gens-là pour le sauver avaient effectué un aller et retour de vingt-cinq à trente kilomètres. Il avait fallu que le docteur leur donne des anabolisants qu'il avait trouvés dans la

pharmacie réservée au personnel de surveillance.

Liensun se demandait s'ils auraient la force de terminer les derniers mètres du parcours, surtout Kwar qui traînait à l'arrière.

Par chance une équipe de relais avait été envoyée par Chamalsachi qui dirigeait désormais la vie du train-bagne. Même le médecin fut installé sur un traîneau bricolé, et une demi-heure plus tard Liensun était transporté avec précaution dans le compartiment médical. Un autre médecin intervint pour l'examiner attentivement. Il ne dit rien, lui fit une piqûre sédatrice.

Quand il se réveilla c'était le premier médecin, Eloa, qui se trouvait à son chevet :

— Il va falloir opérer... Mon confrère et moi sommes d'accord sur ce point.

Chamalsachi lui rendit visite. Quinsey et Kwar étaient dans les entrailles de la locomotive pour réparer la chaudière.

— Ce sont des techniciens, précisa Liensun. Il n'y en avait pas dans ce train ?

— Ils sont morts... Et ceux qui étaient emprisonnés sont cloués au lit depuis des années... Enfin dans les couchettes...

— Je sais, le docteur Eloa m'a expliqué.

Chamalsachi lui demanda quelles étaient ses intentions à leur sujet.

— Nous avons quitté la Panaméricaine mais nous devenons des hommes traqués. Ils vont tous se mobiliser pour nous avoir et votre dirigeable sera très vite impuissant contre eux. Vous finirez par nous abandonner.

— Il y a quantité de Compagnies où vous seriez acceptés. Celles qui ne sont pas très regardantes sur le passé des nouveaux venus.

— Nous avons voté et nous serions tous d'accord pour rejoindre une colonie de Rénovateurs. On dit qu'il y en a une dans la banquise nord-Pacifique.

— Elle n'existe plus. Les survivants se trouvent plus à l'Ouest, tout juste tolérés par les prêtres d'une Compagnie. Vous n'auriez aucune chance de vous faire accepter.

— Nous ne pouvons pas devenir d'éternels errants...

— Il faudrait vous disperser par petits groupes, vous fondre dans l'incognito.

— Justement nous voulons rester ensemble, constituer une

colonie. Sinon ils nous retrouveront, même si ça leur prend des années, nous liquideront les uns après les autres. Les Aiguilleurs ne pardonnent jamais, n'oublient jamais.

Au départ le but de Liensun c'était d'attaquer le train-bagne et d'enlever Charlster. Il n'avait jamais imaginé une révolte des bagnards, et surtout pas qu'une organisation clandestine se substituerait aussi vite aux gardiens pour prendre la direction du train.

— Vous devriez le laisser, maintenant, Chamalsachi, dit le docteur Eloa. Il faut que je le prépare pour l'opération. Celle-ci doit être faite au plus vite.

— D'accord, dit l'Inca. Nous reprendrons cette conversation plus tard.

Dès qu'ils furent seuls, l'autre docteur ne devant arriver que plus tard après avoir fait la tournée des malades, Eloa se pencha vers Liensun :

— Chamal se méfie de vous... Il a pris le pouvoir sans avoir l'assentiment général des convicts... Et surtout pas des Rénovateurs... Son rêve est de créer une sorte de petit royaume dont il serait le maître.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il a parlé sous anesthésie. J'ai dû l'opérer pour un abcès dentaire et il a parlé... Lui ce qu'il voulait c'était s'emparer du train et le diriger vers la Patagonie, retourner dans les montagnes par des réseaux connus de lui seul, et instaurer une théocratie avec le Soleil comme dieu. Ce n'est qu'un mystique et il déteste Charlster.

— Pourquoi m'avez-vous fait signe de me taire à son sujet ?

— Plus tard... Vous pourriez parler une fois endormi. On attend le retour de mon confrère pour commencer.

— Vous croyez que je m'en sortirai ?

— Je ne peux rien vous promettre pour l'instant.

CHAPITRE XXXI

L'opération fut une réussite, lui dirent les deux médecins, et il dut les croire sur parole. Lorsqu'il se réveilla le S.P. 34 roulait lentement vers le Sud et on lui dit que le dirigeable le précédait pour prévenir les accidents de parcours et les pièges.

Quinsey vint le soir l'un des premiers.

— Faute de matériel, on a fait une réparation provisoire avec une résine haute température, mais ça risque de ne pas tenir longtemps... On va rester longtemps dans ce convoi ?

— Je l'ignore. Pourquoi ?

— C'est bizarre comme ambiance. Les bagnards sont partagés en plusieurs camps... Vous savez, les Rénos scientifiques ne sont pas d'accord avec le chef Chamal chose...

Liensun retint un sourire en pensant que Quinsey avait failli organiser une révolte à bord du dirigeable, et que maintenant il s'indignait de découvrir la tension aiguë qui régnait dans le convoi pénitentiaire.

— Ça risque de tourner mal. C'est Chamal qui détient toutes les armes.

— Et la vie quotidienne ?

— Entassement et restrictions. Même pas mille calories à bouffer et la chaleur réduite, sauf ici dans le compartiment médical...

— Avez-vous pu approcher Charlster ?

— Non. On a fourré plusieurs gars dans sa cellule et avec l'entassement dans les couloirs j'ai déjà eu un mal fou à parvenir jusqu'ici.

— Avez-vous pu entrer en communication avec le dirigeable ?

Quinsey secoua encore la tête et se pencha plus près de son

oreille :

— Non. Impossible d'accéder à la radio et j'ai l'impression que l'entourage de Chamal n'y tient pas... Vous savez, c'est facile dans cette cohue de vous empêcher d'accéder à tel ou tel endroit. Ou alors il faudrait se battre et ce n'est pas le moment. Tout ce que je sais c'est que le dirigeable a repéré une grosse cassure du réseau à deux heures de route. Nous allons être bloqués. Si les Panaméricains nous poursuivent, ça fera de gros dégâts... Sur ce réseau ils peuvent engager des unités moyennes.

Plus tard les deux docteurs vinrent examiner la plaie et estimèrent qu'elle était saine.

— On vous fera lever bientôt pour faire quelques pas... Mais pas question de quitter le compartiment. Dehors c'est la cohue. Nous avons de plus en plus de malades et nous allons devoir nous arrêter pour enterrer nos morts.

— Vos morts ? Mais lorsque la chaudière était en réparation n'auriez-vous pas dû le faire ?

— Nous l'avons fait, mais il y en a d'autres. Une bagarre. Des Rénos scientifiques ont été battus à mort... Je vous conseille de ne pas bouger, dit Eloa.

L'autre docteur approuvait, même s'il se montrait plus distant avec Liensun.

— Chamalsachi va essayer de vous soutirer de l'argent et du ravitaillement en échange de Charlster.

— Charlster est fou. Il n'a plus aucune utilité pour nous, dit sèchement Liensun. Cela peut paraître cynique, mais c'est ainsi. J'ai réfléchi, je ne veux pas compromettre la sécurité du dirigeable pour un personnage retombé en enfance.

Il essaya de dormir, mais la rumeur intérieure du train venait battre contre sa porte avec de plus en plus de force, couvrant même le bruit de la machine qui s'immobilisa comme prévu deux heures plus tard.

Liensun eut l'impression d'être abandonné, car le docteur Eloa ne reparut que bien plus tard. Il portait une plaie à l'arcade sourcilière et son confrère dut lui poser un pansement spécial.

— Les hommes deviennent agités... On sait que nous n'avons plus guère d'huile, que le réseau est coupé, que les réserves de nourriture sont maigres... C'est en essayant de secourir des blessés

que je me suis fait cogner... La promiscuité, déjà insupportable quand le train-bagne était au complet, devient périlleuse... Je crains le pire.

— Il n'y a qu'à écouter, dit Liensun.

Ce n'était plus une rumeur mais un vacarme plein de violence qui faisait trembler la cloison. Quinsey ramena Kwar sur son épaule.

— On a voulu l'étrangler... Chamalsachi n'est plus maître de la situation, et l'on craint que ses hommes ne se mettent à tirer dans le tas.

Désormais dans le compartiment médical ils furent coupés du reste du train. Le vacarme devint un ouragan de hurlements, d'insultes, de jurons, avec le bruit des bagarres et finalement des rafales d'armes automatiques.

Ceci dura une demi-heure et quand on cessa de tirer un silence de mort retomba sur le wagon. Même le halètement de la locomotive n'était plus audible. Quinsey entrebâilla la porte et la referma aussitôt, le visage blême.

— Il n'y a que des cadavres dans le couloir.

Les deux médecins se précipitèrent et plus tard Eloa revint chercher des pansements.

— Ils ont tiré aussi dans les compartiments sur les grabataires. Il n'y a que quelques survivants, et encore...

Quinsey les suivit tandis que Liensun restait allongé avec Kwar dans l'autre couchette. On avait dû enfiler dans la gorge de ce dernier un tube spécial pour lui permettre de respirer malgré son larynx écrasé. Il ne pouvait plus parler mais son regard était celui d'un homme effrayé.

— On s'en tirera, mon vieux, dit Liensun.

Il essaya de se lever mais comprit que ce serait prématuré. Le plus impressionnant était ce silence.

C'était à croire qu'une fraction avait réussi à s'emparer de la locomotive pour noyer le foyer.

Quinsey revint, toujours aussi pâle :

— Ils ont dételé le wagon. Carrément... Ils ne sont pas très loin, puisque la coupure du réseau leur interdit de rouler, mais ils ont rompu l'attelage, la fourniture en chaleur... Nous fonctionnons ici dans ce compartiment médical sur des batteries, mais jusqu'à quand ?

Il dit aussi qu'il y avait bien cent morts dans ce wagon, et que c'était pour avoir plus de nourriture que les mystiques avaient décidé ce massacre.

— Charlster est toujours en vie, dit-il. Il n'est qu'à quelques compartiments d'ici.

— Le dirigeable ?

— Invisible... Luidin a dû aller se ravitailler en huile. D'après mes calculs, c'était le moment.

Il prépara du café pour tout le monde, aida Liensun puis Kwar à boire le leur.

— Je vais vous laisser pour aller sortir les cadavres... Inutile de les garder plus longtemps ici.

Eloa revint se ravitailler en pansements et médicaments.

— L'eau finira par geler. La centrale de fonte de la glace est dans la locomotive. La distribution s'effectue par tuyauterie, avec réservoir incorporé à chaque wagon de deux mille litres environ. La température est déjà tombée à cinq degrés... Couvrez-vous, Liensun...

— Il faut essayer d'attirer l'attention du dirigeable...

Mais Eloa repartait sans répondre, uniquement préoccupé par son devoir. Liensun essaya de dormir mais une appréhension sourde le tenaillait. De plus la respiration de Kwar, avec ce tube plongeant dans sa trachée-artère, était très bruyante, un ronflement qui se terminait par un gargouillis de glaires.

Mais Quinsey revint grelottant, épuisé.

— Cette foutue nuit... Sinon j'aurais disposé les cadavres de façon à attirer l'œil de nos copains en haut... Et nous manquons d'éclairage... Ils ne comprendront jamais que nous ne sommes plus dans le convoi.

— Possible que Chamalsachi revienne nous chercher quand il aura fini de régler ses comptes. Même s'il n'a plus tellement besoin de nous, il lui faudra bien les deux médecins.

Les deux médecins revinrent à bout de forces, ayant fait le maximum. Ils burent du café puis Eloa sortit et revint avec le vieux Charlster.

— Excusez-moi, dit ce dernier, mais quand vous êtes venu j'ai dû continuer à jouer la comédie.

CHAPITRE XXXII

Ce soir-là Farnelle ne rejoignit pas son traintel. Elle prit un omnibus pour une station voisine et loua un compartiment pour huit jours sur un quai populaire, dans un quartier très fréquenté. Il lui avait fallu à plusieurs reprises déjouer la filature dont elle était l'objet et sa visite à la présidence avait dû alerter les Aiguilleurs.

Elle aurait même parié qu'ils savaient tout au sujet de ce don de quinze mille actions. Furieux, ils chercheraient à se venger. Ne répétait-on pas, dans toutes les Compagnies, que les Aiguilleurs ne connaissaient pas le pardon et qu'ils n'oublieraient jamais un affront ?

En sortant de la présidence elle avait visité un train-musée où se déroulait une rétrospective sur la vie d'autrefois, à l'aide d'objets domestiques retirés du Tunnel. C'était dans ce train-musée qu'elle avait essayé de semer ceux qui la filaient, sans être certaine d'y avoir réussi.

La famille qui lui louait ce compartiment possédait un demi-wagon au second étage. Elle avait remarqué l'escalier de secours qui permettait de filer sans passer par l'entrée principale.

Elle disposait d'une minuscule salle de bains et fit couler l'eau de la douche. Puis sans plus attendre elle empoigna son sac et emprunta l'escalier d'incendie.

Elle courut vers les quais de la traction, eut tout juste le temps d'embarquer dans un express à destination de San Diego Station, c'est-à-dire de l'autre côté de l'inlandsis américain, en bordure de la banquise du pacifique.

Depuis plusieurs jours, en prévision de sa visite à Pilz, elle avait retenu un compartiment privé pour ce terminus. Elle ne regardait plus à la dépense, n'avait qu'une envie : rencontrer cette femme Yeuse et retourner au plus vite auprès de ses deux amis ainsi que de

ses gosses, bien sûr.

L'express ne s'arrêtait que tous les cent kilomètres approximativement, et elle attendit minuit pour descendre sur les quais d'une station repérée longtemps à l'avance. Sans chercher à se rendre aux guichets, elle obtint un billet de retour à un distributeur automatique, grâce à la carte magnétique qu'elle avait payée cent dollars. L'appareil débita cinquante-huit dollars et elle eut droit à une couchette de première classe.

Le restaurant-bar était encore ouvert et on lui servit un repas froid d'assez bonne qualité, ainsi qu'une petite flasque de vodka.

Toutes ces manœuvres avaient dû permettre d'écarter les Aiguilleurs de son sillage, mais il suffisait qu'ils connaissent ses intentions pour l'attendre devant la présidence et l'abattre de sang-froid. Ce ne serait pas la première fois qu'ils montreraient une telle audace.

Elle dormit un peu, se réveilla très tôt et alla prendre un petit déjeuner copieux. Lorsqu'elle se souvenait de la nourriture qu'elle absorbait à Cargo *Princess*, elle se demandait comment elle avait pu ingurgiter tant de cochonneries. Ici, avec de l'argent, on trouvait vraiment de quoi satisfaire ses caprices.

Le train qui la ramenait à New York Station avait son terminus à Central, mais elle préféra descendre à Suburbant, une station indépendante reliée à la grande par un immense tunnel transparent. Elle emprunta un tramway.

Elle ne savait pas encore comment pénétrer dans la présidence et l'idée ne lui en vint que lorsque le tram s'engagea dans le tunnel.

Elle pénétra plus tard chez un fleuriste et commanda une immense gerbe. On trouvait des fleurs merveilleuses dans cette station et le marchand lui dit qu'il possédait ses propres serres de culture, qu'il avait acheté très cher des clones de différentes espèces.

Quand elle donna l'adresse, il parut fort surpris et elle dut inventer une histoire.

— Ce voyageur travaille à la présidence et c'est son anniversaire. Je pense que ça lui fera vraiment plaisir, dit-elle.

— Bien... Nous travaillons souvent pour les réceptions de la présidence... Pas autant que nous espérons, mais avec la nouvelle P.D.G. qui est jeune, peut-être que ce sera mieux. Je vais envoyer un commissionnaire.

Farnelle paya et chercha ensuite une cabine téléphonique. Avec sa carte de crédit elle put appeler les services de sécurité de la même présidence, pour leur signaler qu'un bouquet de fleurs très suspect serait apporté d'ici un moment, de prendre toutes les précautions.

Elle guetta depuis un quai voisin l'arrivée de l'employé du fleuriste et le suivit à distance rapprochée.

Lorsqu'une demi-douzaine de policiers ferroviaires lui sautèrent dessus, elle profita de la panique pour reculer vers l'entrée du train administratif. Mais elle fut aussitôt arrêtée et, malgré ses protestations, conduite à la conciergerie pour être fouillée. Lorsqu'elle déclara avoir rendez-vous avec Lady Yeuse on commença de la traiter avec plus de douceur.

Au-dehors, les Aiguilleurs prêts à l'intercepter avaient dû s'enfuir lors de l'incident du bouquet de fleurs, pour éviter tout contrôle d'identité.

Ce fut Pilz qui la prit en charge, l'installa dans son compartiment d'attente.

— Lady Yeuse vous recevra en fin de matinée. J'ai réussi à vous caser mais il ne faudra pas abuser de son temps. Elle est au courant de votre don et vous remerciera. Vous signerez les documents de cession et puis vous prendrez congé. La présidente a un programme chargé.

Elle inclinait la tête d'un air ravi. L'attente commença et elle ne marqua aucune impatience. De temps en temps Pilz venait s'assurer si elle était toujours là. Il devait se méfier d'elle, la trouver bizarre.

Il y avait eu cette fausse alerte au bouquet de fleurs au même moment où elle se présentait. Tout cela le laissait songeur, d'autant plus que les nouvelles de la Province Antarctique étaient mauvaises, son collègue Cadior n'avait pas réussi à mener à bien sa mission, et le train-bagne avait réussi à passer la frontière. Il y avait d'autres effondrements dans le Tunnel, et les cours de la Bourse des valeurs financières étaient à la baisse, ainsi que ceux de la Bourse des matières premières.

Il reçut un appel de la présidente qui voulait lui soumettre le cas d'un directeur de quotidien télématique qui se plaignait d'être persécuté.

— Cette voyageuse Farnelle est là. Vous savez, pour la cession d'actions...

Yeuse soupira.

- Bon, d'accord, envoyez-la-moi... Mais juste cinq minutes.
- Elle est prévenue, je lui ai fait la leçon.

CHAPITRE XXXIII

Liensun croyait faire un mauvais rêve. Il était si épuisé par l'opération, si inquiet des événements que peut-être était-il en train de dormir et d'imaginer que Charlster était sain d'esprit et venait lui rendre visite.

— J'ai joué les fous, disait le vieillard, avec la complicité de Eloa. On devait me faire disparaître... Les Aiguilleurs me trouvaient encore dangereux malgré mon âge et mon incarcération, et puis des bruits circulaient. On disait qu'un commando venu de China Voksal s'apprêtait à me libérer. Eloa m'a aidé à devenir fou en me procurant des euphorisants, des excitants qui me permettaient de tenir le coup depuis des années.

— Des années ? Mais pourquoi parlait-on de China Voksal, alors que je ne m'y suis rendu que bien plus tard... Moins d'un an, en tout cas.

— Je ne sais pas... L'information date de trois ans, enfin la rumeur... J'ai vraiment eu peur d'être liquidé à la suite « d'un accident malencontreux ».

— C'est étrange, murmura Liensun. Il faudra qu'un jour j'élucide ce mystère... J'ai l'impression d'avoir été manipulé plus que d'avoir agi en toute liberté. La libraire ? Les Bertold ? Les bonzes ?

— Vous avez connu Ma Ker, fit Charlster, ému. J'étais amoureux d'elle dans le temps, et je détestais Julius tout en reconnaissant sa valeur...

Ils parlèrent brièvement car la situation devenait difficile. Le froid accélérât son emprise et déjà le thermomètre était en dessous de zéro. L'eau du réservoir allait geler.

Ce fut Quinsey qui, regardant par le hublot, aperçut des silhouettes blanches au-dehors, dans la nuit épaisse.

— Chamalsachi nous envoie ses bonshommes... Vous, vous les intéressez, dit-il à l'adresse des toubibs et de Liensun, mais pas Kwar et moi. On risque d'être abattus.

— Zut, fit le professeur, je vais devoir jouer les gâteaux une fois de plus.

Il s'empara d'un crayon hémostatique et commença de crayonner des formules sur la cloison.

— Elles ne veulent rien dire. Je n'allais quand même pas leur donner de précieuses indications. Pourtant les Aiguilleurs les faisaient relever. Chaque soir un gardien venait les photographier avec soin et j'avais une envie folle de lui éclater de rire au nez.

Le docteur Eloa regarda par le hublot et parut perplexe :

— Il n'y a aucune combinaison isotherme blanche chez les bagnards envoyés au-dehors, comme chez les gardiens. Il serait trop facile de se fondre sur la neige... Elles sont rouges pour la plupart, ou orange.

Quinsey regarda mieux puis sortit dans le couloir, revint, la mine réjouie.

— Ce sont les copains... Luidin a compris la situation...

Les commandos pénétrèrent dans le wagon. Luidin avait insisté toute la journée pour obtenir Liensun à la radio, et comme l'Inca n'avait pu lui donner satisfaction, il avait décidé d'envoyer les commandos. Ceux-ci avaient vite compris que le wagon détaché était occupé par des survivants après avoir vu les dizaines de cadavres que Quinsey avait étendus sur la banquise.

— On va vous treuiller tous, annonça le chef, Founi.

Mais Eloa intervint :

— Il faudra hisser Liensun sur une civière spéciale sinon ça peut compliquer la cicatrisation de la plaie. Il faut aussi le protéger du froid.

Il fallut opérer dans la nuit noire sans projecteurs de crainte que Chamalsachi ne fasse ouvrir le feu.

Quinsey montra alors son autorité en exigeant que Charlster soit évacué le premier. Le savant, très excité à la pensée de voir enfin de près un de ces fameux dirigeables rénos, ne se fit pas prier pour boucler le harnais et se laisser treuiller. Puis ce fut le tour de Kwar, de Quinsey et de deux survivants de la tuerie. Les docteurs déclarèrent qu'ils attendraient que le garçon soit là-haut pour

monter à leur tour. Ils avaient étendu Liensun sur une civière spéciale, gonflable, l'avaient recouvert de couverture alu sur tout le corps. Le treuillage proprement dit ne demandait que quelques secondes, vingt exactement, mais les préparatifs furent assez longs. Il perdit même connaissance.

Il se retrouva dans la passerelle, solidement arrimé.

Luidin lui souriait :

— On se doutait que quelque chose n'allait pas comme prévu...

Il va falloir filer car on annonce une tempête du Sud-Est qui nous emporterait trop loin si nous l'attendions.

— Les toubibs ?

— On les treuille. On laisse choir ?

— Oui, soupira Liensun. La situation est trop compliquée avec Chamalsachi...

— Bien, quelle destination ? Nous avons fait un grand plein d'huile dans une station isolée. Les gens étaient effrayés mais surpris qu'on paye leur produit.

— Destination la Sun Company, les Échafaudages.

CHAPITRE XXXIV

Les deux femmes s'observèrent quelques secondes en silence et en souriant. Yeuse trouvait cette Farnelle cocasse malgré son élégance un peu tapageuse, et Farnelle estimait que la présidente n'était pas terrible.

— Vous dites que vous voulez offrir à la présidente plusieurs milliers d'actions ?

— Quinze mille, Lady Yeuse.

— C'est beaucoup... Nous apprécions bien sûr votre don mais pouvez-vous me préciser l'origine de ces actions ? Vous n'êtes pas panaméricaine ?

— Non. C'est un certain Kurts qui me les a cédées, quoique ce soit un autre nom qui figure sur les bordereaux de vente.

Yeuse resta immobile, incrédule après tant d'années de recherches. Méfiante, prête à sonner pour qu'on vienne empêcher cette femme de lui faire du mal.

— Vous n'avez rien à craindre de moi sinon un peu de jalousie...

— Jalousie ?

— Ouais...

— Vous avez connu Kurts ?

— Pas exactement... Je ne parlerai pas de lui au passé si vous voyez ce que je veux dire.

Une folle, ça ne pouvait être qu'une folle et Pilz faisait exprès de l'embarrasser avec cette illuminée.

— Nous parlons de la même personne ?

— De Kurts le pirate, dit Farnelle.

— Vous l'avez vu il y a bien quinze ans ?

— Non, un mois environ.

— Vous mentez... Je vais vous faire arrêter pour outrage à la

présidente.

— On se calme, s'il vous plaît, on se calme. Si je vous dis qu'il y a un mois je me trompe. Il y a trente-cinq jours environ, car ce fut très long de Gravel Station ici.

Le regard de Yeuse essaya de pénétrer jusqu'au cerveau de cette curieuse visiteuse. Ah, comme elle enviait Jdrien qui pouvait lire dans l'esprit des gens, découvrir s'ils mentaient.

— Gravel Station...

— J'ai vu votre image là-bas. Tout est enregistré. On y est arrivés voici dix semaines bon poids...

— Avec Kurts ?

— C'est ça. J'ai aussi deux gosses, deux chérubins... Des mêmes que j'ai ramassés avec des Roux nomades, bien fait pour ma gueule, mais que voulez-vous, la nature parle, et chez moi elle parle souvent quand je vois ces beaux mâles à la belle fourrure et tout nus pour ainsi dire...

— Kurts est à Gravel Station ?

— Ouais, mais on a drôlement navigué avant. Faut dire qu'ils ont débarqué un jour chez moi, dans ma petite concession de Cargo *Princess*... Ça existe... Je vois à votre regard que z'en doutez, mais ça existe... Vérifiez au bureau des Concessions à Stanley Station, vous verrez... Bon c'est pas tout... J'étais là-bas quand ils sont venus...

— Qui ça, ils étaient plusieurs ?

— Ça ils étaient deux.

— Avec la locomotive géante ?

— Ça non. Plus tard elle est venue, celle-là, même qu'on a eu des ennuis et que je suis ici à cause d'elle. Cette sale garce veut plus s'ouvrir pour Kurts, comme une pute qui refuserait de décroiser les jambes, sauf le respect que je dois à votre Éminence, pardon à... enfin vous comprenez que je ne veux pas vous offenser... Verrouillée, la locomotive géante... Verrouillée par votre souvenir, votre parfum, votre personnalité, enfin je ne me souviens plus de tout mais c'est ça... Et comme elle avait oublié son véritable maître, vous imaginez le drame que ça représente pour ce pauvre type ? Il voulait la détruire avec un gros laser et il a fallu le calmer...

— Vous venez pour que je déverrouille la locomotive géante de Kurts ?

— Voilà.

— Mais qu'est-ce qui me prouve que tout cela est vrai ?

— J'ai des phrases codes... La première c'est ceci : Vous sortiez de chez Go Farwell lorsqu'il vous a rencontrée la première fois à G.S.S. Mais c'est pas tout. Le nom du vieux Réno qui adorait Jdrien et qui est enterré dans le cimetière des baleines de la Station Fantôme, c'est Pavie. Il vous en faut encore ?

Yeuse secoua la tête, incapable de parler, ne sentant même pas des larmes couler sur ses joues.

— Vous comprenez que ce n'est pas Kurts qui me les a apprises, ces phrases-là ?

Yeuse hochait la tête.

— Bon... Vous savez maintenant qu'il est de retour.

Yeuse fit un effort, et tout ce qu'elle trouva à dire lui parut si stupide, si anodin, qu'elle en pleura encore plus, sans savoir que c'était d'une importance capitale.

— Il... Lien Rag va bien ?

— Ça c'est autre chose... Je ne dis pas qu'il aille mal, non, mais disons qu'il a quelque chose de changé. Pour ça oui.

Fin du tome 35